CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
203e ET 204e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

15-16





# LA FLORENTINE

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

M. CHARLES EDMOND

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE IMPÉRIAL DE L'ODÉON, LE 28 NOVEMBRE 1855.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| LE MARÉCHAL D'ANCRE, 45 ans. | MM. REY. | XAINTRAILLES, Seigneur de la cour. | FOURNIER. |
| CHARLES D'ALBERT, capitaine général du Louvre, 35 ans. | TISSERANT. | UN MESSAGER PAGE. | ANTONIA. |
| GASTON DE LA FORCE, 25 ans. | LARREY. | PIERRE. | DOUIN. |
| THÉMINES, 48 ans. | HARVILLE. | UN CAPITAINE DES GARDES. | ERNEST. |
| RAYMOND DE TOURS, astrologue, 65 ans. | LAUTE. | ELÉONORE CONCINI, maréchale d'Ancre, 36 ans. | Mmes TOSCAN. |
| RIZZI, au service d'Éléonore, 40 ans. | RIME. | BÉATRICE. | THUILLIER. |
| BARRAN, } Seigneurs de la cour | COBY. | MARGUERITE, duègne de Béatrice. | DESSAIN. |
| NANGIS, } Seigneurs de la cour | MÉTRÈME. | | |

*La scène se passe en 1617.*

## ACTE I.

LE LABORATOIRE DE RAYMOND.

Les fourneaux sont dans un enfoncement où l'œil du public ne pénètre pas. — Vaste pièce d'alchimiste du moyen âge. — Astrolabes, gros livres, rouleaux de parchemins, alambics, cornues, télescopes, bocaux. — Par-ci par-là, des vases de fleurs et des objets indiquant la présence d'une femme.

### SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRICE, MARGUERITE, PIERRE. (Béatrice travaille à l'aiguille. Pierre arrange les fourneaux.)

PIERRE, courant à la fenêtre.

Ah ! ce n'est rien... Toutes les fois que j'entends crier dans la rue, je crois que c'est notre maître qu'on assomme.

MARGUERITE.

Veux-tu te taire?

PIERRE.

Ah ! dame! un alchimiste... ils appellent cela tout simplement un sorcier, eux.

MARGUERITE.

Veux-tu bien te taire ?

BÉATRICE.

Que dit Pierre?

MARGUERITE, allant s'asseoir à côté de Béatrice et travaillant aussi.

Rien... Il disait seulement que maître Raymond aurait dû au moins déjeuner avant de partir.

PIERRE.

Ça, c'est vrai. Je ne fais jamais de ces imprudences-là, moi.

BÉATRICE.

Mon pauvre père !...

MARGUERITE.

La science le nourrit.

PIERRE, à part.

Oui... et aussi les élisirs, les amulettes, les philtres sympathiques qu'il vend et qui font bouillir le pot... Il a raison, le maître : l'erreur doit nourrir la vérité.

MARGUERITE.

La gentille mariée que tu feras !... (Elle lui montre la coiffe qu'elle fait.) De mon temps, on portait les coiffes plus larges.

PIERRE, à part.

Oui, des hangars ; on s'abritait dessous !

MARGUERITE, se remettant à coudre.

Je ne te fais pas de compliments ; mais connaît-on beaucoup de filles à la cour qui aient ton élégance et tes manières ?..

Ah! dame! quand tu marches, tu montres de petits pieds qui trottent, et quand tu couds, de petites mains qui vont, que ceux qui n'y prennent pas garde en ont la tête tournée... témoin Gaston... un mauvais sujet dont tu as fait un saint... et qui t'aime!...

PIERRE.

Il est bien malheureux.

BÉATRICE, causant toujours.

Pourquoi ne m'aimerait-il pas? Est-ce qu'on pourrait l'aimer plus que je ne fais?...

MARGUERITE.

Et comme il nous presse!... on n'a pas le temps de se retourner!...

BÉATRICE.

On a raison de courir au devant du bonheur; il nous vient si rarement!

MARGUERITE.

Je ne dis pas... Mais un mariage ne s'apprête pas comme un dîner... là... tout de suite... du jour au lendemain...

PIERRE, à part.

Est-elle drôle, la mère Marguerite!

MARGUERITE, continuant.

Heureusement que c'est demain le douze, et, selon maître Raymond, douze se compose de cinq et sept, qui sont des nombre sacrés.

PIERRE, montrant Gaston qui arrive.

Ah! madame Marguerite, voilà qui vous donne raison: deux jambes, deux bras, une tête... total, cinq... nombre sacré!...

(Entre Gaston.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, serrant les mains de Béatrice. Il va à Marguerite et l'embrasse.

Marguerite! Béatrice!

BÉATRICE.

Bonjour, Gaston.

GASTON.

Ma bonne Marguerite!

MARGUERITE, à Béatrice.

Voilà un baiser qui m'a tout l'air d'être à ton adresse, mignonne; je te le rendrai après la noce.

GASTON, à Béatrice, se penchant sur sa chaise.

Vous travaillez comme une fée, savez-vous?

MARGUERITE, à part.

Bon! voilà les petites mains qui vont leur train!

GASTON, s'asseyant aux pieds de Béatrice.

J'ai rencontré à votre porte Duplessis Mornai et le prince de Condé; ils sont à Paris depuis quelques jours.

BÉATRICE.

Le prince de Condé?

GASTON.

Un grand nom, n'est-ce pas? Et une grande âme aussi, Béatrice! Parmi mes ancêtres, plusieurs sont morts pour cette noble famille. Le prince m'a pressé la main avec bonté... Ah! c'est que je suis digne de son amitié depuis que je vous connais, Béatrice!... Vous ne vous doutez pas de cela, vous... Et cependant, qu'étais-je avant d'entrer dans cette maison? un étourdi, pis que cela, peut-être, un prodigue, un fou, qui jetait sa vie à pleines mains à tous les caprices du hasard!...

BÉATRICE.

Votre noble cœur, Gaston, retrouve en moi la raison d'un changement auquel votre propre caractère vous aurait conduit. Vous cherchez ainsi à justifier votre tendresse et à combler l'abîme que la destinée avait creusé entre les fils du marquis de la Force et la pauvre fille de Raymond de Tours!

(Pendant cette scène, Pierre surveille au fond ses fourneaux, il sort et rentre à plusieurs reprises.)

GASTON.

Non, Béatrice... Vous m'avez fait comprendre que la vie avait un autre but, d'autres charmes que la fougue désordonnée des passions... J'ai dû conquérir le calme de ma conscience pour m'élever jusqu'à vous; et c'est à vous seule que je dois ma noblesse...

BÉATRICE, lui tendant la main.

Je vous devrai mon bonheur!

GASTON, avec amour.

Ah! Béatrice, je vous aime comme mon premier et dernier amour!...

BÉATRICE.

Gaston, nous quitterons Paris, n'est-ce pas?... Cette maison me fait peur!... c'est ici l'éternel rendez-vous de toute la cour. Dieu seul connaît les secrets qu'on y dévoile, les intrigues qu'on y prépare... Et ces gens appellent mon père sorcier... un savant! on le brusque... un vieillard!... N'est-ce pas que vous nous emmènerez loin d'ici?... Je ne suis pas ambitieuse, moi... Une petite maisonnette sur le versant des monts où l'on puisse chanter avec les oiseaux et sourire avec le ciel... puis l'air embaumé des herbes... et mon vieux père... et vous... et ma bonne Marguerite!... Qu'importe le reste?

GASTON.

Chère enfant!

(Bruit de rires.)

PIERRE, regardant dans la galerie.

Ah! ah! depuis une heure, personne n'était venu; cela commençait à m'étonner.

GASTON, à Pierre.

Tu attends quelqu'un?

PIERRE.

Toute une bande d'étourneaux qui vont s'abattre ici... (Imitant les acheteurs.) Un emplâtre... des onguents... un philtre... (A Gaston.) Vous allez les entendre... Comme si l'on pouvait suffire à tout le monde à la fois... On est magicien... mais on n'est pas pour cela sorcier!...

GASTON.

Venez, Béatrice... la présence de ces hommes est presque une insulte pour une femme.

MARGUERITE, se levant et pliant son ouvrage.

Au fait, il faut s'occuper du dîner... Viens nous monter du bois, Pierre.

PIERRE.

J'y vais. (A part.) Elle commande à un savant comme à un portefaix.

(Gaston, Béatrice et Marguerite s'éloignent. — Arrivent les Seigneurs.)

## SCÈNE III.

PIERRE, NANGIS, SABRAN, VITRY, XAINTRAILLES, DES SEIGNEURS.

NANGIS, entrant étourdiment en poursuivant Béatrice qui disparaît en ce moment.

Eh! eh!... (Se retournant, aux autres Seigneurs qui arrivent.) Ça, nous mettons le monde en fuite, maintenant.

XAINTRAILLES.

Eh, parbleu! c'est ta faute.

PIERRE, s'avançant.

Mes beaux seigneurs, je suis là.

NANGIS, se retournant.

Ah! tu es là?... et tu te comptes pour quelqu'un?...

PIERRE.

Mais, monseigneur...

NANGIS.

Soit! je le veux bien.

XAINTRAILLES.

Quelle est la colombe effarouchée que nous avons mise en fuite?

PIERRE.

Je suis l'apprenti de maître Raymond.

NANGIS.

Quelle âge a-t-elle?

PIERRE.

J'ai vingt ans.

XAINTRAILLES.

Est-elle orpheline, à marier ou mariée?

PIERRE.

Je suis garçon.

NANGIS, lui montrant une pièce d'or.

Et elle se nomme?

PIERRE.

Elle se nomme Béatrice; c'est la fille de maître Raymond; elle a dix-huit ans.

NANGIS, lui donnant la pièce.

Tu as de l'esprit... Où est ton maître?

PIERRE.

Il va rentrer, monseigneur.

SABRAN.

A-t-il pensé à moi, le hibou?

XAINTRAILLES.

Et à moi, le sorcier?

NANGIS.

Parbleu! et à moi?

PIERRE, à part.

Comme ils sont polis! (Haut.) Oui, oui, messeigneurs, oui!

NANGIS.

Mon philtre?

XAINTRAILLES.

Mon horoscope?

SABRAN.

Mes amulettes?

(D'Albert est en scène depuis un instant dans le fond.)

## SCÈNE IV.

### LES MÊMES, D'ALBERT.

D'ALBERT, au fond.

Eh! là, là! messieurs, vous allez étouffer ce garçon.

NANGIS.

Ah! d'Albert!

XAINTRAILLES.

Le capitaine général du Louvre!

PIERRE, à part.

C'est heureux!

(Il sort.)

D'ALBERT, s'avançant.

Parbleu! il ne faut être ni diable ni sorcier pour vous prédire votre destinée. Ton horoscope, Xaintrailles?... il le demande, le malheureux, quand les Concini règnent et qu'il vit la tête entre la hache et le billot, comme nous tous..... vrai Dieu! tremblant de peur et pâles d'épouvante!

SABRAN.

Il a, ma foi, raison, nous rions sous la hache.

XAINTRAILLES.

Ah! les Concini!

D'ALBERT.

Tu es au moment d'épouser la belle demoiselle de Montluçon et de recevoir en dot la lieutenance du Dauphiné... un beau joyau à mettre dans la corbeille d'une fiancée, mais dépêche-toi; ton brevet doit être signé à cette heure... en faveur de Saint-Luc!

XAINTRAILLES.

L'âme damnée des Concini!

D'ALBERT.

Que diable! Sabran, vous êtes-vous mis dans la tête d'enlever la fille d'un vieil usurier juif! peccadille de jeunesse!... sans doute!... mais on dit que le vieux mécréant s'est laissé extorquer des sommes énormes par monseigneur le maréchal et sa noble épouse, et qu'en prudent débiteur, on pourrait bien vouloir se libérer en brûlant sur le même bûcher le ravisseur, le créancier et sa fille... Sabran, vous sentez le fagot!

SABRAN.

Toujours les Concini!

D'ALBERT.

Toi, Nangis, on sait que tu es ma pensée et mon meilleur ami: on connait tes droits à me succéder à la capitainerie générale du Louvre, poste éminent et qui permet en toute occasion d'approcher du roi... Monseigneur d'Ancre et Éléonore Galigaï, à qui tu n'as pas eu le bonheur de plaire, le conféreront à un de leurs affidés. Nangis, mon ami, mon meilleur ami, à la première occasion, tu auras le poignard ou la corde!... (Se tournant vers tous.) Eh bien! messieurs, que pensez-vous de mes prédictions?

NANGIS.

Tu railles?... mais toi-même?

D'ALBERT.

Moi?... (Pause.) Je livre bataille!

XAINTRAILLES.

A la bonne heure!

D'ALBERT.

Et j'appelle autour de moi tous les hommes de bonne volonté!...

NANGIS.

Nous voici: Sabran, Xaintrailles, Nangis!

SABRAN.

Oui... la chasse aux Concini!

NANGIS.

Oui, et au grand jour! Laissons les trames ténébreuses à ces aventuriers d'outre-monts. Et en avant les épées!... la ruse à eux; la force à nous!...

D'ALBERT.

La force?... et où la prendre?... Où sont les hauts barons de France depuis que la hache de Tanneguy-Duchâtel a tranché les jours de Charles de Bourgogne?

NANGIS.

Et tu conclus?

D'ALBERT.

Je conclus, Nangis, que je ramasse l'arme que tu viens de rejeter dédaigneusement. Oui, ruse contre ruse! Poussons adroitement Condé contre d'Ancre et d'Ancre contre Condé; ils se détestent assez pour se briser dans le choc, nous ramasserons les débris pour les achever.

XAINTRAILLES.

D'Ancre contre Condé?... mais l'alliance est faite: ils marchent ensemble... contre nous peut-être?

D'ALBERT.

Non, c'est l'apparence. Le passé est gros de colères et de haines. Ces Concini ne peuvent pas oublier les insolences du cordonnier Picard que M. de Condé protége. Enfin laissez-moi faire... Dites comme moi seulement. Quand il s'agira de tirer l'épée, je vous préviendrai.

XAINTRAILLES.

Vive Dieu! je me charge du maréchal!

D'ALBERT.

Le maréchal!... ce n'est pas d'Ancre, c'est sa femme qu'il faut craindre!... d'Ancre n'est qu'un parvenu, mais Éléonore Galigaï est une idée, un système, une politique!... Elle comprend que la première force d'un roi, c'est l'autorité, et la première vertu d'un peuple l'obéissance, mais elle veut l'unité du pouvoir pour elle. Homme pour l'audace, femme pour la ruse, Italienne pour la vengeance, elle cache sa pensée sous le sourire. . elle dissimule sa main sous les fleurs. Elle n'est jamais plus prête à frapper que lorsqu'elle est calme et souriante. Quand elle sourit, je cherche la tête qui doit tomber. Oh! je la connais... Elle caresse une violence, croyez-moi. Contre qui?... (Après avoir regardé autour de lui et à voix basse.) Contre Condé!

NANGIS.

Un prince du sang!

D'ALBERT.

Souvenez-vous des états de Blois.

XAINTRAILLES.

Condé est puissant.

D'ALBERT.

Guise l'était. (Pause.)

SABRAN, à d'Albert.

Mais pourquoi hésite-t-elle?

D'ALBERT.

On hésite toujours devant la guerre civile. Mais ils y arriveront par la force des choses; puis vous connaissez mon plan...

NANGIS.

Il est bon; tu peux compter sur moi.

XAINTRAILLES.

J'arrive de mes terres pour conspirer, conspirons... Je suis à toi.

SABRAN.

Et moi!

NANGIS.

Ah! j'oubliais... Rizzi, le confident de la Galigaï qu'on disait en Espagne, est à Florence. On vient de me l'apprendre.

D'ALBERT.

Je le sais.

NANGIS.

Bah!... sais-tu aussi que la Galigaï, la superbe Florentine, est éprise d'amour fou pour Gaston?

D'ALBERT.

Je le sais.

NANGIS.

Cet être-là est désespérant. On ne peut lui apprendre que des nouvelles de la veille.

D'ALBERT, à part.

Il n'est pas mauvais d'avoir l'air de tout savoir. Ah! elle aime Gaston?... (Haut aux Seigneurs.) On vient!

(Une femme masquée paraît dans la galerie.)

## SCÈNE V.

### LES PRÉCÉDENTS, LA FEMME MASQUÉE.

D'ALBERT, bas aux Seigneurs.

C'est elle, la Florentine. (Haut, en allant au-devant de la femme masquée.) Eh! entrez donc, mystérieuse fille d'Ève, entrez donc! On vient sans doute chercher des philtres pour adoucir un amant farouche! nous en avons; du baume pour fermer ces éternelles petites blessures du cœur; nous en tenons! un élixir quelconque enfin, sympathique et secret pour guérir nos ennemis du mal de la vie! nous en sommes pourvus...

LA FEMME MASQUÉE, à part.

Je suis reconnue! (Haut.) Une vraie fille d'Ève, comme vous disiez, monseigneur d'Albert. (Saluant les Seigneurs et ôtant son masque.) Je vous salue, messieurs.

TOUS, jouant l'étonnement.

La maréchale!

## SCÈNE VI.

### LES MÊMES, LA MARÉCHALE, dans le fond GARDAGNAC.

ÉLÉONORE, à d'Albert, en souriant.

Dieu merci, nous sommes bien gardés, on rencontre partout monseigneur le capitaine général du Louvre...

D'ALBERT, s'inclinant.

Une parole d'approbation de madame la maréchale est ma plus douce récompense.

ÉLÉONORE.

Sa Majesté le roi n'a pas de plus fidèle serviteur que vous,

monsieur ; la reine mère le lui disait encore tout à l'heure.

D'ALBERT, s'inclinant.

Le maréchal excepté!...

ÉLÉONORE, à part.

Il me flatte ; il croit mon pouvoir ébranlé.

D'ALBERT, bas à ses amis.

Voulez-vous la voir pâlir ?... regardez : (Haut à Éléonore.) Madame la maréchale sait-elle que les princes arment?... que les huguenots ont déjà armé? La maison d'Autriche nous suscite d'ailleurs de grandes difficultés, en Italie surtout. Madame, j'ai reçu ce matin d'intéressantes nouvelles de Florence.

ÉLÉONORE, vivement.

Ah! de Florence?... (Avec indifférence.) Ah!

D'ALBERT.

Oui, de Florence... des détails personnels...

ÉLÉONORE.

A vous?

D'ALBERT, pesant sur les mots.

A moi... et à d'autres.

ÉLÉONORE, à part.

Saurait-il mon secret?

NANGIS.

Quoi donc?

D'ALBERT, bas aux Seigneurs, en souriant.

Je vous expliquerai cela plus tard.

ÉLÉONORE, à part.

A tout hasard prenons nos précautions. (Haut, avec impassibilité.) Savez-vous bien, monseigneur d'Albert, que depuis le mariage du roi avec l'infante d'Espagne, on dirait en vérité que c'est don Inigo Cardènas, l'ambassadeur de Sa Majesté Catholique, qui gouverne la France!

D'ALBERT, s'observant.

Comment cela, madame?

ÉLÉONORE.

Comment? Mais parce qu'il n'est point de conseils ni de secrets d'État dont il ne soit instruit le premier. La nuit même n'a pas de ténèbres pour lui; il est vrai qu'il représente un monarque dans les États duquel le soleil ne se couche jamais.

D'ALBERT, à part.

Soupçonnerait-elle?

ÉLÉONORE.

Qu'en pensez-vous, monseigneur, quelqu'un échangerait-il nos secrets contre l'or des Espagnols?

D'ALBERT, à part.

La sorcière!

NANGIS.

Mais d'Albert pâlit à son tour!

D'ALBERT, à Éléonore.

Malgré la corruption du siècle, madame, je n'oserai soupçonner personne d'un pareil crime.

ÉLÉONORE, à part.

J'ai touché juste. Il me faut des preuves maintenant. Il cachera mon secret, pour que je ne divulgue pas le sien.

D'ALBERT, à part.

Il faut se hâter. (Haut à Éléonore, en reprenant toute sa liberté d'esprit.) Me serait-il permis, madame, de déplorer l'indifférence où vous vivez devant les insolences et les révoltes du cordonnier Picard? ce misérable vient encore d'ameuter les faubourgs.

ÉLÉONORE, froidement.

Je le sais. En criant vive Condé!

D'ALBERT.

Ils ont incendié votre hôtel.

ÉLÉONORE.

Je le sais. En criant encore vive Condé!

D'ALBERT.

Ah! prenez garde, madame, c'est un mot de ralliement.

ÉLÉONORE.

Ou une bannière.

NANGIS au fond, bas aux Seigneurs.

Elle joue serré.

D'ALBERT, continuant.

On a injurieusement exilé le maréchal à Lésigny, il doit être au désespoir de ne plus pouvoir dire : Mon gouvernement de Péronne... car cet écervelé de Longueville vient, m'a-t-on dit, de s'emparer de Péronne en criant comme les révoltés de Paris : vive Condé!...

ÉLÉONORE.

M. de Longueville n'a pas à se glorifier de sa conquête, il s'est glissé dans la ville comme un voleur.

D'ALBERT, continuant avec indignation.

Et Amiens qui ne bouge pas!... et le chevalier Concini, votre beau-frère à qui on ferme les portes au nez!... et le duc de Bouillon qu'on envoie pour combattre Longueville, qui oublie sa mission en route, et laisse aux révoltés ses meilleurs officiers pour mettre avec plus de sûreté leur ville en état de défense!

ÉLÉONORE.

Un traître!

D'ALBERT.

Et le comte d'Auvergne qui loge sa cavalerie dans les campagnes voisines au lieu de marcher sur Péronne!

ÉLÉONORE.

Un lâche!

D'ALBERT.

Sans compter les soldats de Mayenne qui partent de Soissons et de Noyon, enseignes déployées, pour soutenir les rebelles et toujours au cri de guerre de Condé! C'est à ne pas y croire.

ÉLÉONORE, le regardant en face.

Dans quel but voulez-vous m'exciter contre le prince?

D'ALBERT.

Dans quel but? Je serai franc, madame, je crois que vous pouvez encore combattre et vaincre aujourd'hui, mais que demain il serait trop tard!

ÉLÉONORE, baissant la voix.

Si j'engageais la lutte, que feriez-vous?

D'ALBERT.

Je vous offre mon épée comme soldat.

ÉLÉONORE.

Vous êtes le chef d'un parti puissant, monsieur, pouvez-vous prendre l'engagement sur l'honneur et devant Dieu que vous et les vôtres resterez neutres? voilà tout ce que je vous demande?

D'ALBERT.

Sur mon honneur et devant Dieu, oui!

ÉLÉONORE.

J'ai votre parole?

D'ALBERT.

Ma parole de gentilhomme!

ÉLÉONORE, lui tendant la main.

C'est bien!

SARRAN, bas aux Seigneurs.

Il paraît que nous faisons du sentiment.

XAINTRAILLES, bas.

Va donc pour l'accolade!

NANGIS, bas.

Cela s'appelle la toilette des condamnés!

ÉLÉONORE, à d'Albert.

Monsieur de Condé ne triomphe pas encore, soyez-en certain. C'est un orgueilleux qui se croit déjà roi de France! il a une armée, dit-on, il commande au peuple, mais j'ai une volonté, moi, et sept mille hommes, Brabançons et Liégeois, qui n'attendent qu'un mot pour marcher sur Paris.

D'ALBERT, à part.

Sept mille hommes...

ÉLÉONORE, à part.

Je ne respirerai que quand cet homme ne sera plus sur mon chemin.

D'ALBERT, à part.

Qu'elle me débarrasse de Condé, je saurai débarrasser le roi d'elle...

ÉLÉONORE, aux Seigneurs.

Messieurs, nous vous demandons, comme au capitaine général du palais, quelques instants de vos plaisirs. Je donne demain un carrousel, ma fête ne saurait se passer de l'élite de la jeunesse de France.

NANGIS, bas à d'Albert.

Faudra-t-il y aller en armes?

D'ALBERT, bas.

Non!

ÉLÉONORE, bas à d'Albert.

Le prince y viendra peut-être! (On entend dans le lointain, au dehors, un tumulte et des cris : Le sorcier! à l'eau le sorcier!)

D'ALBERT, riant.

Ah! le cortége habituel de maître Raymond. (A Éléonore.) Les bons habitants de Paris brûlent d'envie d'exécuter l'arrêt récent du parlement contre les astrologues.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, RAYMOND.

D'ALBERT, à Raymond.

Çà, Raymond, les chiens vous aboient aux jambes... et la populace aussi.

RAYMOND.

Les chauves-souris n'aiment pas la lumière. (Apercevant Éléonore.) La maréchale!...

ÉLÉONORE, bas à Raymond.

Raymond, je touche au moment décisif et suprême de ma

vie, j'ai voulu vous consulter. Interrogez le ciel pour moi, je veux avoir mon horoscope demain. Demain, entendez-vous, Raymond? demain! avant le bal!

RAYMOND, de même.

Bien, madame. J'espere que ce jour vous sera aussi heureux qu'à moi, madame, je marie ma fille.

ÉLÉONORE.

Eh bien! Raymond... (lui donnant un bracelet) cachez ceci dans la corbeille de la mariée... c'est mon présent de noces.

RAYMOND.

Merci pour elle, madame, merci!

ÉLÉONORE, aux Seigneurs.

Allons, à demain, messieurs. Ne m'oubliez pas surtout... (elle les salue gracieusement.) Demain!...

(Éléonore sort.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins ÉLÉONORE.

NANGIS, à Raymond.

Parbleu! nous voilà seuls, enfin!

SABRAN.

Mes amulettes?...

NANGIS.

Et le philtre que tu m'as promis?

XAINTRAILLES.

Sorcier d'enfer... mon horoscope?

RAYMOND.

Vous les aurez; je passe dans mon laboratoire, je crois tenir le secret que je cherche; je suis à vous dans dix minutes, messeigneurs.

(Il entre à gauche.)

D'ALBERT.

Xaintrailles en est encore à croire que les astres s'occupent de nous.

XAINTRAILLES.

Qu'ont-ils de mieux à faire? pour les manants, je ne dis pas!

SABRAN.

Nangis croit bien au philtre sympathique, lui!

NANGIS.

Ah! quelle différence! le philtre!...

D'ALBERT, riant.

Nangis a peut-être raison, mais Sabran n'a pas tort; nous reprendrons plus tard cette grave question, messieurs. (Il arrache deux feuilles à ses tablettes. Il en donne une à Nangis, l'autre à Xaintrailles.) voilà le mot d'ordre.

NANGIS, après avoir jeté les yeux sur le papier.

Bravo! j'ai des amis dans le parti de Condé, je les emmènerai à pousser le prince à un acte hostile contre les Concini... ça sera la goutte d'eau qui fera déborder le vase.

XAINTRAILLES.

Je vais trouver Picard, moi. Dieu merci, j'ai sa confiance et je te jure qu'il criera plus fort que jamais que Condé le protége, et qu'avec cette protection il ne craint ni le diable ni les Concini!

NANGIS.

Oui, mais tout cela, c'est du petit jeu.

D'ALBERT, les reconduisant.

Il n'y a pas de petites gens ni de petits moyens en politique. (Ils sortent.) Allez! allez!

## SCÈNE IX.

D'ALBERT, puis PIERRE.

D'ALBERT.

Ah! les têtes éventées! et voilà avec qui je conspire! N'importe, avant huit jours Louis sera Louis XIII et moi roi de France.

PIERRE, accourant.

Ah! ça me siffle encore dans les oreilles!

D'ALBERT.

Qu'est-ce donc?

PIERRE.

Entendez-vous ronfler le feu? Je vous demande si ce n'est pas de la folie de chauffer des vases ainsi?... une explosion ne peut qu'arriver.

D'ALBERT, riant.

Ah! fi!... et tu abandonnes ton maître?

PIERRE.

Je n'ai pas pris l'engagement de sauter avec lui, monseigneur.

D'ALBERT.

Tu veux avoir l'honneur de sauter avec moi, tu as raison; tu seras en bonne compagnie, au moins.

PIERRE.

Du tout, du tout... je ne tiens à sauter avec personne... mais entendez-vous? (Allant à la porte.) Maître Raymond, maître Raymond! (On entend une explosion. Reculant.) Ah! mon Dieu!... Eh bien! qu'est-ce que je vous disais?... il doit être en morceaux, ce pauvre père Raymond!

(Accourent Marguerite, Béatrice et Gaston.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, BÉATRICE, GASTON, MARGUERITE, puis RAYMOND.

BÉATRICE, courant à son père.

Mon père!

GASTON, de même.

Raymond!

PIERRE, se levant.

Il n'est pas mort!

(Raymond entre en scène d'un air effaré et laisse tomber un paquet.)

BÉATRICE.

Qu'est-il arrivé, mon père?

PIERRE.

Ah! mon Dieu! mam'zelle, ce qui devait arriver depuis longtemps... les machines ont éclaté, et votre père a failli être tué!

BÉATRICE, serrant Raymond dans ses bras.

Ah!

RAYMOND.

Rassure-toi... je ne suis ni blessé ni mort, Dieu merci!

BÉATRICE.

Ah! je ne veux plus vous quitter. Et moi qui causais tranquillement là-bas et qui parlais de bonheur... ah! c'est horrible!

RAYMOND, l'embrassant.

Voyons, calme-toi, ce n'est rien.

PIERRE.

Mais vous êtes donc une salamandre, maître Raymond? (A Béatrice.) Figurez-vous, mademoiselle, que je n'ai eu que le temps de faire un saut jusqu'ici... sans cela, j'aurais été tué comme lui.

RAYMOND, souriant.

Et tu te serais porté très-bien après ta mort... comme moi!

PIERRE, embarrassé.

Non, je veux dire... c'est égal, vous l'avez échappé belle!

BÉATRICE, avec reproche.

Encore une imprudence!...

RAYMOND.

On en fait à tout âge, que veux-tu? mais ce sera la dernière, ne me gronde pas... j'ai besoin d'un peu d'air.

GASTON.

Vous sentez-vous mieux?

RAYMOND.

J'ai été un peu étourdi, voilà tout.

D'ALBERT, s'avançant; il tient à la main le paquet que Raymond a laissé tomber.

Tenez, maître Raymond, voici un paquet qui m'a l'air de contenir votre science. Cette grande croix rouge est tout à fait cabalistique.

RAYMOND, prenant vivement le paquet.

Ah! ces lettres!... donnez, donnez!

D'ALBERT, riant.

Des lettres?... des lettres d'amour, peut-être.

RAYMOND, se contenant.

Ah! permettez-moi de vous remercier, monseigneur.

D'ALBERT, à part.

Que diable peut contenir ce paquet?

RAYMOND, à part.

Je frémis quand je pense que ces lettres...

D'ALBERT, bas à Gaston, en lui prenant le bras et en se dirigeant du côté opposé.

Seigneur de la Force, je ne demande pas vos secrets; mais, je vous le disais tout à l'heure, prenez garde, la maréchale, en amour comme en politique, n'aime pas le partage.

GASTON.

La maréchale?... je ne vous comprends pas, seigneur.

(Ils se parlent bas en se promenant dans le fond.)

RAYMOND, à voix basse à Béatrice, à qui il a parlé pendant la petite scène précédente.

Cet accident est peut-être un avertissement du ciel, ma fille; tiens, prends, ces papiers sont à toi.

BÉATRICE, avec crainte.

Dois-je les ouvrir?

RAYMOND, vivement.

Non, non! (A part.) Elle saura tout après ma mort... et ce sera bien assez tôt, hélas! (Haut.) Depuis seize ans, je garde précieusement ces lettres qu'une voix secrète me conseille de te remettre aujourd'hui... mais jure-moi, Béatrice, jure-moi, ma fille, que tu n'en briseras le sceau qu'après ma mort, à moins que ta vie ne soit menacée!

BÉATRICE.

Je vous le jure.

RAYMOND.

Merci, merci ! maintenant donne-moi ton bras.

(Il lui prend le bras.)

BÉATRICE, à Gaston, qui parle bas à d'Albert.

Venez-vous, monsieur le comte?

GASTON.

Oui, je vous suis.

(Ils sortent.)

## SCÈNE XI.

### D'ALBERT, GASTON.

GASTON, à d'Albert.

Tenez, sur mon honneur, voici la vérité : Au premier mot d'amour, la maréchale m'a rappelé tout doucement au respect. Vous avez aimé toutes les femmes, me dit-elle, il vous manque une sœur, Gaston, me voulez-vous pour votre sœur? je lui baisai la main... Depuis, je n'ai vu en elle qu'une amie, elle n'a cherché en moi qu'un frère. Vous voyez que j'ai pu disposer de mon cœur sans la trahir?...

D'ALBERT.

Les femmes n'ont jamais vu et ne verront jamais un frère dans un beau et élégant jeune homme. Elle veut peut-être connaître la volupté des amours chastes, en attendant mieux. Son cœur s'endort dans cette passion déguisée, mais profonde et évidente, selon moi. Encore une fois, prenez garde, je vois loin dans le cœur humain, dans le sien surtout.

GASTON.

Vous l'avez, dit-on aimée!

D'ALBERT, avec un sourire.

Moi!... moi!... c'est possible.

GASTON.

Eh bien! vous pouvez me serrer la main sans crainte. Je n'ai jamais été votre rival, je ne le serai jamais. L'un des miens a aidé à l'élévation du maréchal d'Ancre, madame d'Ancre s'en est souvenue, voilà tout.

D'ALBERT.

Je le veux bien!... Allons, je ne vous retiens plus, adieu!

GASTON.

Adieu !

(Il sort.)

## SCÈNE XII.

### D'ALBERT, seul, puis RIZZI.

D'ALBERT.

Il n'a pas voulu de moi pour confident, tant pis, c'eût été un moyen de me fermer la bouche. (Arrive Rizzi; allant à lui.) Ah! Rizzi, tu arrives à propos, vrai Dieu!... C'est le hasard qui t'amène.

(Entre Rizzi.)

RIZZI.

Monsieur de Nangis, que je viens de rencontrer, m'a dit que vous étiez ici.

D'ALBERT.

Tu viens de Florence?

RIZZI.

J'en arrive à l'instant.

D'ALBERT.

As-tu devancé les courriers?

RIZZI.

Oui, je suis parti à franc étrier; j'ai traversé comme en rêve la Savoie et la Bourgogne.

D'ALBERT.

Tu n'as fait la route avec personne?

RIZZI.

Si je l'avais commencée avec quelqu'un, je l'aurais terminée seul.

D'ALBERT.

As-tu vu la maréchale?

RIZZI.

Pas encore.

D'ALBERT.

Tes nouvelles sont bonnes?

RIZZI.

Très-bonnes! Manucci a été arrêté.

D'ALBERT.

Qu'est-ce que cet homme?

RIZZI.

Un savant de Florence, monseigneur, voilà pour l'homme; un des anciens confidents d'Eléonore Galigaï, voilà pour vous.

D'ALBERT.

Et quel était son crime?

RIZZI.

On l'accusait de magie noire. Il est resté trois mois entre les mains des inquisiteurs. La maréchale m'avait envoyé à Florence pour prévenir ses révélations, mais je suis arrivé trop tard.

D'ALBERT.

Il a parlé?

RIZZI.

On lui a mis le brodequin... Inutile ! on lui a appliqué l'estrapade... chanson! mais, à la petite et à la grande épreuve...

D'ALBERT.

Qu'a-t-il dit?

RIZZI, jouant la bonhomie.

Il a peut-être calomnié la maréchale.

D'ALBERT.

Voyons?

RIZZI.

Florence, d'ailleurs, est pleine de ces histoires-là. Entre autres choses, Manucci raconte qu'une nuit il est réveillé par des coups violents frappés à sa porte. Il ouvre, une femme entre... c'était Eléonore Galigaï. Elle se jette à ses pieds, suppliante; il se laisse attendrir. Bref! la suppliante lui met entre les bras une fille, lien sacré, être chéri, doux fruit de ses amours avec Lorenzo, l'apprenti de Mannucci.

D'ALBERT.

Depuis son mariage?

RIZZI.

Non, avant; une fille parfaitement constituée. Lorenzo nourrissait des rêves qui ne convenaient plus à la femme que Marie de Médicis venait de choisir pour sa compagne. On le lui signifia. Le maladroit conçut des projets de vengeance. On le prévint. Un soir le malheureux fut trouvé assassiné au seuil de sa maison.

D'ALBERT.

Elle devait débuter par là.

RIZZI.

Restait l'enfant. Manucci reçut bientôt l'ordre de le faire disparaître. Il recula devant ce crime. On s'est bien adressé à d'autres, mais trop tard. L'enfant avait disparu, sauvé, dit-on, par un inconnu.

D'ALBERT, avec un demi-sourire.

Un inconnu? comment se nomme-t-il?

RIZZI.

Je l'ignore.

D'ALBERT.

Voilà un mot étrange, maître Rizzi!... Le nom de cet homme?

RIZZI.

Je le saurai peut-être, monseigneur...

D'ALBERT.

Alors, vous êtes un traître ou un sot. Pour un sot, je vous ai payé trop cher jusqu'ici; pour un traître, je suis encore votre débiteur.

RIZZI.

Monseigneur...

D'ALBERT, froidement.

Vous avez deux visages, maître Rizzi, je ne discute pas le fait, je le constate; vous me vendez les secrets des Concini, vous devez me trahir auprès de la maréchale; je n'ai pas besoin de preuves, je vous en préviens; je le crois, il suffit. L'homme dont je doute est condamné; l'homme que je crains est perdu. Je vous dis cela en passant. Maintenant, continuons; le nom de cet homme?

RIZZI.

Pierre Jordan, apprenti aussi de Manucci, mais Français d'origine.

D'ALBERT.

Après?

RIZZI.

Il a quitté l'Italie.

D'ALBERT.

Après?

RIZZI.

Il est en France.

D'ALBERT.

Tu l'as retrouvé?

RIZZI.

Il a changé de nom en entrant à Paris; voilà quinze ans. Je demande vingt-quatre heures pour m'orienter.

D'ALBERT.

Tu as donc un moyen de le reconnaître?

RIZZI.

Manucci lui a remis un paquet contenant trois lettres : l'une constate la naissance de l'enfant, et les deux autres, le meurtre de Lorenzo et la disparition de sa fille. Ce paquet est scellé de noir et porte une grande croix rouge.

D'ALBERT.

Une croix rouge?..

RIZZI.

Oui, une croix rouge.

D'ALBERT, frappant du pied.

Ah!... (A part, en marchant à grands pas.) Homme stupide!... Esprit subalterne!... et je les avais entre les mains, ces lettres... là!... tout à l'heure, et rien ne m'a dit que c'était sa destinée que je tenais!.. (Haut.) Tu feras de tout ceci un mystère à la maréchale.

RIZZI.

Je serai muet.

D'ALBERT.

Tu as devancé les courriers de combien d'heures?

RIZZI.

Ils ne seront à Paris que deux ou trois jours après moi; je les ai achetés à tout hasard.

D'ALBERT.

Tu es un homme précieux. (A part.) Trois jours!... oui, en trois jours... (Haut.) Suis moi! Non! il n'est pas prudent qu'on nous voie ensemble; va! va! — Ah! madame la maréchale, je vous tiens donc enfin! Mais comment? comment? Ah! ces papiers, je les aurai.

---

# ACTE II.

GRANDE ET SPLENDIDE GALERIE DU LOUVRE.

## SCÈNE PREMIÈRE.

THÉMINES, ÉLÉONORE. (Thémines est debout. Éléonore est assise à une table surchargée de papiers.)

THÉMINES.

Oui, madame, tout prince du sang qu'il est, monsieur de Condé sera arrêté par moi, marquis de Thémines. Tout est prêt. Mes homme sont là; le lieutenant d'Elbène et ses gardes ici. Les chefs des corps gardent les portes extérieures. Vous avez sur cette table l'ordre d'arrestation signé par le roi, veuillez me le donner.

ÉLÉONORE.

Tout à l'heure... j'attends un envoyé... tenez, le voici... (Entre Rizzi, qui attend un ordre pour avancer.) (A Thémines.) Tout à l'heure, monsieur de Thémines, tout à l'heure.

THÉMINES, jetant un regard vers la fenêtre.

Le prince traverse la cour... il entre dans la chambre du conseil.

ÉLÉONORE.

C'est bien... voyez, je vous prie, si le capitaine San Chiara est arrivé.

(Thémines s'éloigne et fait signe à Rizzi de parler à Éléonore.)

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, RIZZI.

ÉLÉONORE, bas à Rizzi.

Tu n'as pas été lent; tu as compris mon impatience; c'est bien.

RIZZI.

Je suis si dévoué à madame.

ÉLÉONORE.

Tu as vu Gaston?...

RIZZI.

Je l'ai vu... je lui ai parlé; il m'écoutait à peine; il avait l'air inquiet.

ÉLÉONORE.

Inquiet?... et de quoi?...

RIZZI.

Je l'ignore.

ÉLÉONORE.

Soupçonnerait-il les dangers que court monsieur de Condé?

RIZZI.

Non, car il se serait jeté sur son épée pour courir à sa défense... Cette famille, vous savez...

ÉLÉONORE.

Oui, je connais leur dévouement au prince.

RIZZI.

Et vous avez voulu prévenir un éclat en priant monsieur de la Force de vous attendre chez lui.

ÉLÉONORE.

Tu as deviné ma pensée.

RIZZI.

Aussi n'ai-je rien omis. Je lui a dit que de graves intérêts nécessitaient une entrevue; qu'il était prié de vous attendre, et qu'il eût à défendre sa porte pour que vous ne fussiez pas dérangée.

ÉLÉONORE.

Et qu'a-t-il répondu?...

RIZZI.

Qu'il obéirait, et qu'il avait même un certain secret à vous confier.

ÉLÉONORE, à part, avec joie.

Un secret!... son amour sans doute!... son amour qu'il dissimule comme un crime depuis que je lui si défendu d'y penser!.. Je l'ai dû... je le devais... Mais comme son regard était doux et comme sa voix tremblait en trahissant le premier mouvement de son cœur!... « Je vous aime!... depuis six mois je ne vis que de ce souvenir!... » (Haut.) Ainsi, je puis agir?...

RIZZI.

Vous le pouvez.

ÉLÉONORE.

Ah! Rizzi, si j'allais atteindre cette noble tête en frappant monsieur de Condé?

RIZZI.

Vous n'avez rien à craindre. (A part.) Il fallait me payer plus cher que monsieur le capitaine général, madame, je ne vous aurais pas trahie.

(Pause.)

ÉLÉONORE.

Tu n'étais qu'un misérable bohémien, avant d'avoir suivi ma fortune. T'en souviens-tu, Rizzi?

RIZZI.

Je disais la bonne aventure aux jeunes filles et aux débauchés de Florence; oui, madame, je m'en souviens.

ÉLÉONORE.

C'est à moi que tu dois de ne plus mendier.

RIZZI.

Oui, ma donna... (A part.) Et à sa faiblesse d'esprit.

ÉLÉONORE.

Je t'ai élevé jusqu'à ma confiance.

RIZZI.

Oui, ma donna... (A part.) Et jusqu'à ton mépris.

ÉLÉONORE.

Je t'ai comblé de bienfaits, Rizzi.

RIZZI.

Oui, ma donna... (A part.) Et tu m'as fait acheter par un crime le coin de terre où repose ma femme.

ÉLÉONORE.

Eh bien, Rizzi, pour prix de mes bienfaits, dis-moi, une fois encore, ce que je peux attendre du destin.

RIZZI.

J'ai appris ma science au mont du Titan. (Il prend le sablier posé sur la table.) La vie est un sablier, et les jours des grains de sable. (Il verse le sablier sur la table.) Ma donna, posez votre main gauche sur ce sablier... c'est bien. (Il examine le sable.) Une destinée royale... c'est la vôtre... (A part.) Et l'abîme est au bout.

ÉLÉONORE.

Après?...

RIZZI, se redressant.

Succès!

ÉLÉONORE, à part.

Son regard est en désaccord avec ses lèvres. (Haut.) Va demander à Raymond mon horoscope. Je ne doute pas de ta science, Rizzi, mais deux intelligences valent mieux qu'une.

RIZZI, à part.

Et cette femme gouverne la France!

ÉLÉONORE.

Qu'attends-tu?

RIZZI.

J'y vais, ma donna. (Il s'éloigne et s'arrête tout à coup en apercevant d'Albert qui paraît, entouré de ses amis.) (Bas à d'Albert.) Elle hésite.

D'ALBERT, bas.

Bien.

(Rizzi sort.)

## SCÈNE III.

D'ALBERT, ÉLÉONORE, LES SEIGNEURS, THÉMINES, au fond.

D'ALBERT, à part.

Une fois sur la pente, on roule jusqu'au fond, madame. (Haut à Éléonore, après l'avoir salué humblement.) Nous passons chez la reine-mère, madame la maréchale ne vient pas la saluer avec nous?

ÉLÉONORE.

J'ai à transmettre un ordre à M. de Thémines.

D'ALBERT, bas à Éléonore.

L'ordre d'arrestation? Vous devez être contente de moi. A ma recommandation, Sa Majesté l'a signé; elle a voulu distribuer elle-même les pertuisanes aux hommes de M. de Thémines.

ÉLÉONORE.

Vous m'avez tenu parole.

D'ALBERT.

La partie est engagée; de la fermeté maintenant. La moindre faiblesse serait un désastre.

ÉLÉONORE.

M. de Condé est encore au conseil?...

D'ALBERT.

Oui, madame; quelqu'un lui parlait de la fête que vous donnez ce soir; il a répondu en ricanant qu'il y enverrait peut-être la camériste de sa femme. Du reste, insolent et hautain envers vos amis, il a longtemps parlé, au nom du roi et de la tranquillité publique, de la nécessité de maintenir l'éloignement du maréchal.

ÉLÉONORE.

Et le conseil a décidé?...

D'ALBERT.

M. de Condé est son oracle; j'excepte pourtant M. Armand de Richelieu, qui tient toujours pour vous.

ÉLÉONORE.

Je n'ai jamais douté de l'évêque de Luçon. Faites bien entendre au roi et à la reine-mère qu'ils peuvent compter sur moi.

D'ALBERT, la saluant.

Allons... (Bas aux Seigneurs, en s'éloignant et en plaisantant.) Le nuage crève; vous entendrez bientôt gronder la tempête.

(Ils sortent en causant. Entre l'évêque de Luçon.)

ÉLÉONORE, allant à lui.

Monsieur de Richelieu, je vous salue.

(Tout le monde sort.)

## SCÈNE IV.

ÉLÉONORE, THÉMINES.

ÉLÉONORE, à part.

Je ne suis entourée que de visages douteux. Ah! Thémines... Eh bien?

THÉMINES.

Madame, San Chiara est à son poste avec sa troupe.

ÉLÉONORE, va à la table prendre un papier.

Voici l'ordre d'arrestation et j'hésite!... La révolte partout, la ruine peut-être, et j'hésite!... et M. de Condé que je tiens... Condé, l'âme de toute trahison et de toute révolte; Condé qui m'écrasera si je ne le perds, et j'hésite! (A Thémines.) Vous me répondez du succès, Thémines?

THÉMINES.

J'en réponds.

ÉLÉONORE, à part.

Et Rizzi qui ne revient pas!...

THÉMINES, montrant la fenêtre.

Le Princesse dirige chez la reine mère.

ÉLÉONORE, regardant.

Oui, c'est bien lui!... le Louvre n'est pas assez grand pour contenir son orgueil!... Ambition grande, âme petite!... désir immense, cœur étroit. Prince de Condé, je n'ai qu'à souffler sur ton soleil pour l'éteindre, et je n'ai qu'à étendre la main sur ton ambition pour l'étouffer!

THÉMINES.

Qu'attendez-vous?... vous avez dans vos mains l'ordre d'arrestation; nous ne sommes plus au temps de la Ligue, madame; donnez-moi cet ordre; le reste me regarde.

(Rizzi entre, suivi de Béatrice.)

ÉLÉONORE, l'apercevant.

Ah! Rizzi!...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, BÉATRICE, RIZZI.

ÉLÉONORE, allant à Rizzi.

Qu'a dit Raymond?

RIZZI.

Ce damné sorcier n'a voulu confier son grimoire qu'à cette jeune fille.

BÉATRICE, remettant à Éléonore un parchemin scellé.

Je suis Béatrice, madame, la fille de Raymond.

ÉLÉONORE, prenant vivement le parchemin.

Donnez!... (Elle brise le cachet et lit. A part.) Mon étoile triomphe!... (A Thémines, en lui remettant l'ordre d'arrestation.) Voici l'ordre, Thémines, allez!...

THÉMINES, bas, en pesant sur les mots.

Vivant, ou mort?

ÉLÉONORE.

C'est un prince du sang, ne l'oubliez pas.

THÉMINES.

A la Bastille?

ÉLÉONORE.

A la Bastille! (Se retenant.) Vous éviterez de passer de ce côté. Je ne veux pas le voir.

THÉMINES.

Bien! (Il sort.)

ÉLÉONORE, à Rizzi.

Toi! aux aguets!

RIZZI, à part.

Prévenons le capitaine général.

(Il sort.)

## SCÈNE VI.

ÉLÉONORE, BÉATRICE.

ÉLÉONORE, à Béatrice, qui la salue et veut sortir.

Vous avez été la messagère d'une bonne nouvelle, mon enfant, vous serez la première à saluer mon triomphe, restez. Ah! l'attente! l'attente! Je donnerais un de mes palais à celui qui me rendrait les minutes moins longues. (A Béatrice, lui présentant une guitare.) Tiens, jeune fille, chante-moi un air de ton pays (Passant devant elle, très-agitée.) Non! la musique amollit l'âme. J'ai besoin de toute ma volonté!... Oui! les événements me portent! Les grandes choses ont leurs messagers aussi qui viennent de Dieu et qui vont à l'âme!... Ah! monseigneur de Condé, vous m'a prenez Péronne, vous me chassez mon mari de Paris... vous me raillez et m'insultez comme femme... Eh bien! c'est une main de femme qui vous tient, monseigneur, une main faite pour la quenouille et le fuseau, mais une main hardie qui vous écrase.

BÉATRICE.

Vous êtes bien agitée, madame.

ÉLÉONORE.

Et vous êtes calme, vous? vous êtes bien heureuse, mon enfant! Voyons, causons .. que puis-je faire pour vous?

BÉATRICE.

Soyez bonne et clémente pour les vaincus.

ÉLÉONORE, lui prenant la main.

Vous vous intéressez à quelqu'un? alors... parlez... le bien qu'on fait porte bonheur, parlez, parlez!...

BÉATRICE.

Ceux que j'aime ne vivent pas sur les sommets où grondent les orages.

ÉLÉONORE, lui prenant les mains.

Belle et douce comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vivre dans un obscur laboratoire, exposée à tous les dangers que suscite à votre père sa périlleuse profession?

BÉATRICE.

Je prie Dieu.

ÉLÉONORE.

Vous confondez vos goûts avec vos habitudes.

BÉATRICE.

Je rêve parfois, et alors mes souvenirs, des souvenirs vagues et flottants comme mes rêves, me reportent vers des jours lointains. J'entrevois un autre horizon où j'ai vécu enfant... puis des fleurs, des champs, du soleil, puis l'image de la Vierge couronnée qu'on promène dans des rues; puis des chants de prêtres, des hymnes de jeunes filles, l'encens bleu qui monte au ciel; puis des danses encore et des chants toujours!... C'était bien loin! bien loin! un tout autre pays... un tout autre soleil!...

ÉLÉONORE.

Et le nom de ce pays?

BÉATRICE.

Je l'ignore... mon père me répond que je rêve quand je le questionne.

ÉLÉONORE.

Pauvre enfant! tu es née pour vivre ailleurs, dans ma Florence peut-être, sous le ciel chaud de l'Italie!... Tu rêves la patrie que tu n'as pas connue et que tu devais avoir!... Ah! les belles contrées!... le froid n'arrive jamais au cœur, l'âme se dilate, la poitrine aspire l'air embaumé, l'œil joue avec l'abondance heureuse de la nature, on vit de vivre et l'on aime la vie!... Ici, tout est sombre et humide, on existe, parce que la fièvre fouette les nerfs, parce que l'âme s'irrite, parce que l'ambition vous pousse... On étouffe, et pour respirer, on escalade les montagnes comme les Titans... on s'agite pour prouver que l'on vit, et l'on tue pour ne pas être tué!... Vis dans tes rêves, jeune fille, et laisse-moi dans ma réalité.

(Thémines accourt.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, THÉMINES.

THÉMINES.

Triomphe complet, madame!...

ÉLÉONORE, à part.

Enfin!

THÉMINES.

La reine-mère croit prudent de faire aussi arrêter le duc de Mayenne et monsieur de Bourbon. Voici l'ordre, dois-je l'exécuter?...

ÉLÉONORE.

Vous conduirez monsieur de Condé vous-même à la Bastille.

THÉMINES.

C'était ma pensée.

ÉLÉONORE.

Vous exécuterez au même temps les nouveaux ordres de Sa Majesté. Vous disposerez des compagnies suisses et des détachements de chevau-légers.

THÉMINES.

J'y cours.

ÉLÉONORE, *le retenant.*

Il n'y a pas eu de sang versé, au moins?

THÉMINES.

Un de mes gardes a été frappé d'un coup d'épée à l'épaule par un jeune homme qui s'est précipité comme un fou à la défense du prince.

ÉLÉONORE, *tressaillant.*

Un jeune homme?

THÉMINES.

Vingt-cinq à vingt-six ans...

ÉLÉONORE, *vivement à Thémines.*

Qu'on le conduise ici.

*(Thémines sort, en ce moment d'Albert et ses amis reviennent.)*

## SCÈNE VIII.

BÉATRICE, ÉLÉONORE, D'ALBERT, LES SEIGNEURS.

BÉATRICE, *à part.*

Que se passe-t-il, mon Dieu?

D'ALBERT, *saluant Éléonore.*

Admirable!... j'en ai été moi-même étourdi. Monsieur de Condé sortait triomphant de chez la reine-mère. « Votre épée! » lui dit monsieur de Thémines en le saluant jusqu'à terre. « Mon épée? — Voici l'ordre du roi, je vous arrête. » En ce moment, les hommes de M. de Thémines l'enveloppent respectueusement. Il a cru qu'on allait l'égorger.

ÉLÉONORE.

Mais un jeune homme a voulu le défendre...

D'ALBERT.

Pour la forme, sans doute; c'est un de vos amis.

ÉLÉONORE.

A moi?...

D'ALBERT, *montrant Gaston qui arrive par le fond, conduit par les gardes.*

Voyez!...

ÉLÉONORE, *à part.*

C'était lui!...

BÉATRICE, *à part.*

Mon Dieu! Gaston!

*(Elle va à lui.)*

GASTON, *bas.*

Taisez-vous!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, GASTON.

D'ALBERT, *bas à Éléonore.*

N'avais-je pas raison de dire que c'était un de vos amis, un des plus chers?

ÉLÉONORE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

D'ALBERT.

Je veux dire que monsieur de la Force s'est laissé désarmer dès qu'il a su qu'on agissait au nom du roi. Vous pouvez à votre gré le perdre ou le sauver; monsieur de Thémines vous est dévoué, moi je serai muet.

ÉLÉONORE.

Je questionnerai moi-même le prisonnier.

*(Elle salue les Seigneurs, qui se confondent devant elle.)*

BÉATRICE, *bas à Gaston.*

Prisonnier, vous l'entendez?

GASTON, *bas.*

Je vous expliquerai tout cela. *(Bas à d'Albert.)* Monsieur, veuillez, je vous prie, reconduire cette jeune fille jusque chez elle. Je vous en serai reconnaissant.

D'ALBERT, *bas à Gaston.*

Une jolie maîtresse!

GASTON, *même jeu.*

Non, ma fiancée, monsieur, nous devions être mariés cette nuit.

D'ALBERT, *même jeu.*

Ah! j'aime mieux cela. *(Bas aux Seigneurs.)* Je vous ai promis une intrigue politique, vous l'avez... je vous promets maintenant une intrigue d'amour des mieux conditionnées; l'intrigue politique servira à étrangler le mari, l'intrigue d'amour à nous débarrasser de la femme. *(Offrant le bras à Béatrix.)* Mademoiselle...

BÉATRICE, *lui prenant le bras.*

Monsieur de la Force ne court aucun danger, n'est-ce pas, monsieur?

D'ALBERT, *avec un sourire railleur.*

Aucun, aucun; la maréchale l'aime trop pour cela.

BÉATRICE.

Ah! je respire!... Son attachement pour monsieur de Condé a failli le perdre.

D'ALBERT.

Sa reconnaissance pour la maréchale le sauvera.

*(Ils sortent en causant, les Seigneurs aussi.)*

## SCÈNE X.

ÉLÉONORE, GASTON.

ÉLÉONORE, *remettant au Page un pli.*

A la reine-mère. *(A Gaston.)* Malheureux! qu'avez-vous fait?

GASTON.

Mon devoir, madame.

ÉLÉONORE.

Vous deviez m'attendre chez vous?

GASTON.

C'était un piége. Dieu a voulu que j'en fusse averti à temps, et me voilà.

ÉLÉONORE.

Vous semblez vouloir vous venger de moi... Je n'ai fait qu'exécuter les ordres de Sa Majesté.

GASTON.

Dites de la reine-mère, madame.

ÉLÉONORE.

De la reine-mère, soit! Je lui dois mon obéissance comme au roi... je ne suis rien.

GASTON.

Vous êtes tout!... La reine-mère ne pense et n'agit que par vous... le roi lui-même se soumet à votre volonté... Et si monsieur de Condé est à cette heure à la Bastille, c'est vous qui l'y avez conduit; et si le roi a signé son arrestation, c'est que vous étiez à ses côtés pour diriger sa main!

ÉLÉONORE.

Gaston!...

GASTON.

Eh! madame, ayez l'audace de vos idées et la fierté de vos actes!... Vous n'êtes plus à Florence, vous êtes en France... soyez Française!...

ÉLÉONORE, *avec fierté.*

Vous avez raison; ce n'est pas l'Italienne ni la Florentine, c'est la fille adoptive de la France qui vient d'agir... Je veux sauver la France!... je veux la sauver par l'autorité!... je veux l'élever par l'unité!... Tout ce qui nuit à ma mission est crime. Je sors d'une ville où l'émeute et l'exil ont régné tour à tour, et je sais par expérience à quel abîme cela conduit une nation de ne pas avoir un bras pour la soutenir et une main ferme pour la diriger. Voulez-vous faire de Paris une autre Florence? de la France une seconde Italie? Alors, niez l'unité, retournez à la Ligue, armez tous les châteaux et toutes les franchises, organisez la révolte au fond de toutes les ambitions et de toutes les vanités... Vous n'aurez plus de roi... vous aurez des roitelets... vous n'aurez plus une nation qui doit régénérer le monde... vous aurez des condottieri qui se vendront et vendront la France avec eux!... Choisissez!

GASTON.

L'œuvre que vous tentez est grande, légitime peut-être; mais vos moyens sont mauvais et les chemins que vous prenez sont tachés de sang!

ÉLÉONORE, *avec impatience.*

Du sang! du sang!... *(Se dominant.)* Tenez, Gaston, nous avons tort l'un et l'autre de débattre entre nous de pareilles questions. Je suis femme, la clémence devrait être ma première vertu. Je sais tout cela, mon ami; mais les événements nous dominent souvent. Cette lutte ne pouvait finir autrement. J'avais à choisir entre l'exil pour moi ou la Bastille pour lui; vous ne pouvez me blâmer d'avoir songé à ma sûreté... *(Souriant.)* Non, n'est-ce pas? *(Lui prenant le bras.)* Eh bien, causons... Venez vous asseoir près de moi, mon gentilhomme, et causons comme autrefois, doucement...

GASTON.

Je suis votre prisonnier, madame.

ÉLÉONORE, *souriant.*

Je l'avais oublié... Vous êtes libre.

GASTON.

Prisonnier, je ne vous eusse pas maudite dans ma prison; mais monsieur de Condé est à la Bastille, ma place ne doit pas être au Louvre.

ÉLÉONORE.

Vous voulez me quitter?

GASTON.

Je ne vous ai jamais caché mon dévouement pour le prince. Mon aïeul est mort pour son aïeul, mon père pour le sien; la

mort est une dette de famille chez nous. Je n'ai pu mourir, je ne vivrai pas du moins plus longtemps auprès de celle qui a frappé si près de mon cœur!

ÉLÉONORE.

Ah! taisez-vous!...

GASTON.

Je suis huguenot, d'ailleurs.

ÉLÉONORE.

Vous étiez hier ce que vous êtes aujourd'hui.

GASTON.

Non, madame. Hier, vous étiez pour moi Éléonore Galigaï; aujourd'hui, vous êtes la maréchale d'Ancre. Hier, le prince de Condé était libre; il est à la Bastille aujourd'hui. Hier, je pouvais sans honte vous défendre; aujourd'hui, je ne peux que vous haïr... Ne m'en demandez pas davantage... Je suis un esprit médiocre, soit; mais je pense qu'il faut y regarder à deux fois avant de pousser tout un peuple dans l'abîme des guerres civiles... et c'est ce que vous venez de faire sans pâlir, en souriant avec joie!...

ÉLÉONORE.

Gaston!...

GASTON.

Vous cacher ma pensée serait une lâcheté. J'ai honte de l'idée qu'on doit se faire de moi; je suis las de n'être rien... ou de n'être quelque chose que par vous.

ÉLÉONORE.

Vous aimez quelqu'un?...

GASTON.

On m'a déjà accusé de trahir mes idées; on m'accuserait bientôt de trahir mon pays... On me confond presque avec vos sbires, vos laquais, les gens à gages qui vous suivent... Que sera-ce donc quand vous gouvernerez la France et que le roi lui-même s'effacera devant vous? C'est là que tend votre ambition!... Monsieur d'Ancre ne s'est-il pas couvert devant le roi? Le roi finira par se découvrir devant lui!... Eh bien! je veux être libre de ne pas voir ces choses-là; car toucher à un prince du sang, c'est porter la main sur la noblesse... insulter le roi, c'est outrager la France!...

ÉLÉONORE.

Vous aimez quelqu'un, Gaston?

GASTON.

Je n'ai jamais su mentir, madame; c'est vrai.

ÉLÉONORE.

C'est vrai?...

GASTON.

J'ai pu disposer de mon cœur, tout en vous gardant mon amitié.

ÉLÉONORE.

C'est vrai?... c'est vrai?...

GASTON.

Votre orgueil ou votre génie a étouffé tout autre sentiment en moi. Vous me subjuguiez, vous me dominiez... l'admiration seule remplit mon âme enfin, comme l'ambition seule occupe la vôtre.

ÉLÉONORE.

Oh!...

GASTON.

Aucun sacrifice ne nous lie, aucun serment... je suis libre, enfin!... D'ailleurs, je veux élever la femme de mon choix au lieu d'être protégé par elle.

ÉLÉONORE, éclatant.

Ah! c'est par orgueil que vous me torturez ainsi! Mais non! c'est votre ingratitude qui vous arme contre moi, c'est votre ineptie qui vous fait repousser les faveurs du pouvoir!

GASTON, sèchement.

Vous voyez bien que j'ai raison de vouloir élever la femme de mon choix, ne fût-ce que pour ne pas être méprisé par elle.

ÉLÉONORE, vivement.

Non, non; j'ai tort!... j'ai tort! Gaston... j'ai tort!

GASTON.

Madame!...

ÉLÉONORE.

Mais tu l'aimes donc bien?... Oh! tenez, Gaston... ne me torturez pas plus longtemps... on m'a souvent dit que j'étais capable de tout... je commence à le croire.

GASTON.

Madame, je suis de ceux qui disent ce qu'ils pensent et qui pensent ce qu'ils disent.

ÉLÉONORE.

Vous vous êtes donné le spectacle de mes larmes, prenez garde.

GASTON.

Ma vie ne vaut pas un mensonge, madame.

ÉLÉONORE.

Je verrai si tu me braveras jusqu'au bout!... (Frappant sur un timbre.) A moi, Rizzi... à moi!

(Rizzi arrive avec des gardes.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, RIZZI, GARDES.

RIZZI.

Je suis à vos ordres, madame; où faut-il conduire le prisonnier?...

ÉLÉONORE, avec colère.

Le prisonnier?... (A part.) Ah! lâche que je suis!... je l'aime encore!... (Se laissant tomber sur un fauteuil.) Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

RIZZI, s'approchant.

Eh bien!

ÉLÉONORE, se levant.

Eh bien! monsieur de la Force est libre... vous me répondez de sa vie sur votre tête... allez!

GASTON, à part.

J'eusse mieux aimé la mort.

(Il sort avec les gardes.)

## SCÈNE XII.

ÉLÉONORE, seule, s'asseyant.

Ah! comme je l'aime... at quel mal il m'a fait!... ah! l'ingrat!... l'ingrat!... et moi qui l'aimais avec mon cœur, avec mon âme, et il ne m'aime pas!... ah! mon Dieu!

(D'Albert entre.)

## SCÈNE XIII.

ÉLÉONORE, D'ALBERT.

ÉLÉONORE, sans apercevoir d'Albert.

Il m'aurait dit: Renie cette ambition pour laquelle tu vis; cet amour de la gloire et cette volonté qui fait de toi presque un héros, je n'aurais pas hésité, mon Dieu, j'aurais tout oublié, j'aurais tout sacrifié... (Se levant.) Et il ne m'aime pas!

D'ALBERT, à part.

La guerre civile me manque, voyons si la jalousie me manquera.

ÉLÉONORE, marchant à grands pas.

Et j'ai une rivale!... (Avec une fureur concentrée.) Mais qui?... qui?...

D'ALBERT, descendant lentement la scène en ayant l'air de ne pas voir Éléonore et en se parlant.

Si quelqu'un me le demandait, je lui répondrais: Une jeune fille, dix-huit ans pour toute dot et deux beaux yeux pour toute puissance.

ÉLÉONORE.

C'est à moi que vous parlez, monsieur?...

D'ALBERT.

Non, madame.

ÉLÉONORE, à part.

Ah! cet homme!...

D'ALBERT.

J'ai voulu voir Paris décapité, Paris sans son chef, Paris sans Condé, Paris sans drapeau... Eh bien! c'est à ne pas y croire madame... eh bien!... Paris est tranquille. La mère du prisonnier a parcouru les rues en criant dans des sanglots que le maréchal avait égorgé son fils. C'est à peine si le peuple lui a donné quelques marques de compassion. Le tour est joué; votre pouvoir est affermi.

ÉLÉONORE, à part.

Une rivale?

D'ALBERT, continuant.

Le duc de Vendôme s'est sauvé à cheval du côté de la Fère, monsieur de Bouillon à Charenton, où le duc de Mayenne est allé la rejoindre avec quelques gentilshommes de sa maison. Le peuple les a vus partir avec indifférence. Vous êtes le vrai maître.

ÉLÉONORE, à part.

Une rivale!...

D'ALBERT.

Madame la maréchale semble ne pas m'écouter.

ÉLÉONORE, gracieusement, en se levant.

Vous vous trompez, monsieur, je me souviens de toutes vos paroles. (Avec indifférence.) Vous parliez tout à l'heure d'une jeune fille, que vouliez-vous dire?...

D'ALBERT.

C'est une histoire qui touche à une dame de mes amies, à madame la présidente Lejay, par exemple; je prends ce nom comme un autre. Je lui disais: Madame, vous aimez et vous me le cachez. Elle ne me répondit pas. Je suis obstiné de ma nature; je continuai: Vous êtes jalouse, et je connais votre rivale.

Elle tressaillit... comme vous en ce moment. Ah! la jalousie! j'ai senti une fois cette vipère en moi; j'ai passé des nuits sans sommeil, déchiré par sa dent invisible, brûlé par le poison de son souffle... c'est une terrible chose que la jalousie... On se dit : Je suis fort, un homme ou une femme passe, et l'on se met à rugir comme un lion ou à pleurer comme un enfant.

ÉLÉONORE, *à part.*

Oh!...

D'ALBERT, *continuant.*

On se croit guéri, et une nuit, par une tiède soirée d'été, on voit passer deux ombres, on les reconnaît, on les suit, et on les entend rire de vos larmes et railler votre désespoir dans un baiser. La vipère devient hydre, et l'hydre aux cent têtes vous dévore, vous torture, vous tue!...

ÉLÉONORE, *lui saisissant le bras.*

Le nom de cette femme?...

D'ALBERT.

La rivale de la présidente?...

ÉLÉONORE.

Non, la mienne! la mienne! son nom, monsieur, son nom!..

D'ALBERT.

Vous voyez bien que je suis bon à quelque chose. Vous croirez à mon dévouement, maintenant.

ÉLÉONORE.

Oui, je vous crois.

D'ALBERT.

Elle sort d'ici.

ÉLÉONORE.

Béatrice!

D'ALBERT.

Elle était à mon bras tout à l'heure.

ÉLÉONORE.

Béatrice!

D'ALBERT.

Je vous ai dit qu'elle avait dix-huit ans et de beaux yeux. Jugez...

ÉLÉONORE.

Non, je ne vous crois pas!...

D'ALBERT.

Vous avez raison, on ne doit se fier qu'à ses yeux, on ne doit croire qu'à ses oreilles. Quand voulez-vous entendre et voir, madame? je serai votre guide.

ÉLÉONORE.

Non, vous dis-je! vous voulez me torturer, voilà tout!... Vous êtes mon ennemi, d'ailleurs.

D'ALBERT.

Votre ennemi? Dites que vous me repoussez comme ami, vous direz peut-être vrai; je n'ai jamais pu vous convaincre de mon attachement. Je suis l'homme qui vous a le plus aimée, pourtant, et qui vous aime le plus encore.

ÉLÉONORE.

Je vous crois. Ainsi, je reverrai cette femme?

D'ALBERT.

Vous la reverrez.

ÉLÉONORE.

Je les entendrai?

D'ALBERT.

Vous les entendrez.

ÉLÉONORE.

Tenez, monsieur, je vous dois ma première heure de joie!... Ah! malheur à eux, malheur!

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, THÉMINES.

THÉMINES, *entrant, bas à Éléonore.*

Monsieur de Condé est à la Bastille.

ÉLÉONORE.

Bien! bien! (*Bas à d'Albert.*) Je veux des preuves irrécusables, entendez-vous?

D'ALBERT.

Je peux vous les donner sur-le-champ.

ÉLÉONORE.

Les affaires du roi me retiennent encore au Louvre, mais...

D'ALBERT.

Demain il serait peut-être trop tard.

ÉLÉONORE.

Et pourquoi cela?

D'ALBERT.

Parce que dans une heure, Gaston de la Force aura quitté Paris; parce que dans une heure, il aura conduit à l'autel Béatrice de Tours, sa femme.

ÉLÉONORE.

Sa femme! alors venez! (*A Thémines.*) Attendez-moi, Thémines, je reviens!

THÉMINES, *bas à Éléonore.*

Méfiez-vous de cet homme, madame; j'ai fait arrêter le courrier d'Espagne, comme vous me l'aviez ordonné, il était porteur de dépêches qui compromettent le capitaine général.

ÉLÉONORE.

Où sont-elles?...

THÉMINES, *lui donnant un papier.*

Les voilà.

D'ALBERT, *à part.*

Ce brave Thémines!...

ÉLÉONORE, *après avoir jeté les yeux sur les dépêches, à d'Albert.*

Venez.

D'ALBERT, *à part.*

Avec les passions on va loin, madame.

THÉMINES, *le suivant des yeux.*

Cet homme est le mauvais génie de la France.

(*Il se range pour laisser passer Éléonore, et la suit.*)

# ACTE III

CHEZ RAYMOND DE TOURS.

## SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, BÉATRICE, MARGUERITE.

(*Raymond est assis devant une table et consulte des papiers. Béatrice est en toilette de mariée; Marguerite arrange sa coiffure.*)

RAYMOND, *se parlant.*

La conjonction des astres est bienfaisante. Le mariage peut s'accomplir. (*Regardant Béatrice, à part.*) Oh! qu'elle soit heureuse, la chère enfant!

BÉATRICE, *allant à Raymond.*

Comment me trouvez-vous?

RAYMOND, *la faisant asseoir sur ses genoux.*

Très-belle!

BÉATRICE, *souriant.*

Ah! dame! un jour de mariage!...

MARGUERITE.

On n'a pas besoin d'avoir ta beauté pour tourner la tête à un mari. Dans ma jeunesse, mignonne, je serais allée au bout du monde, à Bordeaux, à Toulouse, qu'on m'y aurait suivie.

RAYMOND, *à Béatrice.*

Tu penseras un peu au vieux Raymond?

BÉATRICE.

Toujours, toujours... Mais nous vivrons près de toi... à moins que tu ne veuilles plus de nous et que tu nous chasses.

RAYMOND, *l'embrassant.*

Ma fille!... (*A part, en se levant.*) Je n'aurai jamais le courage de lui dire le secret de sa naissance. C'est de l'égoïsme, soit; un crime, je le veux bien; mais ne plus l'entendre m'appeler ma fille... mais ne plus l'entendre me dire : Mon père... non, non, jamais! (*A Béatrice qui lui presse la main.*) Connais-tu beaucoup d'enfants qui soient aimés d'une tendresse plus vive que celle que je te porte, ma fille?

BÉATRICE.

Non, non, mon père!

RAYMOND.

Et si Dieu t'avait laissé le choix de ton père, aurais-tu cherché un cœur plus dévoué et plus tendre, aurais-tu choisi un autre que le vieux Raymond?...

BÉATRICE.

Tu as eu pour moi la tendresse pieuse d'une mère, la sollicitude et le dévouement d'un père... non, non!

RAYMOND, *l'embrassant.*

Merci! (*Se retournant.*) Qui vient là?...

PIERRE, *entrant.*

C'est moi, maître Raymond, c'est moi... Un envoyé de la reine-mère... on vous demande au Louvre.

RAYMOND.

J'y vais. (*A Béatrice, en l'embrassant.*) Achève ta toilette. (*A Pierre.*) Où est-il cet envoyé?...

PIERRE.

Il est là. (*A part.*) Et d'un!

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE II.

BÉATRICE, MARGUERITE.

BÉATRICE, *s'asseyant.*

Il me semble que Gaston aurait dû être de retour.

MARGUERITE, *achevant de coiffer Béatrice.*

Il est allé dire bonjour à monsieur de Condé, à la Bastille... Il a bien fait; mais son bonjour est long, c'est vrai.

BÉATRICE.

C'est notre impatience de le voir qui allonge le temps. J'ai

peine à m'accoutumer à mon bonheur. (*On entend frapper.*) On frappe, Marguerite.

MARGUERITE, *appelant.*

Pierre... (*A Béatrice.*) Madame de la Force! vas-tu être fière? (*Appelant.*) Pierre!

PIERRE, *entrant.*

Voilà!

MARGUERITE.

On frappe, va ouvrir.

PIERRE, *à part.*

Monsieur le capitaine général sera content de moi. (*Il sort.*)

MARGUERITE, *à Béatrice.*

Maître Raymond a passé la nuit à consulter les astres.

BÉATRICE.

Il a si peur que je ne sois pas heureuse!

MARGUERITE.

Dame!... le bonheur, n'en a pas qui veut. (*La regardant.*) Tu es charmante.

(*Pierre revient.*)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, PIERRE.

MARGUERITE, *à Pierre.*

Eh bien?

PIERRE.

Eh bien! madame Marguerite, ce n'est pas une trop bonne nouvelle qu'on vous apporte...

MARGUERITE.

A moi?... Mon Dieu, qu'y a-t-il?...

PIERRE.

Votre fille...

MARGUERITE.

Elle est peut-être malade?

PIERRE.

Justement... Elle vous fait demander, elle s'est mise au lit ce matin.

MARGUERITE.

Ce matin... et l'on a attendu jusqu'à ce moment pour m'avertir? (*A Béatrice.*) Comprends-tu cela?

BÉATRICE.

Ce ne sera rien, sans doute... ta pauvre petite veut que vous la tranquillisiez, voilà tout; allons, courez vite l'embrasser et revenez!

MARGUERITE.

Tu le veux bien?

BÉATRICE.

Si je le veux?... il est si doux d'avoir une mère et de l'avoir près de soi, quand on souffre! (*Elle la conduit jusqu'à la porte. Marguerite sort.*) A bientôt.

PIERRE, *à part.*

Et de deux... je n'aurai pas volé leur argent.

## SCÈNE IV.

BÉATRICE, PIERRE.

BÉATRICE, *s'asseyant avec mélancolie, à part.*

Qu'il faut peu de chose pour passer de la joie à la tristesse!... J'étais si gaie il y a un moment; mon père et Gaston étaient là, il est vrai. Cette maison me souriait doucement, et j'ai presque envie de pleurer maintenant: Marguerite aux Carmélites, mon père au Louvre, et Gaston qui ne revient pas... tous les trois à la même heure! J'ai presque peur dans cette maison qui m'a vue grandir et qui a bercé mon enfance! (*Seule.*) Ah! Pierre, que faites-vous?... pourquoi ce signal? que signifie?...

(*Pierre s'éclipse.*)

## SCÈNE V.

ÉLÉONORE, BÉATRICE.

ÉLÉONORE.

Je vais vous le dire.

BÉATRICE.

La maréchale!

ÉLÉONORE.

Non, Éléonore Galigaï, votre rivale...

BÉATRICE.

Mon Dieu!

ÉLÉONORE.

Nous sommes bien seules... (*Raillant.*) Gaston est à la Bastille près de monsieur de Condé... Raymond est retenu au Louvre par mon ordre... Marguerite est aux Carmélites!... Ah! les gardiens bien avisés que vous aviez là! Vous ne m'attendiez pas, n'est-il pas vrai?

BÉATRICE, *froidement.*

Je l'avoue... la place de la maréchale d'Ancre devrait être au Louvre, près de son fils, ou dans sa maison de Lésigny, près de son mari.

ÉLÉONORE.

No faites pas l'innocente, vous m'avez comprise...

BÉATRICE.

Je vous comprends, puisque vous le voulez; mais je suis la fiancée de Gaston. Dans une heure je serai sa femme.

ÉLÉONORE, *s'essayant.*

Ecoutez-moi... Vous avez séduit Gaston, séduit par votre beauté, je le veux bien, mais aussi par vos maléfices... et c'est un crime!

BÉATRICE.

Mon crime est dans mon amour.

ÉLÉONORE.

Votre père est sorcier, ma belle... Il vend des philtres sympathiques, à qui en veut, et comme on veut... et, certes, pour transformer un gentilhomme en amant, et un amant en mari, il n'a pas dû négliger sa science, ni repousser Satan... C'est encore un crime!...

BÉATRICE.

Mon père est un honnête homme!

ÉLÉONORE, *se levant.*

Votre mariage ne s'accomplira pas!... (*La regardant en face.*) M'entendez-vous?

BÉATRICE.

Des menaces?...

ÉLÉONORE.

Un marché, si vous aimez mieux. Le roi est instruit du crime de Gaston; il sera condamné...

BÉATRICE.

Lui!

ÉLÉONORE.

Condamné dans une heure, si on ne le sauve...

BÉATRICE.

Ah! vous le sauverez, madame, vous le sauverez!

ÉLÉONORE.

Vous pouvez conjurer le sort qui l'attend.

BÉATRICE.

Moi?

ÉLÉONORE.

Vous!... Je vous ai choisi un mari, un homme sûr et dévoué: il se nomme Petrucci. Il part dans deux heures pour l'Italie! Je vous donne une dot de dix mille pistoles, et une petite campagne en Toscane... Vous partirez, et Gaston vivra.

BÉATRICE.

Je suis résolue à tout pour le sauver! je partirai, mais seule!

ÉLÉONORE.

Ce serait une espérance, il vous suivrait!

BÉATRICE.

Alors, je reste.

ÉLÉONORE.

Et vous le condamnez?

BÉATRICE.

Je veux bien donner ma vie pour lui; mon bonheur, mon âme et mon salut pour lui; mais le trahir, mais manquer à son cœur et à mes serments... ah! madame!...

ÉLÉONORE.

Tu crois peut-être que sa mort suffirait pour ma vengeance?... Insensée!... mais c'est une vie de douleur que je lui garde, une vie torturée, une vie d'agonie et qui ne sera qu'une longue mort.

BÉATRICE.

Eh bien!... non, je ne vous crois pas; vous l'aimez, vous pardonnerez!

ÉLÉONORE.

Il me demandera grâce à son tour, et je serai sans miséricorde pour lui, comme il a été sans pitié pour moi!...

BÉATRICE.

Je ne vous crois pas; vous l'aimez, vous ne le tuerez pas!...

ÉLÉONORE.

Regarde-moi donc, et répète ce que tu viens de dire, si tu l'oses!...

BÉATRICE.

Vos regards mentent, votre bouche ment... vous l'aimez... vous ne le tuerez pas!... vous ne le tuerez pas!

ÉLÉONORE.

Mais, tu le verrais donc heureux dans les bras d'une autre sans le haïr, toi?...

BÉATRICE.

Je l'aime pour son bonheur!

ÉLÉONORE.

Sans te venger?

BÉATRICE, *avec exaltation.*

Je l'aime!... Il me dirait: Mon bonheur est loin de toi, — je

lui répondrais : Va ! — Ta présence m'irrite ! — je lui dirais : Fuis-moi ! — Ta vie me gêne, — je lui dirais : Tue-moi ! — Mais, il me dirait : Je suis condamné, je vais mourir, arrache ton amour de ton cœur, et donne ton âme à un autre pour me sauver... je lui dirais : Meurs ! meurs ! et je mourrais avec lui, voilà tout !...

ÉLÉONORE.

J'obtiendrai par la force ce que je n'ai pas obtenu par la prière !...

BÉATRICE.

Que voulez-vous dire ?

ÉLÉONORE.

Des hommes à moi sont là...

BÉATRICE, tressaillant.

Vous en voulez à ma vie, maintenant ?

ÉLÉONORE.

Non... vous disparaîtrez, voilà tout !

BÉATRICE.

Mais c'est horrible et lâche ce que vous faites là !

ÉLÉONORE.

Partirez-vous ?

BÉATRICE.

Gaston a compté sur moi, je ne le trahirai pas !...

ÉLÉONORE, menaçante.

Je suis une de ces femmes qui vont jusqu'au bout, une fois qu'elles ont engagé le pied dans une voie quelconque... Prenez garde ! Oh ! prenez garde !...

BÉATRICE.

Tenez, madame... (Elle lui montre un flacon.) Une goutte de cette liqueur, et vos piéges m'eussent-ils enveloppée de la tête aux pieds, une seule goutte, et je vous échappe et je suis libre.

ÉLÉONORE.

On prend les hommes avec ces sottises-là...

BÉATRICE.

Madame !...

ÉLÉONORE, furieuse.

J'attends !...

BÉATRICE, ouvrant le flacon.

Madame... ma mort retombera sur vous.

(Elle va pour boire.)

ÉLÉONORE, lui retenant la main.

Ah ! Elle se serait tuée pourtant !... (A part.) Oh ! que se passe-t-il en moi ? quelle voix secrète me domine ? quelle terreur mystérieuse me saisit ?... C'est ma rivale, et je ne puis pas la haïr comme je veux !... (Écoutant.) C'est Gaston !

BÉATRICE.

Lui !

ÉLÉONORE.

Je peux encore le sauver ; mais entre là, je veux que tu connaisses l'homme à qui tu vas confier ta vie... c'est peut-être ton bonheur que je poursuis en cherchant le mien... va !... va !...

BÉATRICE.

J'ai foi en lui, madame !

ÉLÉONORE.

Tu me répondras quand tu l'auras jugé.

BÉATRICE, à part.

Que vais-je apprendre, mon Dieu ?

(Elle entre dans le cabinet.)

## SCÈNE VI.

### ÉLÉONORE, GASTON.

(Gaston fait placer une corbeille par deux valets, et leur fait signe de sortir.)

GASTON, sans voir Éléonore.

Oh ! Béatrice, Béatrice !... ces perles feront bien dans ses cheveux... cette couronne, surtout !...

ÉLÉONORE.

N'est-ce pas, Gaston ?...

GASTON.

La maréchale !...

ÉLÉONORE, souriant.

Ma présence vous surprend, vous inquiète ? Ce que c'est que de ne pas avoir la conscience en paix ! Mais rassurez-vous, j'attends maître Raymond, il est à l'église voisine avec sa fille... Vous vous mariez, à ce qu'il paraît ?

GASTON.

Oui, madame.

ÉLÉONORE, effeuillant involontairement la couronne.

J'approuve votre choix. Je demanderai à maître Raymond votre horoscope ; je veux savoir si vous serez heureux... voilà pourquoi j'attends, mon gentilhomme, et pourquoi je suis ici.

GASTON.

Mais, madame...

ÉLÉONORE.

Ah ! vous vous mariez ! vous croyez pouvoir vous plier au joug austère du ménage et vous accommoder d'un bonheur prévu, convenu, réglé, compassé... de cette vie, enfin, où chaque jour amène son uniformité et son ennui, et chaque heure son sacrifice ? Allons, soyez franc, monsieur de la Force : le serment que vous ferez devant un prêtre ne sera pas plus sérieux que votre parole donnée à une femme. Vous rirez de l'église, vous rirez de Dieu, et les liens sacrés de l'hymen seront aussi vite déliés que vos caprices d'amour.

GASTON.

J'aime Béatrice.

ÉLÉONORE.

Qui en doute ?... moi, peut-être, que vous avez aimée par calcul !... oh ! ne m'ôtez pas cette illusion. Vous vous êtes laissé protéger par moi ; vous m'avez laissé croire à votre amour ; vous avez surpris mon cœur, ma tendresse, et vous avez grandi, et vous vous êtes enrichi, et vous avez pris au Louvre une place que mon dévouement seul vous gardait ; puis, vos ailes poussées, vous vous êtes envolé, et vous m'avez dédaignée, insultée, méprisée... plus encore, vous m'avez trahie !... je suis impitoyable, n'est-ce pas ?

GASTON.

Tout homme qui prend la main d'une femme pour appui doit s'attendre à en être souffleté un jour. Je viens d'envoyer ma démission de capitaine aux gardes. C'est un homme nouveau qui vous parle. J'ai pu être le plus fou dans vos folies, le plus débauché dans vos débauches ; mais mon cœur m'appartenait encore : Béatrice me l'a demandé, je le lui ai donné ; je me suis relevé à sa vertu, je me suis purifié à son amour !...

ÉLÉONORE.

Un homme nouveau ?... toi ?... nouveau masque, voilà tout !... Mais, qui donc n'as-tu pas trahi ?... Blanche de Beaumont est là pour t'accuser... madame de Chaumes est là pour te convaincre... les as-tu assez aimées, celles-là ?... Blanche s'est ensevelie dans un couvent, le jour où tu l'as repoussée... madame de Chaumes a trouvé l'oubli de tes trahisons dans la folie, et elle est morte en te maudissant !...

GASTON, menaçant.

Madame !...

ÉLÉONORE.

Oh ! je te connais, moi : fanfaron et vantard, voilà pour l'esprit ; égoïste et cruel, voilà pour le cœur ! Tes serments, mensonges !... tes amours, vanités !... Dans la femme que tu aimes, c'est toi que tu adores... Oh ! l'honnête homme, en effet !... mais, tu t'es mêlé à tout : aux bohémiens de la cour des Miracles comme aux bateleurs de la place Maubert... tu as voulu tout connaître, même l'assassinat ; car c'était un assassinat que la mort de ce gentilhomme du Dauphiné que tu as tué une nuit, après avoir dispersé le guet !...

GASTON, portant la main à son poignard.

Ah ! taisez-vous !... taisez-vous !...

ÉLÉONORE.

Voilà ce que tu es, Gaston de la Force ! et maintenant, je défie ta fiancée, qui nous écoute, d'oser mettre sa main virginale dans ta main félone et tachée de sang !

GASTON.

Malheureuse !

ÉLÉONORE, montrant Béatrice sur le seuil de la porte.

Regarde !

GASTON.

Béatrice !

## SCÈNE VII.

### LES MÊMES, BÉATRICE.

BÉATRICE.

Gaston, votre main...

ÉLÉONORE.

Que dit-elle ?

BÉATRICE.

Le prêtre nous attend... venez !

ÉLÉONORE.

Mais...

BÉATRICE.

Je crois à son repentir, moi. (Ils s'éloignent.) Venez !

ÉLÉONORE, avec explosion.

Monsieur de la Force, votre épée.

(Gaston et Béatrice s'arrêtent. Elle fait un signal, trois hommes entrent, l'un d'eux porte un manteau. Gaston remet son épée à un homme d'armes.)

GASTON.

La voilà !

BÉATRICE, se jetant aux genoux d'Éléonore.

Ah ! grâce ! madame, grâce !

ÉLÉONORE.

Crois-tu à ma vengeance maintenant ?

BÉATRICE.

Grâce ! grâce !

GASTON, la relevant.

Relevez-vous, Béatrice ! un homme doit savoir mourir... relevez... relevez-vous ! (Embrassant Béatrice.) Adieu !

(Deux des hommes l'emmènent ; le troisième reste dans le fond, immobile et les bras croisés, enveloppé dans son manteau.)

## SCÈNE VIII.

ÉLÉONORE, BÉATRICE, D'ALBERT, dans le fond.

BÉATRICE, cachant sa tête dans ses mains.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

ÉLÉONORE, froidement.

Je te donne une heure pour le sauver. (Avec hauteur.) Une heure !

(Elle sort.)

## SCÈNE IX.

BÉATRICE, D'ALBERT.

BÉATRICE, s'asseyant désespérée.

Mon Dieu !... mon Dieu !... mon Dieu !...

D'ALBERT, s'avançant vers Béatrice.

Pauvre enfant !

BÉATRICE, relevant la tête, allant à d'Albert.

Ah ! vous me plaignez, vous ?

D'ALBERT.

Oui, je vous plains.

BÉATRICE.

Mais la vie de Gaston est vraiment en danger, monsieur !

D'ALBERT.

La maréchale ose tout.

BÉATRICE.

Elle oserait le livrer au roi ?

D'ALBERT.

Elle ose tout.

BÉATRICE.

Et elle verrait tomber sous la hache cette noble et belle tête qu'elle a aimée ?

D'ALBERT.

Elle n'a rien à risquer, elle a déjà vendu son âme à Satan.

BÉATRICE.

Et il ne surgira pas un vengeur ! un homme contre cette femme... un chasseur de loups qui débarrasse la France de la louve florentine ?

D'ALBERT.

Qui sait ?

BÉATRICE, prenant la main de d'Albert.

Mon Dieu ! pour sauver Gaston, je me résignerais à tout.

D'ALBERT, la retenant.

Même à la vengeance ?

BÉATRICE.

La vengeance !... oh ! à la vengeance surtout !

D'ALBERT.

Écoutez... votre père vous a remis hier, devant moi, un paquet scellé, portant une croix rouge sur son enveloppe.

BÉATRICE.

Oui !... eh bien ?

D'ALBERT.

Ce paquet contient trois lettres.

BÉATRICE.

Je l'ignore.

D'ALBERT.

L'une de ces lettres constate la naissance criminelle d'une enfant née à Florence, en 1590.

BÉATRICE.

Un crime de la maréchale, peut-être ?...

D'ALBERT.

La seconde est un arrêt de mort .. c'est la mère qui condamne sa fille... c'est la maîtresse qui tue son amant.

BÉATRICE.

La maréchale ! la maréchale !... et la troisième lettre ?

D'ALBERT.

C'est le récit de la mort de l'amant et la disparition de sa fille.

BÉATRICE, avec joie.

Ah ! (Elle court à un meuble, puis, s'arrêtant.) Ces lettres sont là !... mais... j'ai fait un serment, monsieur, j'ai juré à mon père de ne briser le cachet que si ma vie était menacée.

D'ALBERT.

Votre mort suivrait celle de Gaston ; en le sauvant, vous vous sauvez ! (A part.) Allez !... allez !... une heure, c'était trop, madame la maréchale.

BÉATRICE.

Ce paquet, le voilà !

D'ALBERT.

Donnez !...

BÉATRICE, sans donner le paquet.

Et ces preuves sont là, dites-vous ?

D'ALBERT, lui prenant le paquet et l'ouvrant.

Donnez, donnez ! oui, la naissance de sa fille !

BÉATRICE, avec joie.

Ah !...

D'ALBERT, de même.

Oui, l'assassinat de l'amant !

BÉATRICE, de même.

C'est bien.

D'ALBERT, de même.

Oui, oui, tout y est.

(Il s'arrête tout à coup.)

BÉATRICE.

Quoi donc ?...

D'ALBERT, se remettant.

Rien ! rien !... (A part.) A la guerre comme à la guerre !

BÉATRICE.

Vous me vengerez ?

D'ALBERT.

Oui.

BÉATRICE.

Et Gaston vivra ?

D'ALBERT.

Oui, oui...

BÉATRICE, avec un cri terrible.

A mon tour, madame la maréchale, à mon tour !

D'ALBERT, vivement.

La voilà, laissez-moi seul avec elle.

(Il cache les lettres. Éléonore entre.)

LA MARÉCHALE.

Pourquoi est-il resté ?

## SCÈNE X.

LES MÊMES, ÉLÉONORE.

BÉATRICE, se contenant.

Madame, vous m'avez donné une heure pour briser les fers de Gaston, je vous donne dix minutes pour le sauver. (Menaçante.) Dix minutes, entendez-vous, dix minutes ?

(Elle sort. Éléonore la suit des yeux.)

## SCÈNE XI.

ÉLÉONORE, D'ALBERT.

ÉLÉONORE, à d'Albert.

Elle est folle, cette enfant.

D'ALBERT.

Sa folie est plus grande que vous ne croyez... elle prétend qu'une bohémienne de Florence... échappée des mains des inquisiteurs et complice d'un certain Manucci...

ÉLÉONORE, tressaillant.

Manucci ?...

D'ALBERT, continuant.

Lui a fait de terribles révélations contre vous et confié d'importants papiers qui vous touchent.

ÉLÉONORE, à part.

Juste ciel ! (Haut, se dominant.) Une bohémienne... des révélations ?... de basses, de lâches calomnies... Et que peuvent contenir ces papiers, le savez-vous ?...

D'ALBERT.

Ce sont des contes de l'autre monde.

ÉLÉONORE.

J'aime le merveilleux... voyons ?

D'ALBERT.

On parle d'intrigue d'amour ; de fille disparue et d'amant égorgé... des choses absurdes, voyez-vous.

ÉLÉONORE, à part.

Mon Dieu !

D'ALBERT.

Mais tout absurdes qu'elles soient, le scandale peut y trouver un aliment dangereux. Le maréchal, lui-même, ne serait peut-être pas fâché de prendre la balle au bond. Tenez... vous n'ignorez pas ses projets d'alliance avec mademoiselle de Vendôme. Il est bien entendu qu'un prétexte de divorce serait trouvé, et que vous seriez reléguée dans votre maison de Lésigny, en Brie, tandis que monsieur d'Ancre, l'heureux époux de mademoiselle de Vendôme, prendrait le titre du duc d'Alençon et étalerait son bonheur aux yeux de Paris étonné. Je sais la difficulté d'un pareil projet ; je sais toute votre puissance sur la reine-mère ; je sais que monsieur d'Ancre n'existe que par vous, mais, secondé par cette bohémienne et appuyé par ces lettres, il peut beaucoup.

ÉLÉONORE.

Et vous les avez lues ces lettres?

D'ALBERT, avec indifférence.

Mon Dieu, non.

ÉLÉONORE, à part.

Il les a lues! (Haut.) Vous les avez peut-être?

D'ALBERT.

Qu'en ferais-je?

ÉLÉONORE, à part.

Il les a! (Haut.) Vous n'êtes vraiment pas curieux.

D'ALBERT.

Je peux les avoir, si vous y tenez.

ÉLÉONORE, s'efforçant de plaisanter.

Y tenir?... moi?... Eh bien! oui, j'y tiens, je l'avoue, je serais curieuse de voir jusqu'où peut aller le mensonge.

D'ALBERT, souriant.

Le mensonge!... le mensonge!...

ÉLÉONORE.

Vous allez peut-être donner raison à mes ennemis?

D'ALBERT.

Dieu m'en garde! mais il y a un fait certain, c'est l'alliance projetée entre monseigneur d'Ancre et mademoiselle de Vendôme?

ÉLÉONORE, à part.

Il ment! (Haut.) Monsieur d'Ancre reconnaîtrait par tant d'ingratitude, mon dévouement à sa fortune?

D'ALBERT.

Que voulez-vous?

ÉLÉONORE.

Vous l'avez toujours traité en ennemi.

D'ALBERT.

Ne vous ai-je pas toujours aimée. Or, le futur mari de mademoiselle de Vendôme m'irrite doublement... son sans façon envers vous me révolte... je te hais enfin de tout l'amour que je vous ai porté et que je vous porte.

ÉLÉONORE, à part.

Quel est son but?

D'ALBERT.

Je ne puis faire un pas, d'ailleurs, ni tendre la main sans me heurter à sa vanité... On me harcèle jusque dans le poste modeste que j'occupe. Je veux briser ce réseau de fer qui m'enveloppe... Le voulez-vous aussi?..

ÉLÉONORE.

Je crois que vous me proposez la mort de mon mari?

D'ALBERT.

Je parle du fiancé de mademoiselle de Vendôme.

ÉLÉONORE, à part.

Et il a osé s'adresser à moi pour un pareil crime!

D'ALBERT.

Je veux bien partager le pouvoir avec vous... mais...

ÉLÉONORE, à part.

Il y est donc bien résolu!

D'ALBERT.

Eh bien?

ÉLÉONORE, à part.

Il faut en finir avec cet homme!... (Haut.) Vous avez la preuve de sa trahison?

D'ALBERT.

Je l'aurai.

ÉLÉONORE.

Et avec elle, ces lettres?...

D'ALBERT.

Qui flétrissent votre passé... oui!...

ÉLÉONORE.

Expliquez-vous!

D'ALBERT.

Le maréchal doit venir secrètement cette nuit à Paris pour se rendre chez la reine-mère... il passera dans vos galeries à minuit.

ÉLÉONORE.

Eh bien?

D'ALBERT.

Eh bien! à minuit, cinq ou six hommes résolus... peuvent se trouver, par hasard, sur son passage... et...

ÉLÉONORE, à part.

Le misérable!

D'ALBERT.

Mes appartements sont en face des vôtres; une lumière brillera à votre fenêtre... Vous l'éteindrez pour m'avertir, quand tout sera terminé.

ÉLÉONORE.

Vous le voulez!

D'ALBERT.

La lumière éteinte, ne l'oubliez pas...

ÉLÉONORE.

C'est bien...

D'ALBERT.

N'oubliez pas non plus mes dépêches à l'ambassadeur d'Espagne; je vous rendrai vos lettres en échange.

ÉLÉONORE.

Vos dépêches?

D'ALBERT.

Celles que Thémines vous a données tantôt. Eh! pardieu! madame, j'ai de bons yeux. Maintenant que je sais que vous faites dévaliser les courriers, je prendrai mes précautions.

ÉLÉONORE.

Vous avez raison, nous devons jouer cartes sur table... Voici la clef.

D'ALBERT, prenant la clef.

Vous êtes charmante! je veillerai à tout, je choisirai nos gens et les aposterai moi-même.

ÉLÉONORE, vivement.

Non, je me charge de ce soin, j'ai des hommes dévoués.

D'ALBERT, à part.

Rizzi! Ah! bien!...

ÉLÉONORE, à part.

Malheur à vous! seigneur d'Albert! (Elle sort.) A minuit!...

D'ALBERT.

A minuit... (A part.) Allons! mon fidèle Rizzi, à l'œuvre!

PIERRE, s'avançant.

Monseigneur est-il content?

D'ALBERT.

Parbleu! oui, maraud!... et je veux que tu le sois aussi.

(Il lui donne sa bourse et sort.)

---

# ACTE IV.

APPARTEMENTS DE LA MARÉCHALE D'ANCRE AU LOUVRE.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### ÉLÉONORE, RIZZI, UN MESSAGER.

(Éléonore est assise près d'une table chargée de papiers. Le Messager est debout auprès d'elle. Rizzi, immobile au fond, les observe.)

LE MESSAGER, bas à Éléonore.

Je suis parti à franc étrier; j'ai rejoint le maréchal à vingt-cinq lieues de Paris... mon message est rempli.

ÉLÉONORE.

L'escorte du maréchal?

LE MESSAGER.

Est nombreuse. Monseigneur d'Ancre sera au Louvre à onze heures.

ÉLÉONORE.

Parle moins haut... A onze heures?... est-ce possible?...

LE MESSAGER.

Oui, madame, en se hâtant. Le maréchal a senti la gravité de vos recommandations... celle surtout de n'entrer au palais que par la petite porte.

ÉLÉONORE, à part.

Onze heures, au lieu de minuit... D'Albert peut venir.

(Elle s'assied et signe successivement plusieurs papiers.)

RIZZI, à part.

Ce messager!... l'air satisfait de la maréchale!... Est-ce qu'elle voudrait jouer à monsieur d'Albert un tour à l'italienne?

ÉLÉONORE, remettant des papiers au Messager.

Au capitaine d'Avranches, commandant des Brabançons. Il se mettra en marche forcée vers Paris. (Lui remettant un deuxième message.) Pour le commandant des gardes italiennes. Lui et sa troupe viendront à l'heure indiquée occuper les abords du Louvre. (Lui remettant un troisième message.) A Bertrand Montluc, grand écuyer de la reine-mère. Pour réponse, il m'enverra l'avis que l'Arsenal est entre ses mains... Allez.

## SCÈNE II.

### ÉLÉONORE, RIZZI.

ÉLÉONORE, à Rizzi.

Les deux courriers sont-ils partis?

RIZZI.

Oui, madame; mais ne sachant rien de ce qui se passe moi-même, il m'a été impossible de leur donner des renseignements précis.

ÉLÉONORE.

Et depuis quand s'avise-t-on de me demander plus que je ne veux dire?... Mes ordres sont-ils exécutés?

RIZZI.

J'ai choisi les hommes que madame la maréchale a indiqués, des [illegible]pères éprouvés et déterminés.

ÉLÉONORE.

Savent-ils la récompense qui les attend, s'ils me trahissent?

RISSI.

Le gibet... Mais je réponds qu'aucun d'eux n'a envie d'y monter.

ÉLÉONORE.

Ils seront prêts à temps?

RISSI.

Ils sont là, dans la petite pièce attenante au corridor; ils chassent l'impatience avec quelques flacons de malvoisie.

ÉLÉONORE.

As-tu fait porter les cierges et l'offrande?

RISSI.

Oui, à l'autel de la Vierge.

ÉLÉONORE.

Dieu de miséricorde, quelle nuit!... (*Haut, fixant Rissi.*) Tu n'as pas oublié de dire et de répéter à tes hommes ce qu'ils ont à faire?... ils l'ont bien compris?...

RISSI.

Ils attendent le signal; le flambeau éteint, et le premier individu qui traverse le corridor...

ÉLÉONORE, *vivement.*

Après le signal donné, ne l'oublie pas!

RISSI.

Après le signal donné. (*à part.*) Est-ce qu'elle attend quelqu'un?... (*Haut.*) Cet homme ne reviendra plus sur ses pas... Ils sont très-accommodants, ils n'ont même pas demandé de lumière; l'ombre leur sourit davantage.

ÉLÉONORE, *à part.*

Ah! seigneur d'Albert, vous avez longtemps provoqué la tempête; elle arrive, mais elle vous apporte la foudre!... (*Haut.*) L'as-tu vu?

RISSI.

Qui cela, madame?

ÉLÉONORE.

Le capitaine général?

RISSI, *troublé.*

Non... oui... oui... je l'ai entrevu... Son antichambre était remplie de gardes et de pages comme à l'ordinaire, pas plus... On l'apercevait seul dans son salon jouant avec ses deux lévriers et riant à gorge déployée.

ÉLÉONORE.

Il ne se doute de rien!... Ah!... si nous pouvions être à demain!... (*Examinant les dépêches éparpillées sur la table.*) Enfin! les Brabançons arriveront à temps. J'ai eu raison de leur expédier mes ordres cette nuit. (*Avec ironie.*) Si je m'étais fiée à d'Ancre!... Ah! il ne pense qu'à sa personne, lui... Tout entier à sa vanité et à ses amours, il ne se doute même pas de ce qui se passe dans sa province. (*Après un instant de réflexion.*) L'amour!... Est-ce le mépris de Gaston ou ma fortune menacée qui a fait taire mon cœur?... Je l'ignore... mais mon ambition seule est debout!... Allons... la révolte de Péronne! tant mieux!... Le ciel nous envoie ce moyen. Monseigneur le maréchal ne verra qu'un côté de la vérité, et sera plus facile à éloigner... Tant mieux!

(*On entend frapper à la petite porte de droite.*)

RISSI, *à Éléonore, avec étonnement.*

On frappe de ce côté, madame.

ÉLÉONORE.

Ouvrez.

RISSI, *à part.*

Le maréchal!... Qu'est-ce que cela veut dire?...

(*Il va ouvrir et recule devant le maréchal qui entre.*)

## SCÈNE III.

### Les Précédents, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL, *saluant Éléonore et lui baisant la main.*

Vos désirs sont des ordres... Vous avez souhaité que je fusse à Paris à onze heures, me voilà.

RISSI, *à part.*

Je comprends tout!... Prévenons monsieur d'Albert.

ÉLÉONORE, *à part à Rissi, qui s'éloigne sur la pointe du pied.*

Ne vous éloignez pas... j'ai besoin de vous.

RISSI, *à part.*

Je suis pris!... (*Haut.*) J'avais pensé que la présence de monsieur le maréchal... J'attendrai, madame, dans la salle basse.

ÉLÉONORE.

Non, attendez dans cette galerie-là, debout à cette porte.

RISSI, *s'inclinant.*

J'obéis. (*à part.*) Qu'est-ce qui va se passer?...

(*Il se met à son poste. Eléonore et d'Ancre sur le devant du théâtre; Rissi dans la galerie.*)

ÉLÉONORE, *à d'Ancre.*

Monsieur le maréchal, vous êtes en costume de fête, je crois?...

D'ANCRE.

J'ai voulu faire une surprise à mademoiselle de Vendôme, qui m'a fait l'honneur de m'inviter à son bal.

ÉLÉONORE, *à part.*

Mademoiselle de Vendôme!.. (*Haut.*) Oui, c'est vrai, elle donne un bal cette nuit.

D'ANCRE.

Vous n'y venez pas?...

ÉLÉONORE.

Non, monseigneur, non!... J'avoue que, dans ce moment, j'aimerais mieux voir votre front chargé de soucis que rayonnant de joie.

D'ANCRE.

Bah! ma police est vigilante et veille pour moi.

ÉLÉONORE.

Votre police?... Mais, vous a-t-elle averti que depuis longtemps s'ourdit contre vous une vaste conspiration? Vous a-t-elle prévenu qu'on est allé jusqu'à mettre aux voix votre mort?

D'ANCRE.

Ma mort?

ÉLÉONORE.

Vous l'ignoriez?... Eh bien, je vous l'apprends... Oui, votre mort!...

D'ANCRE.

Et qui oserait?...

ÉLÉONORE, *avec ironie.*

Personne, n'est-ce pas?... Mais n'a-t-on pas osé, au Louvre, en plein salon royal, arrêter Condé, un prince du sang, au moment où il sortait de chez le roi, rayonnant de joie et d'orgueil?... Et qui a osé cela?... une aventurière d'Italie, la fille du menuisier Peponelli, moi!...

D'ANCRE.

Condé ne disposait d'aucune force... Je sais que nos ennemis s'agitent, mais nous avons de quoi leur tenir tête. Nos châteaux de Caen, de Pont-de-l'Arche et de Quillebœuf se fortifient... Péronne...

ÉLÉONORE.

Malheureux! vous vous êtes donc si bien enseveli à Lésigny, que le bruit de nos désastres n'est pas arrivé jusqu'à vous!... Mais au moment où je vous parle, le roi signe peut-être votre destitution de gouverneur de Normandie! Mais des ordres sont expédiés en province afin de paralyser les efforts de vos partisans! Mais Péronne est en révolte!... mais Longueville y est maître! mais vos troupes sont bloquées et sans secours, ne demandant qu'à déposer les armes!

D'ANCRE, *étonné.*

Péronne?... Impossible!...

ÉLÉONORE, *lui montrant un papier.*

Impossible! Lisez!... (*Pendant qu'il lit.*) Caen et Quillebœuf se rendent, Pont-de-l'Arche ne soutiendra pas un long siége... Vos amis chancellent; restent vos sept mille Brabançons et Liégeois... Ceux-là sont bien payés, ils ne vous trahiront pas. Mais repartez sur-le-champ, retournez en Normandie, reprenez votre gouvernement, armez vos amis, levez une armée, c'est le dernier espoir qui nous reste pour maintenir Paris... je veux dire le roi.

D'ANCRE.

On me dessert auprès de Sa Majesté, oui, j'en conviens; mais le seul moyen peut-être d'en imposer à nos ennemis, ce serait d'obtenir le plus haut poste de ce pays et de sentir ma main sur le pommeau d'une épée de connétable. Mademoiselle de Vendôme...

ÉLÉONORE, *l'interrompant.*

Mademoiselle de Vendôme!... Et pour arriver à vos fins, vous ne reculerez sans doute pas devant le projet le plus insensé et le plus ingrat à la fois. Vous voulez vous attacher au roi par des liens indissolubles. Vous rêvez le divorce, une répudiation honteuse, et le mariage avec mademoiselle de Vendôme.

D'ANCRE.

Madame, quel est le téméraire qui a osé?...

ÉLÉONORE.

Oh! je sais tout!

D'ANCRE, *à part, avec impatience.*

Oh!... (*Haut.*) Vous savez tout, madame?... et vous me tenez pour un traître, un perfide, un lâche?... Mais pourquoi vous intéresser à ma vie?

ÉLÉONORE.

Parce que ma destinée est attachée à la vôtre.

D'ANCRE.

Rien de plus?

ÉLÉONORE.

N'est-ce pas assez?...

D'ANCRE.

Eh bien, j'aime mieux cela. Je disais donc que mademoiselle de Vendôme...

ÉLÉONORE.

Mademoiselle de Vendôme vous promet l'épée de connétable, monseigneur le maréchal marquis d'Ancre!... Votre fortune, c'est moi qui la soutiens, je n'ai qu'à retirer ma main pour la voir s'écrouler.

D'ANCRE.

Des menaces?...

ÉLÉONORE.

Concini, la vanité court après des hochets; la vraie puissance trouve sa satisfaction dans sa volonté et dans sa force!... Nous sommes des Italiens, ne l'oubliez pas... L'Italie est subjuguée en apparence; de fait, son génie domine le monde; et l'Italie est notre patrie à nous. Nos savants, nos penseurs, nos grands artistes, c'est autant de flambeaux sans lesquels les ténèbres envahiraient le monde. Vous et moi, Concini, nous ne faisons ni livres, ni statues, ni tableaux, mais nous sommes Italiens, et nous asservissons la France!... Notre domaine à nous, c'est l'action. Laissons donc voir à ce pays, qui ne vit jusqu'à présent que d'une existence instinctive, que nous sommes des savants en politique, de grands artistes dans l'art de gouverner les hommes. Aimons d'abord notre œuvre pour elle-même, nous verrons après.

D'ANCRE.

Je cherche la force où elle est... dans une épée!

ÉLÉONORE.

Non, cherchez-la dans le génie! le reste n'est rien!

LE PAGE, entrant, lui remettant un papier.

Le grand écuyer occupe l'arsenal.

D'ANCRE.

Vous pouvez avoir raison, madame.

ÉLÉONORE.

Cette épée de connétable que vous poursuivez, ce n'est pas mademoiselle de Vendôme qui vous la donnera, ce sera moi!...

D'ANCRE.

Eh! quoi?

ÉLÉONORE, avec câlinerie.

J'avais pensé à cette dignité, j'allais d'abord au plus pressé, je l'avoue... votre brevet de connétable est signé.

D'ANCRE.

Se pourrait-il?

ÉLÉONORE.

Je vous l'expédierai dans quelques jours... le sceau de l'État y manque.

D'ANCRE, lui prenant la main.

Éléonore! j'ai toujours été ingrat et indigne de vous!.. mais, en vérité, vous vous effrayez sans raison...

ÉLÉONORE.

Je vous ai toujours porté bonheur, croyez-moi, mon ami!... Voyons, pour toute une vie de dévouement, je ne vous ai encore rien demandé; me refuserez-vous aujourd'hui de veiller à votre sécurité?

D'ANCRE.

Il suffit, madame, je partirai.

ÉLÉONORE, appelant.

Rizzi!.. (A Rizzi qui accourt.) Vite des chevaux!... à l'instant même!.. et que personne ne s'en aperçoive au palais!

RIZZI, à part.

Diable!

D'ANCRE.

Deux valets à cheval bien armés m'attendront à la tour Saint-Jacques... Qu'on se dépêche!

ÉLÉONORE, à Rizzi.

Transmettez ces ordres au page, et ne vous éloignez pas!

RIZZI, à part.

Maudite femme!..

(Il va dans la galerie, fait un signe. Un page accourt. Il lui parle bas; le page s'éloigne.)

D'ANCRE, à Éléonore.

Etes-vous contente, madame?

ÉLÉONORE.

Non, d'Ancre, je ne serai tranquille que quand Dieu vous aura sous sa protection... Attendez.

(Elle sort.)

## SCÈNE IV.

### D'ANCRE, RIZZI.

RIZZI, à part.

Comment?... elle le fait partir... c'est une trahison qu'elle médite!.. Mais alors qui veut-elle faire disparaître? Si elle parvient à l'éloigner, tout est perdu... Mais que faire?.. (Frappé d'une idée.) Allons, brûlons nos vaisseaux.

D'ANCRE, à part, en souriant.

Madame d'Ancre est jalouse de mademoiselle de Vendôme, c'est évident. (Réfléchissant.) Cela explique ce retour de tendresse... Mais sa frayeur?... elle a souvent pâli en me parlant, elle!.. (A Rizzi.) Approche!... Que se passe-t-il ici? Quelle est la cause de l'inquiétude de ta maîtresse? Lui as-tu apporté de fâcheuses nouvelles?..

RIZZI, feignant l'embarras.

Non, monseigneur... rien qui pût déplaire à madame la maréchale.

D'ANCRE.

A-t-elle reçu quelque message... quelque messaga secret?

RIZZI, feignant l'embarras.

Non, monseigneur!..

D'ANCRE.

Voyons, je te prends sous ma protection!... tu peux parler. Madame la maréchale t'a-t-elle donné des ordres?... Tu me comprends, Rizzi, des ordres particuliers?...

RIZZI.

Un seul!

D'ANCRE.

Lequel?

RIZZI, avec hésitation.

Celui de constater l'éloignement de monseigneur.

D'ANCRE, à part.

Elle tient donc à m'éloigner?.. (Haut.) Elle attend quelqu'un, peut-être?..

RIZZI, jouant le trouble.

Je l'ignore!

D'ANCRE.

Tu mens! (A part.) Un rendez-vous!... Ah! l'homme qui a osé lever ses regards sur l'épouse de Concini... Oh! celui-là!.. (A Rizzi avec violence.) Allons, le nom de cet homme?

RIZZI, prenant la bourse avec aplomb.

Madame attend le seigneur capitaine général.

D'ANCRE.

D'Albert?... Oh! si tu me trompes!...

RIZZI.

Le capitaine général sera ici à minuit; on éteindra un flambeau pour l'avertir de l'absence de monseigneur.

D'ANCRE.

A minuit!

RIZZI, montrant le flambeau posé sur une table, près de la fenêtre.

A minuit! Voici le flambeau.

D'ANCRE.

Et tu es sans doute chargé de l'éteindre?

RIZZI.

Oui, monseigneur.

D'ANCRE.

C'est bien; tu l'éteindras. (A part.) Oui, la lumière éteinte, ma vengeance suivra le signal avec la rapidité de la foudre!.. (Haut.) A minuit?...

RIZZI, à part.

Il est pris! (Haut.) Monseigneur d'Albert arrivera par là!... madame la maréchale lui a remis la clef.

D'ANCRE, à part.

Étaler ma honte à tous les yeux, devant des valets!... Allons, je serai là. Mais ce misérable peut aussi me trahir!... Rizzi!

RIZZI.

Monseigneur...

D'ANCRE, haut, en se contenant.

J'ai voulu t'éprouver, tu t'es laissé prendre comme un sot, n'importe, voici ta récompense. (Il lui donne sa bourse.) Madame la maréchale m'avait tout dit.

RIZZI, jouant la joie.

Vraiment, monseigneur?... ah! tant mieux!... (A part.) Cet étourneau qui croit prendre au piége un vieux renard comme moi!

D'ANCRE, lui tirant l'oreille.

Tu vois des crimes partout, drôle!

RIZZI, à part.

Encore une bêtise, monsieur le maréchal; vous m'avez tiré trop fort l'oreille pour un homme qui n'est pas jaloux.

D'ANCRE.

Madame la maréchale doit parler au capitaine en mon nom. Vois si les chevaux sont prêts.

RIZZI, à part.

Il viendra. (Il va au fond, parle à un Page qui est dans la galerie et qui s'éloigne; puis il revient.) Vos ordres sont exécutés, monseigneur.

D'ANCRE.

Bien. (A part.) Vrai Dieu! je les tuerai, sans pitié ni merci!...

(Éléonore entre précipitamment.)

## SCÈNE V.

### D'ANCRE, ÉLEONORE, RIZZI.

ÉLÉONORE, à d'Ancre.

Voici, monseigneur. Ces reliques vous préserveront de tout danger, je les tiens de ma mère.

D'ANCRE, prenant le scapulaire.

Je les accepte avec reconnaissance, madame; surveillez de près la conduite de nos ennemis, surtout (il la regarde fixement) celle du capitaine général.

ÉLÉONORE, se remettant.

Je vous réponds de lui.

D'ANCRE, à part.

Elle a tressailli ! (Haut.) Je sais tout le prix que vous attachez à la gloire et à l'honneur de notre maison.

ÉLÉONORE.

Bientôt vous en serez plus que jamais convaincu.

D'ANCRE, prenant son chapeau et son manteau.

Au revoir.

(Il veut sortir par la galerie.)

ÉLÉONORE, vivement.

Non, par ici. Je tiens au mystère

D'ANCRE, à part.

Elle craint que je ne le rencontre. (Haut, en souriant.) Soit.

(Éléonore le reconduit.)

RIZZI, à part.

Il joue serré. Bravo maréchal!... que d'esprit dépensé pour se jeter comme un sot dans la gueule du loup!

## SCÈNE VI.

### ÉLÉONORE, RIZZI.

ÉLÉONORE, à part.

Il est parti, enfin! (Ouvrant la fenêtre, puis revenant à Rizzi.) Les hommes sont bien là?

RIZZI.

Oui.

ÉLÉONORE.

Tout est tranquille ?

RIZZI.

Oui... sinon des bandes d'hommes armés qui débouchent vers le palais.

ÉLÉONORE.

Ce sont nos hommes. Demain le soleil ne se lèvera que sur un seul drapeau debout, celui des Concini !

RIZZI, à part, en haussant les épaules.

Demain !... c'est souvent l'éternité, madame la maréchale.

ÉLÉONORE.

Ah ! l'attente !

RIZZI, à part.

L'attente te semblerait douce si tu savais ce qu'on te prépare. (Haut.) Le signal se fera toujours par cette fenêtre?

ÉLÉONORE, absorbée.

Oui... il viendra à minuit.

RIZZI, avec terreur.

Minuit?

ÉLÉONORE, se retournant.

Quoi donc ?

RIZZI, s'efforçant de sourire.

Rien, rien... Minuit, avez-vous dit ?

ÉLÉONORE, avec une joie féroce.

Nous n'avons plus qu'un quart d'heure à attendre, Rizzi !

RIZZI, à part, atterré.

Minuit!... tous les deux à la même heure... et mes hommes qui n'écouteront que leur consigne!... ah !...

ÉLÉONORE, l'observant.

Tu te troubles?..... je crois, tu trembles?... tu connais donc la peur?

RIZZI.

Moi?... (Se dominant.) Eh ! madame, tout le monde n'a pas votre courage, je tremble pour vous.

ÉLÉONORE.

Ne tremble pas alors !... (Regardant la croisée d'en face.) Sa croisée s'éclaire, il est là, il attend!

RIZZI, à part.

Oh!

ÉLÉONORE, de même.

Son ombre passe et repasse, comme pour hâter le moment.

(Minuit sonne. Éléonore compte chaque coup avec anxiété.

RIZZI, tremblant.

Madame!... (A part.) L'heure... Si je tuais cette femme!... d'Albert serait sauvé!

(Portant la main à sa ceinture.)

ÉLÉONORE, comptant les heures, à Rizzi.

Éteins le flambeau !

RIZZI.

Le flambeau?

ÉLÉONORE, passant.

Allons, tu me fais pitié !

RIZZI, voulant la retenir.

Madame, arrêtez!... attendons encore!...

ÉLÉONORE.

Arrière!.... arrière!.... (Elle éteint le flambeau.) Ah!... il a répondu !... (Écoutant). Je l'entends!... je le vois!... il s'arrête... il reprend haleine!... (Elle respire.) Ah! l'air est si lourd!... Il monte!... il voulait tant monter!... Eh bien qu'il monte!... Ah! monseigneur d'Albert, gouverneur du Louvre, hier un quart du pays n'aurait pas assouvi votre ambition, demain vous vous contenterez de six pieds de terre!... on vous la fera profonde votre dernière demeure et solide... Je l'essayerai moi-même du pied!

RIZZI, à part, en tremblant.

Elle m'effraye!

ÉLÉONORE.

Entends-tu?

RIZZI.

Oui, des pas.

ÉLÉONORE.

Écoute!... écoute!...

RIZZI.

Oui, on ouvre la porte de la galerie!

ÉLÉONORE.

Écoute encore. (On entend dans la galerie du tumulte... le cliquetis des armes et le cri suprême d'un homme qu'on assassine.) Grand Dieu!...

RIZZI, à part.

Tout est fini!... Est-ce le maréchal? est-ce d'Albert?... Ah! je tremble trop... C'est d'Albert.

(Il s'affaisse et cache sa tête dans ses mains.)

ÉLÉONORE.

Quel cri il a poussé ! il a bien fallu se défendre!... Ah ! Il a donc connu la peur une fois dans sa vie?... Il est donc là couché dans sa défaite!... je veux le voir!

(Elle prend le flambeau et se précipite dans la galerie.)

RIZZI.

Tout réussit à cette femme!

ÉLÉONORE, pousse un cri dans la galerie, laisse tomber le flambeau, et revient pâle, épouvantée... elle a de la peine à articuler ses paroles.

Ah!... ah !...

RIZZI.

Comme elle est pâle!

ÉLÉONORE.

Mon Dieu!... Seigneur Dieu !... non, j'ai mal vu, c'est impossible!

(Éléonore s'élance vers la porte. Au moment où elle veut se précipiter dans la galerie ; la porte s'ouvre ; sur le seuil, apparaît d'Albert, froid, impassible.)

## SCÈNE VII.

### ÉLEONORE, D'ALBERT, RIZZI.

(Par la porte qu'on vient d'entr'ouvrir, on aperçoit quelques archers avec des flambeaux.)

ÉLÉONORE recule frappée d'épouvante.

Ah !....

(Elle se laisse tomber sur une chaise.)

RIZZI, à part.

Le capitaine... allons, je prierai volontiers pour l'autre...

D'ALBERT, à Éléonore.

Vous avez réussi, madame.

ÉLÉONORE, le fixant avec égarement.

C'est bien lui!...

D'ALBERT.

Je ne me suis pas écarté d'une ligne de votre plan, la preuve est là dans cette galerie... Ah! rassurez-vous, c'est bien lui que vous avez vu. (Froidement.) Je comprends qu'un pareil événement bouleverse jusqu'à un certain point vos esprits. Quoi de plus simple pourtant ? vous vouliez vous épargner la honte d'un divorce, et moi le scandale d'un procès bâti sur mes rapports avec don Inigo Cardenas... nous étions perdus ; demain à la Bastille, et après-demain ma tête, à laquelle je tiens, serait tombée sous la hache... Enfin la partie est gagnée: il s'agit maintenant de ne pas gaspiller l'enjeu.

ÉLÉONORE, relevant la tête.

Qu'osez-vous dire ?

D'ALBERT, désignant la galerie.

J'ose dire que notre ennemi est couché là pour ne plus se relever, et que ce sang, dût-il m'accuser, on le retrouverait répandu dans vos appartements ; que les poignards, dussent-ils me convaincre, on les reconnaîtrait encore entre les mains de vos affidés, des hommes choisis et apostés par vous... j'ose

dire enfin que vous êtes ma complice, et que je vous suis dévoué, qu'avez-vous à répondre à cela?

ÉLÉONORE, abattue.

Ah! je suis perdue!

D'ALBERT.

Perdue! du tout, madame: le pouvoir est à partager; je viens, voici nos conventions, je vous en offre la moitié.

ÉLÉONORE.

Moi! partager avec vous la dépouille...

D'ALBERT.

Vous avez été la bonne étoile de Concini, vous serez la mienne, vous changerez de protégé, voilà tout... Mes dépêches, madame?

ÉLÉONORE.

Vos dépêches, oh! non. C'est ma seule arme contre vous!...

D'ALBERT, lui montrant des papiers.

Même en échange de vos lettres?

ÉLÉONORE.

Oh! ces lettres!

(Elle va pour les prendre.)

D'ALBERT, lui présentant les lettres.

Donnant donnant, madame... (Ils échangent leurs paquets; regardant les papiers.) Libre!... (Il les brûle.) Libre, madame!

ÉLÉONORE, à part.

Ah! l'horrible nuit!

D'ALBERT, d'un air solennel.

Éléonore Concini, maréchale d'Ancre, au nom de S. M. Louis XIII, je vous arrête!

(Mouvement d'Éléonore. La scène se remplit d'archers.)

---

# ACTE V.

AU GRAND CHATELET, LA SALLE ATTENANTE A CELLE DE LA TOURNELLE.

## SCÈNE PREMIÈRE.

D'ALBERT, RIZZI. D'Albert est assis.

D'ALBERT.

Tu l'as conduite toi-même dans sa prison?

RIZZI.

Oui. Des gens du peuple nous ont rencontrés, et l'ont montrée au doigt en criant: La Galigaï! la Galigaï! Vous n'avez rien à craindre de ce côté, comme vous voyez.

D'ALBERT.

Elle n'a parlé à personne?

RIZZI.

A personne. Elle est restée pendant tout le temps dans une sorte de torpeur, d'anéantissement qui ressemblait à la mort. On entrait, on sortait sans éveiller son attention; et quand on est venu la chercher pour la conduire ici, c'est à peine si elle comprenait ce qu'on lui demandait.

D'ALBERT.

Elle n'a pas même lu ces lettres?

RIZZI.

Non, elle était comme foudroyée. (Il écoute au fond, puis revient.) Cela va bien. Cette petite Béatrice est une vraie fille d'Ève; elle mord dans le mensonge comme dans la pomme. Elle accuse la maréchale avec une intrépidité... vous avez fait d'elle une furie en lui jurant que Gaston était à la Bastille et que le vieux Raymond y périrait avec lui...

D'ALBERT.

C'est bien!...

RIZZI.

Son père et son amant! C'était trop de moitié. Aussi tout cela lui a donné une énergie incroyable; elle me fait l'effet d'une tigresse à qui l'on aurait pris ses petits.

D'ALBERT.

Raymond et Gaston sont au Louvre cependant?...

RIZZI.

Oui. Enfermés séparément.

D'ALBERT, se levant.

La sentence prononcée, tu les mettras en liberté. Ah! madame la maréchale! (s'asseyant.) C'est égal, tout cela est odieux... tout cela est misérable! Je voulais l'échafaud politique, j'ai la chambre ardente; je voulais être terrible, je suis grotesque; être Borgia ou Machiavel, je suis Tristan!...

RIZZI.

Sixte-Quint avait une béquille avant d'être un grand homme!...

D'ALBERT, sans l'écouter.

Mesquin, médiocre, petit!...

RIZZI.

Monseigneur regrette le chemin que nous avons pris?...

D'ALBERT.

La vie est une lutte, tant pis pour les vaincus!... homme contre homme, c'est bien! Ce n'est pas le sang d'un homme qui me révolte, c'est de bâtir ma fortune sur le cadavre d'une femme!... Enfin!...

UN HUISSIER, annonçant.

Monsieur Gaston de la Force.

D'ALBERT, à Rizzi.

Libre?

RIZZI.

Il aura sans doute corrompu son gardien.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, sèchement.

Monsieur, je vous salue.

D'ALBERT, se levant.

Monsieur de la Force, Dieu vous garde.

GASTON.

Ma fiancée est ici, monsieur, où est-elle?

D'ALBERT, lui montrant la porte du tribunal.

Elle est là.

(Mouvement de Gaston vers la porte.)

RIZZI.

Oh! ne vous dérangez pas, monsieur, on ne passe pas. La Grand'chambre, la chambre de la Tournelle et celle de l'Édit sont rassemblées.

GASTON.

On ne m'avait pas trompé.

D'ALBERT.

Vous le saviez?... Je suis heureux de me rencontrer avec vos espions. Vous pouvez écouter; c'est intéressant.

(Il se rassied.)

GASTON.

Mais comment Béatrice se trouve-t-elle mêlée à tout ceci?

D'ALBERT.

Comment, monsieur? Mais le plus simplement du monde. Elle était instruite de la conduite de la maréchale; elle l'a surprise dans de mystérieuses conjurations, et elle le dit. Elle savait qu'elle conspirait contre le roi, et elle le prouve.

GASTON.

Vous avez abusé de la confiance de cette enfant.

D'ALBERT.

Vous allez la compromettre, monsieur; parlez moins haut.

GASTON.

Vous avez fait de la femme qui doit porter mon nom un instrument de vengeance et de honte; vous m'avez souffleté en la touchant. Voulez-vous que je vous dise ce que je pense de vous?

D'ALBERT, se levant.

Vous devez tenir à votre tête, monsieur; je vous en dispense.

GASTON.

Ma tête?... J'ai toujours regardé la mort en face; ma tête ne s'est jamais inclinée pour la laisser passer.

D'ALBERT, froidement.

Alors, parlez; chaque insolence, un coup d'épée; parlez.

GASTON.

Dieu me pardonne, vous raillez!

D'ALBERT, même jeu.

Non, monsieur, j'additionne.

GASTON.

Vous aviez à vous venger de la maréchale, une femme! et vous avez choisi Béatrice, une enfant! pour la frapper!... Est-ce d'un homme de cœur?...

D'ALBERT, comptant.

Et d'un!...

GASTON.

Vous m'avez serré la main comme à un ami, et vous m'avez trahi, indignement trahi, misérablement trahi!... Est-ce d'un homme loyal?...

D'ALBERT.

Et de deux!

GASTON.

Monsieur, on a fait de vous le fauconnier du roi; on vous a fait capitaine des gardes, gouverneur général du Louvre; on vous fait peut-être maréchal de France en ce moment... mais, sur mon honneur, monsieur, on ne fera jamais de vous un gentilhomme!...

D'ALBERT, avec emportement.

Oh!... venez!...

GASTON.

Enfin!

(Ils vont pour sortir.)

D'ALBERT, s'arrêtant, à part.

Je suis un sot; le roi aurait tout le temps de pardonner pendant que je ferraillerais là-bas.

GASTON.

Vous hésitez, je crois?

D'ALBERT.

Non, monsieur, j'ai réfléchi. Nous nous battrons demain, si vous le permettez. A moins d'être un bâtard ou un banqueroutier, on a toujours de petites affaires à régler. (Sur un mouvement de Gaston, d'Albert fait signe à l'huissier.) Reconduisez monsieur de la Force. Vous veillerez à ce que je ne sois plus dérangé.

GASTON.

Oh! je vous devine. Vous voulez avoir le temps de consommer la ruine d'une pauvre femme et de poser vous-même sa tête sur le billot. Mais cela ne sera pas. J'irai trouver Sa Majesté, elle saura toutes vos lâchetés, monsieur, et les saura par moi; au revoir!

(Il sort.)

## SCÈNE III.

### RIZZI, D'ALBERT.

RIZZI.

Vous le laissez partir?

D'ALBERT.

Qu'ai-je à craindre?

RIZZI.

Le roi n'a pas votre fermeté, monseigneur.

D'ALBERT.

Le roi? le roi tiendrait à écraser d'un seul coup toute la couvée.

RIZZI.

C'est différent.

(Béatrice entre, bientôt suivie d'Éléonore et du Président.)

## SCÈNE IV.

### LES MÊMES, BÉATRICE, ÉLÉONORE, LE PRÉSIDENT.

D'ALBERT, à Béatrice.

Eh bien?

BÉATRICE.

Condamnée.

D'ALBERT.

Condamnée!

BÉATRICE.

La mise en liberté de mon père et de Gaston?

D'ALBERT, à Rizzi.

Les prisonniers sont libres. Allez!

(Rizzi sort. En ce moment les autres entrent.)

ÉLÉONORE, à d'Albert.

Vous devez être satisfait, monsieur.

LE PRÉSIDENT, à d'Albert, lui présentant un parchemin.

Voici la sentence! vous êtes chargé de la faire exécuter.

D'ALBERT, après l'avoir regardée.

Il y manque la signature du roi, attendez, monsieur.

(Il sort.)

## SCÈNE V.

### BÉATRICE, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE.

Ma sentence!... ma sentence de mort! et vous avez pu entendre ce mot sans frémir!

BÉATRICE.

Pourquoi frémirais-je?

ÉLÉONORE.

Pourquoi?... mais parce que vous m'avez accusée de sorcellerie et de magie, et que vous mentiez!... mais parce que vous m'avez accusée d'avoir conspiré contre les jours du roi, et que vous mentiez!... mais parce que vous avez juré sur l'Evangile et devant Dieu la vérité de vos paroles, et que vous mentiez!

BÉATRICE.

Vous avez fait arrêter mon père et mon fiancé, madame; vous les aviez fait jeter à la Bastille... vous les auriez fait conduire à l'échafaud.

ÉLÉONORE.

C'est donc une vengeance?

BÉATRICE, la regardant.

Oui!...

ÉLÉONORE.

Oui!

BÉATRICE.

Une vengeance et un châtiment!... Ne cherchez pas à comprendre ce qui se passe en moi, je l'ignore moi-même. Vous m'avez transformée en m'approchant. Toutes vos violences et toutes vos haines, je les sens. Toutes vos colères, je les ai. On dirait que votre sang coule dans mes veines, et que Dieu m'a faite à votre image pour que je fusse sans pitié ni miséricorde comme vous avez été sans miséricorde ni pitié!

ÉLÉONORE, reculant épouvantée.

Ciel!...

BÉATRICE.

Vous voyez bien que c'est vous maintenant qui tremblez devant moi. Je vous le dis, je suis le châtiment que Dieu vous a réservé! Ah! vous avez jeté dans un cachot mon père et mon fiancé, deux innocents, et vous avez cru que je reculerais devant votre ruine?... mais avez-vous reculé devant quelque chose, vous? voyons, cherchez!... Est-ce devant la mort de Lorenzo, qui vous aimait et que vous avez aimé, Lorenzo, le père de votre premier né?... Non, Lorenzo est mort assassiné... (Mouvement d'Éléonore.) Assassiné par vous!

ÉLÉONORE.

Qui t'a dit cela?

BÉATRICE.

Tu as peut-être reculé devant le berceau de ta fille... ta fille, qui tendait vers toi ses petites mains suppliantes et bégayait déjà ton nom dans un sourire?... non, tu n'as vu qu'un crime de plus dans ses caresses, et dans ce sourire d'ange une malédiction, et tu l'as condamnée, Éléonore Galigaï, comme un danger pour l'avenir, comme une menace du passé!

ÉLÉONORE.

Qui t'a dit cela?

BÉATRICE.

Et quand les assassins sont revenus vers toi et t'ont dit : Le berceau était vide, l'enfant a disparu!... au lieu de remercier Dieu et de te repentir, tu as de nouveau armé leur bras, et tu leur as répondu : Allez!.. et ils ont suivi ta fille de ville en ville, d'Italie en Espagne, d'Espagne en France!... Mais Dieu veillait sur elle... elle a vécu!... Mauvaise amante, mauvaise mère!

ÉLÉONORE.

Ma fille, ma fille existe, dis-tu?... qui t'a parlé de ma fille?

BÉATRICE.

Tes lettres, ton passé!

ÉLÉONORE.

Mes lettres?... tu les a lues?... c'est toi peut-être qui les as remises?

BÉATRICE.

C'est moi.

ÉLÉONORE.

Toi?... et de qui les tenais-tu?

BÉATRICE.

De mon père.

ÉLÉONORE.

Raymond?... Raymond?... (A part.) Ah! quel trouble, quelle terreur me saisit! (Haut.) Et tu es orpheline?...

BÉATRICE.

Oui.

ÉLÉONORE.

Et tu n'as jamais connu ta mère?

BÉATRICE.

Que vous importe?

ÉLÉONORE.

Ah! ne me parle pas avec cette âpreté! Voyons, tu n'as jamais connu ta mère? voyons, parle, dis, réponds!

BÉATRICE.

Jamais.

ÉLÉONORE, la tête perdue.

Ah! mon Dieu!... ces lettres, les voilà!

BÉATRICE.

Lisez-les donc, si vous osez!

ÉLÉONORE.

Je les lirai!... oui, dussé-je être foudroyée par mon passé, je les lirai!

(Elle parcourt les lettres dans un grand trouble.)

BÉATRICE, lui montrant chaque lettre du doigt.

Tiens, voici l'ordre donné par toi de faire disparaître Lorenzo!... voici la réponse que tu attendais... sa mort!... voici le nom du sauveur... là... là... (Reculant épouvantée et jetant un grand cri.) Ah! ah!...

ÉLÉONORE, relisant la dernière lettre.

Raymond était à Florence en 1591, il se nommait Pierre Jordan! apprenti chez Manucci, confident de Lorenso. C'est le sauveur de l'enfant, et cette enfant c'est...

BÉATRICE, tombant à genoux et cachant sa tête dans ses mains.

C'est moi!... ah!

ÉLÉONORE.

O justice de Dieu!... dans mes bras, ma fille, dans mes bras!

BÉATRICE.

Ah!

ÉLÉONORE, lui tendant les bras.

Tu ne veux pas embrasser ta mère?

BÉATRICE.

Ah! maudissez-moi, maudissez-moi!

ÉLÉONORE.

Je t'ai déjà pardonné! — une mère qui pardonne, c'est Dieu qui absout! oh! pauvre délaissée!.. pauvre victime!.. voyons... voyons!... oh! calme-toi, Dieu a fait de ton premier baiser mon supplice et ma joie, mon châtiment et mon pardon!

BÉATRICE.

Oh!...

ÉLÉONORE, avec tendresse.

Ne va pas t'accuser de m'avoir perdue. Je suis condamnée depuis longtemps, va! — On ne demandait qu'un prétexte, tu t'es trouvée là, on t'a prise, voilà tout. — Je ne m'en plains pas. — Dieu ne fait rien au hasard; et s'il nous a réunis devant la mort, s'il nous a mises face à face devant la tombe, c'est qu'il veut que tu fasses ma dernière heure moins sombre en me pardonnant. — Me pardonnes-tu?... Voyons! embrasse-moi, ma fille, embrasse-moi!...

(Les portes du fond s'ouvrent, et tout le monde entre en scène.)

BÉATRICE, se jetant dans ses bras.

Ma mère! ma mère!

(Le Président revient, suivi des Conseillers.)

ÉLÉONORE.

Les voilà! ma fille, du courage!

BÉATRICE.

Mon Dieu! mon Dieu!

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRÉSIDENT, LES CONSEILLERS, SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, PAGES, GARDES, PEUPLE, puis GASTON.

GASTON, se précipitant en scène, au Juge.

Arrêtez!... arrêtez!... le roi ne signera pas, le roi pardonne! le roi pardonne!...

BÉATRICE.

Oh! le roi est bon, le roi est clément. (Serrant sa mère entre ses bras.) Mon Dieu, soyez béni! — Oh! ma mère! ma mère! Gaston! Gaston, mais c'est ma mère, c'est ma mère!

(D'Albert paraît au fond.)

ÉLÉONORE, apercevant d'Albert.

Dieu!...

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, D'ALBERT.

D'ALBERT, remettant un parchemin au Président.

Exécutez la sentence!

GASTON, voulant entraîner Béatrice.

Venez! venez!

D'ALBERT, avec autorité.

Ordre du roi!

GASTON, même jeu.

Ah! venez, Béatrice, venez!...

BÉATRICE.

Non!... non... (S'échappant de ses mains.) Ah! laissez, laissez! (Au Président.) J'ai menti, j'ai menti!...

D'ALBERT, bas à Béatrice.

Taisez-vous, vous vous perdez.

BÉATRICE.

J'ai accusé la maréchale de trahison, j'ai menti!

D'ALBERT.

Vous vous perdez, vous dis-je!... taisez-vous!...

BÉATRICE.

Oh! parlez tout haut, monsieur, qu'est-ce que cela vous fait si je me perds?... (Montrant d'Albert aux Juges.) Tenez, messieurs, cet homme est un homme infâme! c'est lui qui m'a poussée à ce sacrilége, c'est lui qui m'a mis sur les lèvres ces acusations impies! je le dénonce à votre justice... je veux bien mourir, mais qu'il meure avec moi, c'est mon complice...

D'ALBERT, aux Juges.

Encore une preuve du pouvoir de la Galigaï. — Messieurs, on lui laisse une furie acharnée à sa perte, et la furie se fait ange pour la sauver!...

BÉATRICE.

La maréchale est innocente, messieurs, elle est innocente.

ÉLÉONORE, s'avançant.

Je suis coupable. (Aux Juges.) Je reconnais mes crimes, les accusations sont vraies.

BÉATRICE.

Perdue! perdue!

ÉLÉONORE.

La maréchale d'Ancre saura mourir!

BÉATRICE, se jetant dans ses bras.

Ma mère!

ÉLÉONORE.

Ah!... tais-toi, tu te perdrais sans me sauver... On me poursuivrait encore en toi... Je veux que tu vives!.. Adieu!...

BÉATRICE, voulant la retenir.

Ah! ne t'en vas pas!.. ma mère!.. (Avec désespoir.) Non!.. non!..

(Elle s'évanouit.)

ÉLÉONORE, l'embrassant à la dérobée.

Ma fille. (La remettant dans les bras de Gaston.) Gaston, elle n'a plus que vous!.. (Apercevant l'Évêque de Luçon.) Ah! monsieur Armand de Richelieu! j'avais compté sur vous, monseigneur.

RIZZI, bas à d'Albert.

Allons! la partie est gagnée.

D'ALBERT, à part.

A moi le pouvoir!..

RICHELIEU, qui a entendu ces mots.

Peut-être!...

(Éléonore s'apprête à monter sur l'échafaud, soutenue par l'Évêque de Luçon. Béatrice est dans les bras de Gaston. D'Albert et Rizzi regardent sortir la Maréchale avec satisfaction.)



FIN.



Paris. — Typographie Morris et Compagnie, rue Amelot, 64.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
203e ET 204e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.








# JEANNE MATHIEU

OU

## ÊTRE AIMÉ POUR SOI-MÊME

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

**PAR M. N. FOURNIER**

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 28 AOUT 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| M. NÉRAUDOT, banquier. | MM. NUMA. | BASTIEN, garçon d'hôtel. | M. PRISTON. |
| LUDOVIC, artiste peintre | DESCHAMPS. | JEANNE, fille de Néraudot | Mlle MELCY. |

*La scène est au Tréport, dans un hôtel modeste.*

Le salon commun d'un hôtel. — Deux portes à droite : l'une au premier plan, portant le nº 4; l'autre au deuxième plan, portant le nº 8. — Le fond est ouvert sur une terrasse. — Une fenêtre à gauche du public. Du même côté, un guéridon. — A droite, une table pour écrire.

## SCÈNE I.

(*On entend à droite un bruit de sonnette.*)

NÉRAUDOT, *puis* BASTIEN.

NÉRAUDOT, *sortant de la chambre nº 4, à droite; appelant* :
Garçon ! — Dieu ! qu'on est mal servi dans cet hôtel !... — Un homme comme moi !... Garçon !

BASTIEN, *entrant par le fond.*
Nº 4 ? J'y suis... me v'là, Monsieur, me v'là... Dame ! c'est que je sui tout seul ici.

NÉRAUDOT.
Allons donc ! (*A part.*) Dire qu'à Paris, j'ai dix laquais, plus fainéants les uns que les autres !

BASTIEN.
Je vous croyais en promenade, comme les autres baigneurs, avec vot' demoiselle ; et j'étais là, sur la place, au lavoir, à regarder Madeleine, la fille du premier pêcheur du Tréport ; Dieu, les beaux bras ! c'est au lavoir que ça se voit... Et puis, son petit bonnet de coton lui va si bien ! J'en suis coiffé !...

NÉRAUDOT.
Eh bien ! épouse-la.

BASTIEN.
L'épouser ! C'est aisé à dire ; savez-vous ce qu'on m' demande pour ça ? Une somme folle ! Deux cents francs d'économies ! à moi qui n'ai que trente écus de gages. Dame ! ce n'est pas ici un grand hôtel... En attendant, qu'est-ce qui pâtit ?

NÉRAUDOT.
Parbleu ! c'est ton service ; et s'il ne fallait que cette bagatelle pour...

BASTIEN.
Vous dites, Monsieur ?...

NÉRAUDOT, *à part.*
Qu'est-ce que j'allais faire ? me trahir... Non non ; je ne dois être ici que M. Mathieu...

BASTIEN.
Monsieur disait ?...

NÉRAUDOT.

Je disais, mon garçon, que l'on pourrait organiser une petite souscription dans l'hôtel ; je donne vingt sous... Un demi pour cent sur ton bonheur à venir... Ah ça, dis-moi, est-il arrivé ici de nouveaux voyageurs ?

BASTIEN.

Depuis hier, deux.

NÉRAUDOT.

Ah ! voyons, qui donc?

BASTIEN.

D'abord, un gros monsieur, qui vient prendre les bains de mer pour maigrir un peu.

NÉRAUDOT.

Ce n'est pas ça... Et puis?

BASTIEN.

Et puis un petit sec, qui vient les prendre...?

NÉRAUDOT.

Pour engraisser!... Ce n'est pas ça non plus. Pas de jeune homme?

BASTIEN.

Non, Monsieur.

NÉRAUDOT, *à part.*

Diable ! (*Haut.*) Tu m'avertiras s'il en arrive d'autres.

BASTIEN, *à part.*

Est-il curieux, ce vieux-là !

NÉRAUDOT.

Et surtout n'oublie pas mon journal... le bulletin de la Bourse.

BASTIEN.

Non, Monsieur. (*A part.*) Je retourne au lavoir. (*Il sort.*)

## SCÈNE II.

NÉRAUDOT, *seul.*

C'est pourtant bien ici que le jeune Champenois doit descendre... Son père, mon vieil ami Mercadet, devait me l'expédier pour le 19 ; et déjà trois jours de retard ! Que de temps perdu pour un banquier qui brûle de se retrouver à Paris, au centre de ses affaires !... — Et dire que je suis venu par ici complaisance pour une petite fille romanesque, qui traite ce voyage là comme une partie de bal masqué, et qui veut savoir si elle plaira sous son déguisement ! Je suis vraiment trop bon !... mais, Dieu merci, je suis encore plus fin. — (*Mystérieusement.*) Est-ce ma sollicitude paternelle qui m'inspire les ruses les plus ingénieuses, ou bien est-ce la Bourse qui a développé mes dispositions naturelles? Ce qu'il y a de certain, c'est que le complot que j'ai ourdi, par correspondance, avec mon ami Mercadet, est tout bonnement un chef-d'œuvre de diplomatie. Seulement, en lui écrivant que je quitterais mon nom si connu de Néraudot pour prendre ici le pseudonyme vulgaire de Mathieu, j'ai oublié de lui demander sous quel nom son fils se présenterait... N'importe; je saurai bien deviner... un des beaux de son endroit!... Pourvu que ma fille ne se doute de rien ; elle est si bizarre! Oh ! la voilà. Reprenons cet air bonhomme qui me sert à voiler la profondeur de mes artifices.

## SCÈNE III.

NÉRAUDOT, JEANNE.

JEANNE, *venant du fond, et parlant à la cantonade.*

Adieu, Mesdames, bien du plaisir. (*A Néraudot.*) Les voilà partis. Eh bien, mon père, vous le voyez, on nous laisse ; à peine deux ou trois de ces messieurs ont-ils demandé, pour la forme : Est-ce que mademoiselle n'est pas des nôtres? Mon Dieu, non, ai-je répondu; il faut que j'achève un petit travail... Et l'on n'a pas insisté; hein? qu'est-ce que je vous disais? Depuis six grands jours que nous sommes ici *incognito*, on ne m'a pas adressé la moindre compliment... et la galanterie de ces messieurs se réduit aux devoirs de la civilité puérile et honnête.

NÉRAUDOT.

Ah ça, on dirait que ça te fait plaisir?

JEANNE.

Oh ! non ; mais cela prouve du moins que j'avais raison. A Paris, dans nos brillants salons de la rue Saint-Georges, tout le monde m'accablait d'hommages; et de quels hommages ! tout ce qu'il y a de plus outré... Des fadeurs banales, des phrases toutes faites, débitées, à tour de rôle, par des mannequins élégants... Mais ces empressements, ces adorations, pouvais-je les prendre pour moi? Hélas! c'est à l'héritière qu'ils s'adressaient, à la fille unique d'un banquier millionnaire!... Dieu, quel malheur d'être riche!

NÉRAUDOT.

Un malheur

JEANNE.

Le plus grand de tous ! Songez-y donc, mon père; on ne peut pas savoir si on est jolie... on doute de soi-même! Concevez-vous rien de plus affreux que de s'entendre dire qu'on est charmante, et de ne pas oser y croire?

NÉRAUDOT.

C'est le supplice de Tantale... de la coquetterie! Bah! crois-le toujours ; je te le garantis, moi.

JEANNE.

Vous êtes mon père... ce n'est pas la même chose... Comment s'empêcher de voir que tous ces prétendants, si louangeurs pour moi, ont, au fond, beaucoup d'enthousiasme pour ma dot? Ils appellent cela s'établir.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Ange du ciel ! c'est à vous que j'aspire,
Disent-ils tous, et cependant,
L'un pour une étude soupire,
L'autre pour un poste important ;
Des tiers, des quarts d'agents de change
Aspirent à se compléter :
Et tous cherchent la main de l'ange,
Afin de s'aider à monter.
C'est un appui qui les aide à monter !

Enfin, j'ai remarqué que les riches étaient aussi les plus intéressés.

NÉRAUDOT.

C'est assez naturel... on a un million, on en épouse un autre; ça produit des petits millions, à l'infini... Il est écrit : Croissez et multipliez; c'est surtout vrai pour les chiffres.

JEANNE.

Allons, encore de vos idées financières!

NÉRAUDOT.

Eh bien! non, là, ne te fâche pas; je voue à l'exécration publique les prétendus qui demandent des dots... passe pour ceux qui en apportent!

JEANNE.

Mais non... pas davantage... je prétends, mon père, qu'il faut aimer une personne pour elle-même, pour elle seule, sans tenir compte de son entourage, de sa position, enfin de tout ce qui est en dehors d'elle ; tenez, par exemple, les talents, c'est déjà de trop... cela s'acquiert avec de l'argent...

NÉRAUDOT.

Bon! tu as lu cela dans nos feuilletons modernes... c'est du roman social, ou plutôt anti-social... car enfin, raisonnons : Quelle est la base de la société? l'argent. Tout le reste n'est que du droit naturel.

JEANNE.

Eh bien ! soit!... je suis femme, et j'ai usé de ce droit-là pour refuser tous ces messieurs l'un après l'autre.

NÉRAUDOT.

Une vraie Saint-Barthélemy de gants jaunes!... Jusqu'au fils de mon ami Mercadet, l'unique héritier d'un riche fabricant de suif, le lion de Châlons-sur-Marne, que nous n'avons jamais vu, et qui se trouve proscrit par contumace! — Pourtant, si j'avais bien voulu...

JEANNE, *d'un ton caressant.*

Oui, mais vous ne voulez pas rendre votre fille malheureuse ; je vous demande un peu à quoi vous serviraient vos millions, si vous me faisiez mourir de chagrin!

NÉRAUDOT.

Veux-tu te taire, méchante enfant ! c'est ce langage-là qui m'a déjà vaincu. Les rôles sont changés; moi, ton père, j'ai dû céder à ton autorité... (*A part.*) Mais je me suis réservé la ressource des petites filles... la ruse.

JEANNE.

Aussi vous ai-je amené ici, au Tréport, plage modeste où personne ne nous connaît, pendant que notre société ordinaire fréquente les bains somptueux de Dieppe ou de Trouville; vous êtes un petit marchand retiré; vous ne vous nommez plus Néraudot, mais Mathieu ; moi, je suis artiste de mon état ; je viens prendre les bains de mer pour ma santé, et en même temps, je me sers de mon talent pour défrayer notre voyage; heureusement je sais manier un crayon. Dans la position qu'elle s'est faite, la pauvre Jeanne est bien humble, bien simple, et dès lors bien peu remarquée... au point que j'ai honte d'avoir si bien réussi... enfin, jusqu'à présent, pour toute conquête, je n'ai trouvé qu'un petit gardeur de bœufs, qui s'est écrié en passant : O le beau brin de fille ! Eh bien! ce mot-là m'a fait plus de plaisir que toutes les galanteries de mes polkeurs.

NÉRAUDOT, *se frottant les mains.*

Allons, allons, tu n'en seras pas réduite là... patience!... (*Déclamant.*) Il s'en présentera, garde-toi d'en douter, des amateurs!... (*A part.*) J'espère qu'il y en a un en route...

JEANNE.

C'est singulier, mon père ; vous avez un air fin...

NÉRAUDOT.

Moi! j'ai l'air fin?... (*A part.*) Ça perce malgré moi!... détournons... (*Haut.*) A propos, est-ce que tu ne fais rien, ce matin?

JEANNE, *prenant son carton de dessin.*

Pardon, mon père, j'ai commencé un dessin... (*Allant à la fenêtre.*) Ce point de vue est si beau! là-bas... voyez... quel horizon.

NÉRAUDOT.

Oui... toujours de la terre, de l'eau et du soleil... c'est un peu monotone, mais quand c'est peint, ça devient assez joli... quelquefois ça vaut mille écus... moi, j'aime les arts...

JEANNE, *d'un ton de reproche.*

Ah! mon père! (*Elle s'est assise auprès de la croisée et se prépare à dessiner.*)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, BASTIEN.

BASTIEN, *portant une malle sur son épaule, parlant à la cantonade.*

Au numéro 8? c'est bien. (*A Néraudot.*) Monsieur! veus m'avez dit de vous avertir... voilà un jeune homme qui arrive.

NÉRAUDOT, *le prenant à part.*

Chut!... un jeune homme!... comment est-il?

BASTIEN.

Assez joli garçon... l'air franc... ouvert.

NÉRAUDOT, *à part.*

Serait-ce notre prétendant?... (*Bas, en s'éloignant de sa fille.*) Son nom?

BASTIEN.

Je ne sais pas... attendez donc... je crois que c'est écrit sur sa malle... (*Posant la malle par terre.*) On pourrait voir...

NÉRAUDOT, *à part.*

Diable!... (*Haut.*) Bastien, je crois qu'on t'appelle...

BASTIEN.

Moi?

NÉRAUDOT.

Oui... en bas... ce doit être le facteur qui apporte mon journal.

BASTIEN.

Oh! non, Monsieur; il y a une heure qu'il l'a apporté.

NÉRAUDOT.

Et tu ne me le donnes pas, malheureux!... veux-tu bien me l'aller chercher.

BASTIEN.

Dame! j'étais au lavoir à regarder... j'y vais, Monsieur, j'y vais. (*Il sort.*)

NÉRAUDOT, *regardant sa fille qui est occupée, à part.*

Profitons du moment. (*Il examine la malle.*) Une malle superbe; Pas de suscription.. Ah! si fait.. là... dans ce coin, sur une petite carte... Dieu! qu'ai-je lu! César Mercadet, de Châlons!... c'est lui! le fils de mon ami! le complice de notre ruse!

JEANNE, *se retournant sur sa chaise, près de la croisée.*

Plaît-il, mon père?

NÉRAUDOT, *se mettant devant la malle.*

Rien, mon enfant, rien. (*A part.*) Quelle inadvertance! moi qui ai recommandé tant de précautions! afficher son nom! c'est bien d'un jeune étourdi.

BASTIEN, *revenant.*

Monsieur, v'là vot' journal. A propos, vous me demandiez le nom de l'arrivant.

NÉRAUDOT, *regardant du côté de sa fille.*

C'est bon, c'est bon.

BASTIEN.

A présent, je le sais.

NÉRAUDOT, *voyant que sa fille écoute.*

C'est bon, te dis-je...

BASTIEN.

Il s'appelle...

NÉRAUDOT.

Veux-tu te taire!

JEANNE, *se levant.*

Qu'est-ce donc?

BASTIEN.

Il s'appelle M. Ludovic.

NÉRAUDOT.

Hein? Ludovic!

BASTIEN.

Ludovic Saunier, artiste peintre... voilà ce qu'il m'a dit.

NÉRAUDOT.

Ah! il se fait app... ah! il s'appelle Ludovic Saunier... artiste peintre, voyez-vous ça!

JEANNE, *s'avançant.*

Eh bien, mon père, qu'y a-t-il d'étonnant?

NÉRAUDOT.

Hein? oui, c'est vrai, qu'est-ce qu'il y a d'étonnant?... un étranger, un inconnu qui arrive avec ses effets, voilà tout. . (*Voyant que Jeanne s'approche de la malle, il s'assied dessus.*) Eh bien, après? qu'est-ce que tu regardes?

JEANNE.

C'est vous que je regarde, mon père, qu'avez-vous donc?

NÉRAUDOT, *assis sur la malle.*

Oh! peu de chose... un petit étourdissement.

JEANNE, *s'approchant vivement.*

Ah! mon Dieu! venez vite prendre l'air...

NÉRAUDOT.

Non, au contraire... c'est en regardant tes horizons... tiens, ça se dissipe... c'est fini... va te rasseoir, je t'en prie; va te rasseoir. . ça me fera plaisir... (*Jeanne va se rasseoir devant la fenêtre d'un air un peu étonné.*) A présent... (*Il arrache la carte qui était sur la malle et la déchire.*) Là, voilà ce que c'est... plus la moindre trace de César Mercadet.

BASTIEN, *qui était entré un instant au n° 8, revenant.*

Tiens! qu'est-ce qu'il fait donc?

NÉRAUDOT.

Emporte ça... (*A part, pendant que Bastien charge la malle sur son dos.*) Ludovic Saunier! ce pseudonyme me plaît par son air naturel... enfin, le voilà arrivé! il s'agira de rattraper le temps perdu, je suis curieux de le voir... et ma fille qui ne se doute pas de ce qu'on lui réserve... quelle bonne rouerie!... le voici... attention .. hum n'ayons pas l'air. (*Il s'assied à droite et déploie son journal qu'il feint de lire attentivement.*)

## SCÈNE V.

LUDOVIC, *en paletot de voyage entrant par le fond.* JEANNE, *assise à gauche près de la croisée.* NÉRAUDOT, *assis à droite et lisant le journal.* BASTIEN *portant la malle.*

LUDOVIC, *tenant à la main une petite valise et un album, à Bastien.*

Eh! l'ami... (*Il lui présente la valise*), débarrassez-moi encore de ceci. (*Bastien veut prendre aussi l'album.* (Non, non, pas mon album... ça ne me quitte jamais, ça... (*Apercevant les personnages en scène, et soulevant sa casquette.*) Monsieur, Madame... serviteur. (*Jeanne salue de la tête sans regarder.*)

NÉRAUDOT, *se levant.*

Monsieur!... (*Il salue et se rassied. A part.*) J'ai une envie de rire... (*Reprenant son journal.*) Hum!... zinc... vieille montagne...

LUDOVIC, *à Bastien qui, en entrant au n° 8, heurte la malle.*

Prenez donc garde à cette malle. (*A part.*) Moi qui ne m'occupe jamais de mes bagages... être obligé de surveiller ceux des autres!... (*Haut à Bastien qui rentre.*) Dites-moi... n'y a-t-il pas ici quelqu'un qui m'attend?

BASTIEN.

Non, Monsieur.

LUDOVIC.

Comment, personne n'a demandé M. Ludovic?

BASTIEN.

Personne.

NÉRAUDOT, *à part.*

Il dit ça exprès... c'est adroit. (*Bastien sort.*)

LUDOVIC, *à part.*

Au fait, j'y pense... cette lettre que le maître de l'hôtel m'a remise.. eh oui!... c'est de mon jeune compagnon de voyage, que j'ai quitté à Beauvais, et qui devait me précéder ici.

NÉRAUDOT, *à part, regardant par dessus son journal.*

Il a fort bonne mine, mon futur gendre.

LUDOVIC, *parcourant la lettre, à part.*

Au moment de remonter en voiture... un obstacle imprévu dont il se débarrassera le plus tôt possible...encore des mystères!... moi qui ne peux pas les souffrir... quant à cet échange de malles... la crainte de certains regards curieux... plus tard, il m'expliquera tout; en attendant, il me recommande le secret le plus absolu sur son nom et sur notre rencontre... surtout devant un certain monsieur Mathieu... qu'est-ce que c'est que M. Mathieu? quelque créancier peut-être... à la bonne heure! (*Il replie la lettre et la met dans sa poche.*)

NÉRAUDOT, *à part.*

Plus je l'examine, et plus je lui trouve la physionomie du papa... le nez surtout.

LUDOVIC, *à part.*

Qu'a donc ce Monsieur à me considérer ainsi! (*Haut et répondant à un nouveau salut de Néraudot.*) Monsieur...

NÉRAUDOT, *à part, se levant.*

Il ne sait comment engager la conversation... venons adroitement à son secours. (*Haut.*) Monsieur...: la saison est bien belle, pour voyager...

LUDOVIC.

Mais oui... j'ai pu monter la côte à pied ; et de là, j'ai admiré des sites magnifiques.

NÉRAUDOT.

Je comprends cet enthousiasme.. (*Appuyant sur les mots.*) Car vous êtes artiste, à ce qu'il paraît, véritable artiste ! monsieur Ludovic !... Je sais que vous vous appelez Ludovic... et l'on voit tout de suite que vous êtes peintre... (*Ricanant.*) Eh ! eh !... l'album !... tout le bagage !... eh ! eh !... ça ne vous quitte pas... ah ! eh !

LUDOVIC.

Pardon, Monsieur, il me semble que c'est abuser des priviléges de votre âge que de rire ainsi au nez des gens...

NÉRAUDOT, *à part.*

Ah ! diable ! il a raison... ma fille qui est là ! toujours ma maudite finesse qui perce ! (*Haut.*) Excusez-moi, c'est un air prévenant que j'ai voulu prendre pour vous faire les honneurs de cet hôtel.. Voilà le salon de réunion... Vous aurez des voisins bien tranquilles, bien agréables. Je suis là, moi, au n° 4, porte à porte... enchanté d'avoir fait votre connaissance.

LUDOVIC.

Comment donc ! Monsieur, Monsieur ?...

NÉRAUDOT.

Mathieu !

LUDOVIC.

Monsieur Mathieu ! quoi, c'est vous ?

NÉRAUDOT.

Pour vous servir. (*A part, riant.*) Le nom a produit son effet. (*Haut.*) Monsieur Mathieu, petit marchand retiré... et voici ma fille, Jeanne Mathieu.

LUDOVIC, *saluant avec distraction.*

Mademoiselle... (*Jeanne s'incline, sans lever les yeux.*)

NÉRAUDOT.

Une artiste aussi, qui dessine là une des principales vues du pays.

LUDOVIC.

Voyons. (*Regardant de loin par la fenêtre.*) O ! quelle immensité ! quel spectacle sublime !

NÉRAUDOT, *à part.*

Il joue très-bien son rôle d'artiste, ce gaillard-là ! il faut pourtant que je me concerte avec lui (*Bas à Ludovic.*) Venez-vous ?

LUDOVIC, *haut, en regardant toujours la fenêtre.*

Où donc ?

NÉRAUDOT, *haut.*

Eh bien... visiter l'établissement... (*Avec intention.*) Nous causerons...

LUDOVIC, *qui a pris son crayon.*

Merci... j'aime mieux saisir...

NÉRAUDOT, *bas.*

L'occasion ? c'est juste ; comme vous voudrez. (*A part.*) Au fait, c'était convenu avec le papa, il vaut mieux les laisser ensemble... (*A Jeanne.*) Sais-tu qu'il est très-bien, ce jeune homme-là ?

JEANNE.

C'est vrai.

NÉRAUDOT, *à part.*

Tiens.. moi qui croyais qu'elle ne l'avait pas regardé ! (*Haut.*) Eh bien ! eh bien ! mon enfant, qu'est-ce que tu fais donc là...

JEANNE.

Quoi, mon père ?

NÉRAUDOT.

Comment, quoi, mon père ? tu vas, tu vas toujours .. et tu n'as pas ton estompe ! (*A Ludovic.*) Concevez-vous cela ? une artiste qui oublie... ce n'est pas vous qui oublieriez votre estompe.

JEANNE, *se levant.*

Je vais la chercher, mon père.

NÉRAUDOT.

Non, ne te dérange pas... je te la rapporte tout de suite... (*A part.*) Je ne la trouverai que dans un quart d'heure... le temps de leur laisser faire connaissance...

JEANNE, *à Néraudot.*

Comment, vous me quittez ?

NÉRAUDOT.

Je reviens.... (*A part.*) Il se tient parfaitement, ce petit Mercadet ! Je crois que j'ai rencontré mon égal... (*Haut, avec intention et en faisant des signes d'intelligence.*) Bonjour, monsieur Ludovic !... Eh ! eh ! eh !

LUDOVIC, *l'imitant.*

Bonjour, monsieur Mathieu !... Eh ! eh ! eh !

NÉRAUDOT, *à part.*

Nous nous comprenons.

LUDOVIC, *à part.*

Quel original ! si j'ai le temps, je ferai sa charge. (*Néraudot sort.*)

## SCÈNE VI.

LUDOVIC, JEANNE.

(*Ludovic se prépare à dessiner, à une certaine distance de la fenêtre.*)

JEANNE, *allant se rasseoir.*

Mon Dieu, si je vous gêne, Monsieur...

LUDOVIC.

Pas du tout, Mademoiselle !... restez donc. D'ici, j'ai toute la vue... (*Envisageant Jeanne.*) Oh ! qu'elle est jolie !

JEANNE.

La vue ?

LUDOVIC, *se reprenant.*

Oui... la vue... (*A part.*) Je ne l'avais pas bien regardée d'abord... quel air de candeur !... quelle expression ! moi qui cherche un profil de madone... si je pouvais .. (*Haut.*) Seulement, Mademoiselle, ayez la bonté de vous placer un peu de côté...

JEANNE, *se tournant.*

Comme cela ?

LUDOVIC.

Oui... comme cela.

JEANNE.

Voyez-vous bien ?

LUDOVIC.

Très-bien... Quand vous ne bougez pas. (*A part.*) Ravissante !

JEANNE, *assise, copiant le point de vue.*

Il me semble, Monsieur, que votre nom ne m'est pas tout à fait inconnu. Je l'ai vu cité quelque part.

LUDOVIC, *assis un peu plus loin, copiant le profil de Jeanne.*

C'est possible ; j'ai exposé au dernier salon.

JEANNE.

C'est donc cela..... et maintenant vous cherchez de nouveaux sujets ?

LUDOVIC.

Je prends ceux que le Ciel m'envoie... et jamais, je puis le dire, jamais je n'ai rien rencontré de pareil à ce que je copie en ce moment.

JEANNE.

Oh ! je vous crois... le pays est si beau ! vous avez été bien inspiré en venant ici.

LUDOVIC.

Oh ! oui... c'est le hasard qui m'y a conduit ; j'arrive des Vosges ; prenant des croquis à droite et à gauche ; j'ai voyagé à pied jusqu'à Châlons.

JEANNE.

Seul ?

LUDOVIC, *se levant.*

Tout seul... Je n'ai plus de famille, Mademoiselle... J'étais allé à Épinal, appelé par mon pauvre père, pour lui fermer les yeux..... devenu orphelin, j'ai passé toute l'année dernière dans sa petite maison avec son souvenir, sans autre distraction que mon travail qui me le rappelait encore ; car ce sont ses épargnes, à lui, simple cultivateur, qui m'ont mis à même de tenir un pinceau ; aussi, maintenant est-ce à lui, à sa mémoire que je reporte tous mes efforts et tous mes désirs de célébrité. Du reste, libre, n'obéissant qu'à ma fantaisie, rien ne me gêne, rien ne m'arrête ; je ne m'inspire que de mon art, et j'ai foi dans mon étoile.

JEANNE, *qui a suspendu son travail pour le regarder.*

(*A part.*) A la bonne heure ! voilà comme je penserais si j'étais homme ! (*Elle laisse tomber son crayon. Ludovic le ramasse et le lui rend. Leurs regards se rencontrent.*)

JEANNE, *légèrement embarrassée.*

Eh bien, Monsieur !

LUDOVIC, *retournant à sa place.*

Eh bien ! aux portes de Châlons, pendant que j'esquissais un lever de soleil, j'entends crier, je me retourne, et je vois une chaise de poste dont les chevaux s'emportaient... Un grand jeune homme était dedans qui gesticulait en invoquant tous les saints du Paradis... Je m'élance à la tête des chevaux.

JEANNE.

O Ciel !

LUDOVIC, *dessinant toujours.*

Et je les arrête... au prix d'une légère foulure... à la main gauche, heureusement... le pauvre diable était plus mort que vif .. Je lui propose de rentrer en ville... Ah bien oui ! mon original pâlit de plus belle... Il y avait là, disait-il, une personne qui s'opposerait à son départ ; c'est même ce qui lui avait fait prendre le grand galop. — Où allez-vous ? lui dis-je ; — Au Tréport. — Tiens ! un pays que je ne connais pas. La dessus, il m'offre une place à côté de lui... ma foi, j'accepte, avec l'arrière-pensée de croquer sa physionomie... c'est bien le moins, n'est-ce pas, après ce que j'ai fait pour lui !... Seulement, aux environs de Beauvais, j'aperçois un accident de terrain qui me tente... Je descends à la première auberge... et je laisse mon homme continuer sa route, avec promesse de le rejoindre ici ; la lendemain, je prends au passage la voiture publique... et au

lieu de trouver mon compagnon installé, je rencontre... (*se levant en voyant Jeanne se lever, et fermant son album.*) Ah! Dieu merci, je n'ai pas perdu mon temps!... (*A Jeanne qui s'est interrompue.*) Eh bien! Mademoiselle, vous ne travaillez plus?

JEANNE.

Non... j'ai fini.

LUDOVIC, *s'avançant pour voir le dessin.*

Ah! voyons?

JEANNE.

Mais, Monsieur...

LUDOVIC.

Bon! entre artistes, est-ce qu'on fait des façons?... on laisse çà aux amateurs, ainsi que les compliments, et l'on se donne mutuellement des avis... fraternels. C'est bien, ou c'est mal; voilà tout.

JEANNE, *avec enjouement.*

En sommes-nous là? Eh bien, soit! (*A part.*) Au fait, c'est une occasion de savoir... (*Haut, en laissant passer Ludovic.*) Tenez; voilà mon ouvrage... qu'en dites-vous.. là, franchement?

LUDOVIC.

Franchement?

JEANNE.

Oui.

LUDOVIC.

Franchement, c'est mal.

JEANNE.

Hein!

LUDOVIC, *comparant le dessin et la vue de la fenêtre.*

Ce n'est pas ça.

JEANNE.

Ce n'est pas ça?

LUDOVIC.

Du tout, du tout.

JEANNE.

Par exemple! (*A part.*) A Paris, ils étaient toujours émerveillés... (*Haut.*) Mais, s'il vous plaît, Monsieur, que trouvez-vous donc?

LUDOVIC.

Je trouve... mon Dieu, je trouve... (*A part.*) Je trouve qu'elle est faite pour être dessinée, plutôt que pour dessiner elle-même.

JEANNE.

Mais enfin, Monsieur...

LUDOVIC.

Tenez, Mademoiselle, il y a des personnes pour qui l'on éprouve tout d'abord un intérêt véritable... Ces personnes-là, on se ferait scrupule de les tromper; et, en même temps, on serait bien fâché de leur faire de la peine... (*Montrant le dessin.*) Voyez, jugez vous-même... Ce ciel n'est-il pas un peu lourd?... cette mer, un peu immobile? Et là... ce trait qui s'égare... A quoi pensiez-vous donc?

JEANNE, *un peu troublée.*

Mais... je ne sais.

LUDOVIC.

Allons, vous ferez mieux une autre fois; il ne faut pas vous décourager; si jeune! ce ne sont pas les dispositions qui vous manquent.. Non, non; tout en vous révèle une artiste... cette physionomie si expressive, si poétique!

JEANNE, *à part.*

Au fait!... ce n'est pas moi qu'il critique; ce n'est que mon talent.

LUDOVIC.

Mon Dieu, Mademoiselle, je le vois... vous m'en voulez un peu.

JEANNE, *vivement.*

Vous en vouloir? non, non, monsieur Ludovic! Au contraire, je vous sais bien bon gré de votre franchise.

LUDOVIC.

Vraiment?

JEANNE, *avec joie.*

C'est si beau, c'est si rare, un homme tout à fait sincère! Vous êtes le premier que je rencontre... et j'en suis bien heureuse!

LUDOVIC.

Ah! Mademoiselle! (*A part.*) Le charmant caractère!

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de Ne touchez pas à la Reine.*

JEANNE.

Point d'éloge menteur,
Mais voyez quel bonheur;
Quand il m'éclaire,
Il est sincère.
Avec quelle douceur
Il sait être sévère;
Ainsi qu'un frère
Pour une sœur.

LUDOVIC.

De chagriner son cœur
Allons, je n'ai plus peur.
Quand je l'éclaire
D'un ton sincère,
Pour elle avec douceur
Je dois être sévère,
Ainsi qu'un frère
Pour une sœur.

LUDOVIC.

Quelle charmante humeur,
Mais voyez mon bonheur.

JEANNE.

En lui rien de trompeur,
Chaque mot part du cœur.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Point d'éloge menteur, etc | De chagriner son cœur, etc.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, NÉRAUDOT.

NÉRAUDOT, *à Jeanne, en arrivant au milieu d'eux.*

Voilà ton estompe! ai-je eu de la peine à mettre la main dessus! (*A part.*) Je brûle de savoir où ils en sont.

JEANNE, *prenant l'estompe.*

Attendez, attendez, ce ne sera pas long. (*Elle efface son dessin.*)

NÉRAUDOT.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu fais-là?

JEANNE.

J'efface tout; c'est à recommencer.

NÉRAUDOT.

Pourquoi donc cela?

JEANNE, *montrant Ludovic.*

Demandez à Monsieur, dont les conseils.

NÉRAUDOT.

Comment? c'est à lui que tu t'en rapportes?

JEANNE.

Un bon juge!

NÉRAUDOT, *à part.*

Un marchand de suif!

JEANNE.

Un peintre distingué, qui a exposé au dernier salon...

NÉRAUDOT.

Ah! il t'a dit qu'il avait exposé...

LUDOVIC.

Deux paysages.

NÉRAUDOT, *à part.*

Quel aplomb!

JEANNE.

Et comme il m'a fait d'excellentes critiques...

NÉRAUDOT.

Des critiques! (*A part.*) Voilà bien ce qui prouve qu'on n'a pas besoin de s'y connaître!

JEANNE.

Comme il m'a démontré que mon travail ne valait rien, rien du tout..

NÉRAUDOT, *à part*

Le maladroit!

JEANNE.

Je m'exécute de bonne grâce, et je le remercie de tout mon cœur.

NÉRAUDOT.

Bah!

LUDOVIC, *bas à Néraudot.*

Votre fille est un ange!

NÉRAUDOT.

Bon!

JEANNE, *à Néraudot.*

Il est très-bien, ce jeune homme là!

NÉRAUDOT.

Hein?...

JEANNE.

C'est déjà un ami!... Croirait-on cela?... C'est pourquoi, si vous le permettiez, mon père, je prierais M. Ludovic, pendant son séjour ici, de vouloir bien me donner quelques leçons.

NÉRAUDOT.

Des leçons?... (*Se détournant pour rire.*) Oh!... Elle s'adresse bien...

LUDOVIC.

Avec bien du plaisir, Mademoiselle. (*Il retouche son propre dessin.*)

NÉRAUDOT, *à part.*

Nous verrons comment il s'en tirera.

JEANNE, *s'approchant de Néraudot, pendant que Ludovic est occupé à la table de l'autre côté du théâtre.*

Et pour commencer, tenez, il vient de copier le même point de vue que moi ; il faut que je voie son esquisse.

NÉRAUDOT.

Hein ?

JEANNE.

Elle est là, sur cet album... Il la regarde en ce moment. chut !... (*Elle s'avance sur la pointe du pied vers Ludovic qui ne l'avoit pas venir.*)

NÉRAUDOT, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! (*Il tâche par ses signes d'avertir Ludovic.*) Hem !... Elle va découvrir qu'il n'en sait pas plus que moi.. Hem !...

JEANNE, *saisissant l'album de Ludovic.*

A mon tour !

LUDOVIC.

Que faites-vous ?

JEANNE, *à Ludovic.*

Entre artistes !... vous savez...

LUDOVIC, *voulant l'empêcher de regarder.*

De grâce, Mademoiselle...

NÉRAUDOT, *de même.*

Ma fille, ma fille, c'est très-indiscret !...

JEANNE, *regardant.*

Oh !... mon portrait !...

NÉRAUDOT.

Son portrait !.

JEANNE.

Oh ! que c'est bien ! (*Se reprenant.*) Oh ! que c'est mal !..

NÉRAUDOT, *prenant l'album.*

Pas possible ! Eh ! oui !... c'est bien son portrait !

*Barcarole d'Haydée.*

NÉRAUDOT.

Oui, cet ouvrage
Est en effet
Le gage
D'un talent secret.
Et le modèle
Qui l'inspirait,
C'est elle.
Vraiment, c'est parfait.

LUDOVIC.

Oui, cette image
Est en effet
L'ouvrage
D'un crayon discret ;
Près du modèle
Qui m'inspirait,
Près d'elle
Qu'il est imparfait !

JEANNE.

Oui cette image
Est en effet
L'ouvrage
D'un talent parfait.
Quoi ! pour modèle
Il me prenait ?
Son zèle
Est trop indiscret.

NÉRAUDOT, *à part.*

Comment ! ce petit Mercadet se mêle aussi d'avoir des talents... comme s'il avait besoin de ça ! (*Haut.*) C'est que c'est très-ressemblant !... et flatté encore.

LUDOVIC, *avec chaleur.*

Flatté ! oh ! non, jamais ! c'est impossible ! Ah ! je suis, au contraire, à cent lieues du modèle ! Mais aussi, est-ce qu'on a jamais vu un modèle comme celui-là ? c'est désespérant ! Qu'est-ce qu'un pauvre artiste peut faire ?

JEANNE.

Mais...

NÉRAUDOT, *à Jeanne.*

Ne te formalise pas... du moment que c'est devant moi...

JEANNE.

Eh ! qui vous dit que je me formalise ? (*A part.*) A la bonne heure ! au moins ! Jeanne Mathieu peut croire à ses éloges...

NÉRAUDOT, *à Ludovic.*

Mon cher Monsieur, un père est toujours flatté... certainement... pourtant... ma modestie... (*Bas.*) Bien ! très-bien ! bravo ! c'est cela !

LUDOVIC.

Plaît-il ?..

NÉRAUDOT, *bas.*

Chut !... (*A part.*) Qu'il est adroit !

LUDOVIC, *à part.*

Qu'a-t-il donc avec ses jeux de physionomie ?... C'est un tic.

NÉRAUDOT, *à part.*

A mon tour ! — Abordons la question décisive. (*Haut, avec une certaine solennité.*) Jeune homme, vous me placez, je dois le dire, dans une situation singulièrement délicate...

LUDOVIC.

Comment ?

NÉRAUDOT, *bas.*

Prenez-le, cachez-le... (*Il le lui donne.*) (*Haut.*) Vous comprenez fort bien que, d'un côté, le portrait de ma fille ne doit pas rester entre vos mains et que, de l'autre, je ne suis pas assez riche pour acheter votre album, qui doit être très-précieux. Je n'ai qu'une petite rente viagère de mille écus. Ma fille, après moi, n'aura que son talent.

LUDOVIC, *à part.*

Pauvre demoiselle !

NÉRAUDOT.

Vous concevez, dans ces circonstances-là, de quelle importance il est que la réputation de ma pauvre Jeanne, sa seule dot, ne puisse même être effleurée...

JEANNE, *à part.*

Que dit-il là ? (*A Néraudot.*) Mon père...

NÉRAUDOT.

Aussi je me flatte que vous voudrez bien me tranquilliser par quelques explications .. (*A part.*) Je lui fais la partie belle, j'espère. (*Haut.*) J'écoute, jeune homme... Eh bien ! j'écoute...

LUDOVIC.

Pardon, Monsieur ! c'est que, malgré moi, je pensais au dernier vœu de mon pauvre père !

NÉRAUDOT.

Plaît-il ? (*A part.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?.. Où va-t-il chercher ? (*Haut.*) Comment, le dernier vœu ?...

LUDOVIC.

Un digne homme, Monsieur ! qui ne m'a laissé que son chétif patrimoine, et qui, toute sa vie, a préféré un bonheur simple à des calculs, à des spéculations qui auraient pu l'enrichir comme tant d'autres ! Un hasard, ou plutôt une vive sympathie, lui avait fait épouser une jeune fille pauvre qui fut pour lui un ange ! (*Néraudot écoute avec une stupéfaction croissante.*) En mourant, il m'a dit : Fais comme moi, mon fils ; que la fortune ne soit rien à tes yeux ! Je te laisse de quoi vivre bien modestement ; c'est ton travail qui doit pourvoir au reste. Attends que le Ciel te montre la compagne qui doit aussi embellir ta vie ; dès que ton cœur et ta raison l'auront dit : c'est elle ! n'hésite pas, mon fils, dans quelque rang qu'elle soit placée ; si elle est pauvre, tant mieux mille fois ! car elle se souviendra toute sa vie que tu l'auras choisie pour elle-même.

JEANNE, *attendrie.*

Oh ! que c'est bien !

NÉRAUDOT, *à part.*

Quel diable de roman nous fait-il là !... ça passe la permission... Je commence à craindre qu'il ne soit trop roué... allons ! Voilà Jeanne qui pleure !

LUDOVIC.

Ah ! Monsieur ! ce souvenir-là se réveille aujourd'hui avec plus de force que jamais !

NÉRAUDOT.

Hein ? (*A part.*) Est-ce qu'il aurait la prétention de m'attendrir aussi ?

LUDOVIC.

Vous vous détournez, Monsieur... Douteriez-vous de ma sincérité ?

NÉRAUDOT.

Moi, douter !... par exemple !... De vous à moi, est-ce possible ? Non, monsieur Ludovic, la noblesse de vos sentiments éclate dans toutes vos paroles. (*A part.*) Farceur ! (*Haut.*) Et quelles que soient vos vues ultérieures...

JEANNE.

Mon père...

NÉRAUDOT, *à Jeanne.*

Laisse-donc... (*A Ludovic.*) Quelles que soient vos vues ultérieures, jeune homme...

JEANNE, *interrompant.*

Monsieur Ludovic... pardon... je voudrais dire quelques mots à mon père...

LUDOVIC.

Dieu me préserve d'être indiscret !... Je me retire, Mademoiselle ! Seulement, j'ai peur de vous laisser une impression défavorable... Je vous en supplie, ne me jugez pas sur mon abord un peu brusque, un peu familier peut-être. Je ne saurais dire moi-même du bien de moi... mais j'ai des amis, des protecteurs, qui peuvent témoigner en ma faveur... Ici-même, je crois, le comte d'Uxall...

NÉRAUDOT.

Le comte d'Uxell! excellente recommandation! (*A part.*) Que c'est adroit! il est parti ce matin... (*Haut.*) Je le verrai, jeune homme, et si les renseignements s'accordent avec...

JEANNE.

Mon père...

LUDOVIC.

Je m'éloigne, Mademoiselle, pour vous laisser toute liberté... (*A part.*) Elle est vraiment charmante!... Mais quel singulier père! (*Il salue et sort.*)

### SCÈNE VIII.

JEANNE, NÉRAUDOT.

JEANNE, *avec animation.*

En vérité, mon père, je ne vous reconnais plus!... Qu'est-ce que je vois? Qu'est-ce que vous faites, et que va penser ce jeune homme? Aller au devant de ses idées, de ses intentions!... lui qui nous était inconnu ce matin! lui montrer un empressement si vif!... Ah! que je souffrais!

NÉRAUDOT.

Allons, bon! l'ingrate!... Lorsque j'entre dans son petit roman, lorsque je consens, par faiblesse, peut-être, à encourager un simple artiste...

JEANNE.

Eh! justement, mon père, c'est ce dont je me plains! Vous faites trop de frais... on n'a pas besoin de vous.

NÉRAUDOT.

Tu crois cela, toi?

JEANNE.

Eh! non! mon père; si j'avais quelque projet de conquête... sur lui ou sur un autre... je voudrais triompher par moi-même, et non pas par votre secours.

NÉRAUDOT.

Dieu! que les femmes sont raffinées dans leur amour-propre!

JEANNE.

C'est qu'aussi, permettez-moi de vous le dire, vous avez une manière de brusquer les choses...

NÉRAUDOT.

Ah! ça, est-ce que tu crois que j'ai le temps de faire ici du marivaudage à ta suite? Moi, un homme de bourse! Je n'aime pas les fluctuations; je veux des opérations hardies, décisives! Ici, par exemple, je joue à la hausse de votre inclination mutuelle... et les chances sont belles! Un charmant garçon, plein de talent...

JEANNE.

Quant à cela, j'avoue...

NÉRAUDOT.

Et quelle imagination!... Cette histoire...

JEANNE.

Plaît-il?

NÉRAUDOT, *se reprenant.*

Non, je veux dire... ce récit... enfin ce qu'il nous a raconté là... quelle sensibilité exquise.

JEANNE.

C'est vrai.

NÉRAUDOT.

Il t'aime déjà.

JEANNE.

Vous croyez?

NÉRAUDOT.

Ça se voit.

JEANNE.

Est-ce possible?

NÉRAUDOT.

Tu sais bien ce que tu me disais hier encore sur les sympathies.

JEANNE.

Oui, mais alors vous me répondiez que j'étais folle.

NÉRAUDOT.

Parbleu! au point de vue financier.

JEANNE.

Justement, mon père, vous qui repoussiez les soupirants sans fortune!

NÉRAUDOT.

Eh bien! je ne sais... celui-là m'a converti... je crois que je deviens romanesque.

JEANNE.

Oh! je vous en prie, ne le soyez pas trop... modérez-vous. Sinon, vous me forcerez à vous désavouer, et à vous remmener sur le champ à Paris.

NÉRAUDOT.

Me remmener?

JEANNE.

Vous prier de partir avec moi.

NÉRAUDOT.

Oh! l'esprit de contradiction!.. Eh bien, à la bonne heure! Qu'est-ce que je voulais, moi? te prouver ma condescendance paternelle... Voilà un jeune homme qui n'a pas de fortune... ce n'est qu'un travailleur de l'intelligence, tandis que moi... je travaille sur le capital. Mais enfin, il est charmant... charmant, charmant!... Je vais trouver le comte d'Uxell... (*à part.*) L'autre doit être là qui guette ma sortie... brave! ça marche parfaitement... Je savais bien que j'étais un habile homme; mais je ne croyais pas aller si vite! (*il sort*).

### SCÈNE IX.

JEANNE, puis LUDOVIC.

JEANNE.

Ah! je respire!

LUDOVIC, *entrant vivement.*

Il n'est plus là! ah! je respire!

NÉRAUDOT, *en sortant.*

Ils respirent tous les deux... c'est bon signe.

JEANNE, *à Ludovic qui redescend la scène.*

Monsieur!

LUDOVIC.

Oh! pardon, pardon! c'est que devant votre père, j'étais si gêné, si contraint!

JEANNE.

Mais il me semble, au contraire...

LUDOVIC.

Oui, n'est ce pas? il vous semble que sa bienveillance aurait dû m'encourager?.. eh bien non... Il y a de certains sentiments qui ont besoin avant tout d'être libres, spontanés... tels sont les miens... et malgré le respect que vous m'inspirez, Mademoiselle, je me sens bien plus à l'aise en son absence pour prononcer un mot... un mot qui d'abord ne veut être dit qu'à vous seule... et bien bas.

JEANNE.

Monsieur...

LUDOVIC.

Ah! ne m'aviez-vous pas déjà compris?

JEANNE.

Moi! pouvais-je supposer qu'en si peu de temps?

LUDOVIC.

C'est qu'il y a bien longtemps, au contraire, que je vous adore, que je vous cherche partout et toujours.

JEANNE.

Moi! vous m'avez vue?

LUDOVIC.

Je vous ai rêvé!.. oui, je m'étais créé une image idéale!.. et ce profil si charmant, que je voulais fixer sur la toile... c'est ici que je l'ai trouvé!

JEANNE, *à part.*

Ah! mon Dieu! est-ce que par hasard il m'aimerait en artiste? pour mon profil... comme les autres pour ma fortune? ce ne serait pas encore pour moi-même... mais ça se rapproche... (*Haut.*) Prenez garde, M. Ludovic, on est quelquefois dupe de son imagination.

LUDOVIC.

Non! car à votre aspect, je me suis senti frappé au cœur... c'était comme une révélation... c'était comme si ma destinée, comme si mon père m'avait crié : le voilà!

JEANNE.

Cependant, vous me connaissez à peine... et nous avons ici d'autres personnes qui figureraient très-bien sur votre album.

LUDOVIC.

Eh! que m'importe?

JEANNE.

Une entre autres, la fille d'un banquier, riche, élégante, mademoiselle Néraudot...

LUDOVIC.

Eh! que m'importe, vous dis-je!

JEANNE.

Ah! si j'étais à sa place!

LUDOVIC.

Je vous aimerais moins.

JEANNE.

Vrai!

LUDOVIC.

Bien moins!.. Ah! si vous étiez une de ces femmes à la mode, Jeanne, je crois, oui, je crois, dussé-je horriblement souffrir, que j'aurais le courage de renoncer à vous!

JEANNE, *vivement.*

Non, non, ne dites pas cela...

LUDOVIC.

Comment? qu'ai-je entendu!..: Eh quoi! cette supposition, la redouteriez-vous? Mais alors... quel espoir!

JEANNE.

Mon Dieu!... tout ceci est tellement imprévu... que je veux avant tout, me recueillir, m'interroger... mon père, vous le savez, ne m'en a laissé... ni le temps, ni la liberté.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Pour vous, sa faveur est extrême...
Il plaide trop en votre nom!
S'il était là, par fierté même,
A vos vœux je répondrais, non...
Devant lui je répondrais non.

LUDOVIC.

Ah! ce n'est qu'en vous que j'espère...
Nous sommes seuls... ici... tout bas...
Parlez, parlez!

JEANNE, *avec intention:*

Voici mon père...

LUDOVIC.

Ah! de grâce, ne parlez pas...
Je reviendrai... ne parlez pas. (*Il sort.*)

## SCÈNE X.

JEANNE, *seule.*

Pauvre jeune homme!... je n'avais que ce moyen d'échapper à mon embarras. C'est que tout ce qui m'arrive depuis ce matin est si extraordinaire! j'ai peine à m'en rendre compte!... c'est comme un rêve... oui, c'est le rêve de toute ma vie... réalisé enfin! ce n'est plus l'héritière que l'on courtise ici!... c'est moi, Jeanne! la pauvre Jeanne Mathieu! on me trouve jolie... sans dot... c'est donc vrai! je suis aimée pour moi-même; et voilà donc un noble cœur auquel je puis me fier.

AIR: *Du Bouquet de bal.*

On me disait : il n'existe à la ronde
Que des amours par l'intérêt glacés.
Je disais, moi, qu'il est encore au monde
Des cœurs loyaux et désintéressés.
Mais de la richesse importune
Puisqu'ils craignent de s'approcher,
Il faut alors que la fortune
Se déguise pour les chercher.

## SCÈNE XI.

JEANNE, BASTIEN, *sortant de la chambre de Ludovic.*

BASTIEN.

Ah! par exemple! en v'là un drôle de jeune homme! ah! l'étonnant jeune homme! va.

JEANNE.

Qui donc?

BASTIEN.

Le nº 8! j'ai servi bien des numéros, mais je n'en ai jamais vu un pareil!

JEANNE.

Comment? aurais-tu à te plaindre de lui?

BASTIEN.

Oh! ben au contraire, Mamselle! si vous saviez!... j'étais là, en train de rarranger sa malle qu'était tombée... Pendant ce temps-là il se promenait à grands pas... il passait son habit neuf en criant : Quel coup du Ciel! si jolie! si aimable!... elle sera ma femme! enfin, un tas de bêtises!... Moi, je pousse un gros soupir, parce que je pensais à Madeleine... comme ça... (*Soupirant.*) Ah!... il m'entend... — Tu as du chagrin, qu'il me dit. — Ah! oui, que je lui réponds..: figurez-vous que je ne peux pas me marier, à cause des frais d'établissement... deux cents francs... — N'est-ce que ça, qu'il reprend? écoute, mon garçon, je suis si heureux, que je veux te laisser un souvenir de bonheur... Et il me glisse dans la main cinq pièces d'or... la moitié de ma noce!... Excellent numéro 8!... tenez, les v'là, Mamselle... qu'est-ce que vous dites de ça?

JEANNE, *attendrie.*

Je dis... que moi aussi, je veux laisser derrière moi un souvenir pareil... tiens... (*Elle lui remet cinq pièces d'or.*)

BASTIEN.

Hein! comment, autant de ce côté-ci? la noce complète? mais non, non, je ne veux pas... vous n'êtes pas riche, vous, Mamselle!

JEANNE.

Prends... et tais-toi... va, je suis trop contente!

BASTIEN.

Et moi donc! mais voyez un peu, si on ne dirait pas que vous vous entendez avec ce bon jeune homme! je croirais que vous êtes la future dont il parle, si je ne savais pas que c'est une autre.

JEANNE, *à part.*

Une autre? (*Haut.*) Comment?

BASTIEN.

Chut! c'est un secret que j'ai découvert... sans le vouloir...

JEANNE.

Comment? quelle future?

BASTIEN.

Eh bien!... celle dont j'ai vu le nom quand la malle s'est ouverte... il y avait là-dedans des bijoux, des chiffons... enfin, une corbeille de mariage tout entière... avec cette étiquette: « Offert à mademoiselle Néraudot...

JEANNE.

Néraudot!

BASTIEN.

Par M. César Mercadet.

JEANNE.

Que dis-tu?

BASTIEN.

Quelle idée d'aller se faire appeler Ludovic, quand on a un si beau nom, César! sans compter Mercadet... qui... Ah! l'étonnant jeune homme!

JEANNE.

Non... ce n'est pas possible!...

BASTIEN.

Puisque je vous dis que je l'ai lu... et votre père aussi... car je l'ai vu tantôt qui enlevait l'adresse sur la malle... mais ça ne me regarde pas.

JEANNE, *à part.*

Qu'ai-je appris!... lui!... le prétendu que mon père m'avait proposé!... il savait qui je suis!... Ah! ces aveux... ces démarches précipitées... je comprends tout... et moi qui croyais... Une pareille tromperie... oh! c'est indigne!

BASTIEN.

Le voilà!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LUDOVIC.

BASTIEN.

Ah! Monsieur, ce que c'est que le bon exemple!... Tenez, v'là Mamselle qui a doublé la somme! je vas vite annoncer ça à Madeleine. (*Il sort.*)

LUDOVIC.

Dit-il vrai? Ah! s'il m'était permis, Jeanne, de chercher dans ce mouvement généreux une secrète sympathie?...

JEANNE, *avec une ironie contrainte.*

De la sympathie? comment donc!.. entre artistes... c'est si naturel!... car tous les deux nous sommes artistes... au même titre... si ce n'est que vous êtes plus habile que moi.

LUDOVIC.

Ah! ce n'est pas là le mérite que j'ambitionne..:

JEANNE, *de même.*

Vous êtes trop modeste... les plus grands succès vous attendent!.. seulement, permettez-moi, à mon tour, de vous donner un conseil.

LUDOVIC.

Lequel?

JEANNE, *avec intention.*

Tâchez de mieux choisir vos sujets... car c'est l'essentiel pour un peintre... tenez, en voici un que je prendrais la liberté de vous indiquer; c'est un jeune homme qui s'est présenté à une famille sous des dehors menteurs... il croit s'adresser à une jeune personne bien naïve, bien simple... mais, quand il pense tenir sa dupe, celle-ci se relève et le remet sévèrement à sa place.

LUDOVIC.

Mon Dieu! Mademoiselle, que signifie...

JEANNE, *de même.*

C'est à vous de bien faire comprendre la scène; n'oubliez pas surtout de peindre la physionomie stupéfaite du jeune homme, et le sourire de la jeune fille quand elle prend congé de lui... (*Faisant la révérence.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Elle sort.*)

## SCÈNE XIII.

LUDOVIC, *en habit, puis* BASTIEN.

LUDOVIC, *stupéfait.*

Quel accueil! quel langage! est-ce bien elle? tout à l'heure encore si aimable, si affectueuse, et maintenant... Qu'ai-je fait? en quoi l'ai-je offensée? (*Appelant.*) Bastien!

BASTIEN, *accourant.*

Ah! Monsieur, Madeleine est d'une joie, elle vous embrasserait!

LUDOVIC.

Dis-moi, que s'est-il donc passé ici? tu étais avec mademoiselle Mathieu?

BASTIEN.

Oui, je lui ai parlé de votre générosité… parce que, voyez-vous, ça se gagne.

LUDOVIC.

Mais enfin, qu'a-t-elle dit?

BASTIEN.

Elle m'a dit : « Prends ça, et garde-le… je suis trop contente.

LUDOVIC.

Voilà tout?…

BASTIEN.

Voilà tout; mais je n'avais besoin que de ça.

LUDOVIC, *avec agitation.*

Je m'y perds… ô les caprices des femmes! toutes sont de même, ingrates, injustes, fantasques!

BASTIEN

Ah! mais si c'est comme ça, je n'épouse pas… Ah! bien! oui… mais il faudra rendre l'argent… fi donc! ça ne serait pas délicat.

LUDOVIC, *allant à la table.*

J'étais si heureux! je le lui ai trop laissé voir… c'est un tort… qu'à présent, du moins, elle ne jouisse pas de ma douleur… rendons-lui son portrait!… aussi bien, il est gravé là… seulement, quelques mots au bas… (*A Bastien.*) Bastien, tu vas lui remettre cet album… si elle refuse de me répondre, eh bien!… c'est elle… sortons…

BASTIEN

Sortons?

LUDOVIC.

Eh non! reste toi, et remets lui cet album. (*Il sort précipitamment.*)

## SCÈNE XIV

### NÉRAUDOT, JEANNE, BASTIEN.

BASTIEN, *seul un instant.*

Je n'y comprends rien… comment? il a une future… et avec ça… ô l'étonnant jeune homme!

NÉRAUDOT, *à Jeanne, en entrant.*

Viens donc, ma fille; allons, écoute-moi… expliquons-nous, que diable!

JEANNE, *avec colère.*

Non, mon père, non, c'est inutile; enfin, c'est…

NÉRAUDOT.

Eh bien! je l'avoue, là… oui c'est Mercadet, le fils de mon ami… (*A Bastien.*) Où est ce jeune homme?

BASTIEN.

Il est rentré; mais v'là ce qu'il m'a remis pour votre demoiselle…

NÉRAUDOT, *prenant l'album.*

C'est bien. (*Bastien sort.*)

JEANNE, *avec agitation.*

Ah! je suis d'une colère! vous entendre tous deux pour me tromper!… Quant à vous, je ne dis pas… tout vous est permis… vous avez le droit de vous moquer de moi… vous êtes mon père… mais lui, lui, se prêter à cette comédie! quand je le croyais si sincère! car c'est là justement ce qui me plaisait en lui… oh! c'est indigne!

NÉRAUDOT.

Eh! mon Dieu! après tout, il ne t'a trompée qu'à moitié.

JEANNE.

A moitié!

NÉRAUDOT.

Eh! sans doute! d'abord, il t'aime, j'en suis sûr… ensuite, il s'est dit artiste; eh bien! est-ce qu'il n'en avait pas le droit… c'est peut-être un très-grand artiste… un Michel-Ange en herbe… au bout de compte, qu'est ce qu'il a de moins que ce matin? rien. Qu'est-ce qu'il a de plus? quelques cent mille francs… il me semble qu'il n'y a pas là de quoi se fâcher.

JEANNE.

Et ce récit qu'il nous a fait sur son père mourant!… je l'ai si bien cru! je me suis si bien attendrie! Lui pardonner l'intérêt qu'il m'a surpris? jamais. Ne me parlez plus de lui; c'est fini, je ne le reverrai plus. (*Elle s'assied.*)

NÉRAUDOT.

Allons!… j'ai fait de belles choses! que de finesse perdue, bon Dieu! (*Il sonne.*) Un mariage si bien combiné! une opération si brillante! (*Soupirant.*) Enfin!

BASTIEN, *entrant; il porte sur le bras le paletot de Ludovic.*

Monsieur a sonné?

NÉRAUDOT, *à Bastien.*

Nous allons partir. Occupe-toi de nos préparatifs. (*Il va à sa chambre.*)

BASTIEN.

Tout de suite, Monsieur, dès que j'aurai fait les paquets du numéro 8.

JEANNE, *levant la tête.*

Ah! il part aussi?

BASTIEN, *à Jeanne*

Oui, Mamselle… dans une heure, à ce qu'il m'a dit. Je vais même donner un coup de brosse… (*bas*) dans une heure… s'il n'a pas de réponse à l'album.

JEANNE.

Une réponse? (*Avançant la main vers l'album qui est sur la table.*) Il a encore osé m'écrire?… oui…

NÉRAUDOT, *au fond, à Bastien*

Dis toujours qu'on attèle une voiture de poste. (*Il parle bas à Bastien qui sort ensuite, laissant le paletot sur un meuble.*)

JEANNE, *lisant, à part.*

« Mademoiselle, je dois être bien coupable. (*S'interrompant.*) Oh!
» oui! puisque j'ai le malheur de vous déplaire. (*S'interrompant.*)
» Oh!… enfin!… un mot, je vous en supplie, un seul mot qui me
» permette de me justifier. Je ne puis vivre dans votre disgrâce…
» oh! je le sens, votre refus serait pour moi un coup mortel! »
Que dit-il?

NÉRAUDOT, *ramassant une lettre par terre, à part.*

Qu'est-ce que c'est que ça? une lettre tombée de la poche de ce paletot! (*Regardant l'adresse.*) A monsieur Ludovic Saunier, artiste peintre… tiens!… oh ça, il y a donc réellement un monsieur Ludovic?

JEANNE, *occupée de l'album.*

Ah! mon père…

NÉRAUDOT, *occupé de la lettre.*

Tout à l'heure… (*A part.*) Voyons donc… (*Il ouvre la lettre.*) Signé : César Mercadet!… Mercadet! (*parcourant la lettre.*) Ah! mon Dieu! qu'ai-je lu? cet échange de malles… Mercadet, retenu là bas à Beauvais… et ici, un autre que j'ai pris pour lui! qu'est-ce que j'ai fait là! moi qui l'ai rapproché de ma fille! un petit rapin! heureusement, c'est le Ciel qui me protége… elle est furieuse contre lui… je l'ai échappé belle.

JEANNE.

Ah! mon père?…

NÉRAUDOT, *s'approchant d'elle.*

Eh bien, quoi? qu'est-ce donc, tu pleures?…

JEANNE.

C'est si touchant!

NÉRAUDOT.

Touchant!… quoi donc?

JEANNE.

Ce qu'il m'écrit : tenez. (*Lui montrant l'album.*)

NÉRAUDOT.

Comment! il a osé…

JEANNE.

Il demande à se justifier.

NÉRAUDOT.

Se justifier, l'effronté! allons donc, est-ce que c'est possible?

JEANNE.

C'est ce que je disais… d'abord; mais vous m'avez fait voir que je pourrais bien avoir été trop sévère; après tout, comme vous le disiez, si son amour est sincère, c'est l'essentiel…

NÉRAUDOT.

Bon! tu vas croire des phrases!

JEANNE, *lui prenant les mains.*

C'est vous que je crois, mon père; et au fait, du moment que vous étiez d'accord avec lui, j'aurais dû me défier de mon premier mouvement; j'aurais dû comprendre que vous n'avez en vue que le bonheur de votre fille…

NÉRAUDOT, *embarrassé.*

C'est vrai… ordinairement… mais… cette fois.

JEANNE, *d'un ton câlin.*

Cette fois comme toujours. Aussi, je me sens toute émue… à cause de vous; je me dis : mon pauvre père est si bon! il s'est donné tant de peine! c'est à moi de reconnaître cela, par plus de douceur et d'indulgence.

NÉRAUDOT.

Merci… (*A part.*) En voici bien d'une autre!

BASTIEN, *entrant.*

Monsieur, la voiture est prête.

JEANNE.

Fort bien… mais d'abord, dites à ce Monsieur que nous l'attendons ici.

NÉRAUDOT.

Par exemple! que veux-tu faire?

JEANNE.

Je veux écouter sa justification; si de lui-même il reconnaît ses

torts, s'il s'excuse de m'avoir trompée... je crois alors que je lui pardonnerai; mais si au contraire il persiste à prendre un nom qui ne lui appartient pas, et à nous cacher le sien, celui de son père...

NÉRAUDOT.

Mercadet?... Eh bien, dans ce cas-là?

JEANNE.

Je pars avec vous.

NÉRAUDOT.

Sur-le-champ?

JEANNE.

Sur-le-champ.

NÉRAUDOT.

Bravo! (*A part.*) Comme ça, je suis bien tranquille... et de quelque manière qu'il s'y prenne...

JEANNE.

Il vient! nous allons voir. (*Néraudot donne des ordres à Bastien qui lui apporte presqu'aussitôt le chapeau et le châle de Jeanne.*

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Ah! Mademoiselle, quel bonheur! vous consentez a m'entendre?

JEANNE.

Quelques minutes seulement; c'est mon père qui l'a voulu, et je suis vraiment trop bonne... après votre conduite offensante!...

LUDOVIC, *avec chaleur.*

Mais mon Dieu! de quelle offense suis-je coupable? oh! ce serait bien involontaire, je vous le jure...

JEANNE, *avec intention.*

C'est bon..., c'est bon... je veux bien croire du moins que vous éprouvez quelque repentir...

LUDOVIC.

Moi! mille pardons, Mademoiselle, mais...

JEANNE, *l'interrompant.*

Oui, demandez-moi votre pardon, Monsieur et vous pourrez peut-être l'obtenir, si toutefois vous êtes sincère... mais hâtez-vous.

LUDOVIC

Sincère! eh oui sans doute, je veux l'être, je le serai toujours.

JEANNE.

A la bonne heure!... (*A Néraudot.*) Il va s'amender.

LUDOVIC.

D'abord, je n'ai jamais trompé personne; aurais-je donc commencé par vous, et par un homme aussi respectable que monsieur Mathieu?

JEANNE.

Monsieur Mathieu! encore?

NÉRAUDOT.

Là! voyez-vous? Mathieu!

JEANNE.

Comment? Monsieur...

NÉRAUDOT, *à part en se frottant les mains.*

Il s'enferre! il s'enferre!

JEANNE, *à Ludovic.*

Vous continuez à nous donner ce nom quand vous savez si bien qui nous sommes?

LUDOVIC.

Qui vous êtes?... mademoiselle Jeanne...

JEANNE.

Jeanne Néraudot.

LUDOVIC.

Néraudot! comment, Monsieur serait...

NÉRAUDOT, *passant au milieu.*

Le célèbre banquier.

LUDOVIC.

Est-il possible?

NÉRAUDOT, *bas à Jeanne.*

Comme il joue l'étonnement!

LUDOVIC.

Et vous dites que je le savais!...

JEANNE.

Voilà ce qui est affreux! profiter de mon *incognito!* apprécier si mal la pensée qui me l'avait inspiré... mais je conçois... c'est si ridicule, n'est-ce pas, cette prétention d'être aimée pour moi-même!... Monsieur a voulu me donner une leçon...

LUDOVIC.

Oh! Mademoiselle, pouvez-vous supposer?...

JEANNE, *s'exaltant.*

Non, ce que je trouve indigne, c'est qu'on surprenne ainsi la confiance d'une personne, qui croyait choisir librement... c'est que par ruse on parvienne à s'emparer de ses affections..

LUDOVIC.

Qu'entends-je!

NÉRAUDOT, *bas à sa fille.*

Prends donc garde.

JEANNE.

Mais non; je désavoue tout ce que j'ai pu dire ou penser en votre faveur. C'est fini... à moins qu'à l'instant même, à l'instant, songez-y bien, vous ne fassiez un aveu complet.

LUDOVIC, *accablé.*

Eh! Mademoiselle, qu'importent maintenant ces torts que je ne puis comprendre? Ce qui me désole, ce qui m'ôte le courage de me justifier, c'est que je ne puis plus vous épouser, moi qui ne suis qu'un pauvre artiste!

JEANNE.

Hein?

LUDOVIC.

Qui n'ai que mon pinceau... ou à peu près.

JEANNE.

Il persiste!

NÉRAUDOT, *présentant le châle et le chapeau à sa fille.*

Impénitence finale!... Partons, ma fille.

JEANNE, *mettant son chapeau.*

Oui, mon père...

LUDOVIC, *accablé.*

Ah! Mademoiselle!... c'est bien mal à vous de m'avoir trompé!

JEANNE.

Ah! c'est moi qui vous ai trompé!... (*A Néraudot, en ôtant son chapeau.*) C'est moi qui l'ai trompé!

LUDOVIC.

Pour en venir ensuite à dédaigner le pauvre Ludovic!

JEANNE.

Eh! c'est trop fort! Adieu, monsieur César Mercadet.

NÉRAUDOT, *à part.*

Aïe!

LUDOVIC.

Mercadet! moi!

NÉRAUDOT, *prenant le bras de Jeanne.*

Partons, ma fille, dépêchons-nous.

LUDOVIC.

Mais de grâce...

NÉRAUDOT, *entraînant sa fille.*

Pas un mot de plus.

LUDOVIC.

Mais, au nom du Ciel, écoutez-moi!...

NÉRAUDOT, *de même.*

Nous n'écoutons que notre indignation...

LUDOVIC.

Mais je ne suis pas ce que vous dites, Dieu merci! et s'il faut une preuve... j'en ai là une...

JEANNE, *quittant le bras de son père.*

Une preuve?

LUDOVIC.

Oui... une lettre... (*Fouillant dans sa poche.*) Ah! mon Dieu! où est-elle donc?

NÉRAUDOT, *à part.*

Oui... cherche!... (*Il boutonne sa redingote.*)

JEANNE, *à Ludovic.*

Eh bien, cette preuve?... Vous voyez bien que vous ne la donnez pas.

LUDOVIC, *allant fouiller dans son paletot.*

Mon Dieu, tout à l'heure encore... Comment l'ai-je égarée?

JEANNE, *à part.*

Eh mais... je me rappelle... une lettre, dit-il? et mon père qui lisait à l'instant même... Est-ce que par hasard?

LUDOVIC.

Ah! Mademoiselle, je ne sais ce qu'elle est devenue... mais veuillez attendre quelques instants, et à coup sûr...

NÉRAUDOT.

Prétexte que tout cela!... Nous avons bien le temps!... Viens, ma fille.

JEANNE.

Tout de suite, mon père... (*Feignant d'arranger son chapeau.*) Quelle idée!... (*Bas à Ludovic.*) Avouez que vous êtes César Mercadet.

LUDOVIC.

Mais ce n'est pas vrai.

JEANNE, *bas.*

Vrai ou faux, avouez toujours.

LUDOVIC.

Mais pourtant...

JEANNE, *de même.*

Je le veux!... Allons, bien haut, et hardiment.'

LUDOVIC.

Soit!... (*Haut.*) Eh bien, Monsieur, eh bien, Mademoiselle... puisqu'on exige de moi cet aveu, je... je suis César Mercadet.

JEANNE.

Ah! enfin!

NÉRAUDOT.

Hein? qu'est-ce qu'il dit?... lui! César...

JEANNE.

Eh! mais sans douto... (*A Ludovic.*) Et vous veniez épouser mademoiselle Néraudot?

LUDOVIC, *avec aplomb.*

Je venais épouser mademoiselle Néraudot.

JEANNE.

Bien. — Et vous étiez d'accord avec mon père?

LUDOVIC, *avec aplomb.*

J'étais d'accord avec votre père... J'étais d'accord avec vous, Monsieur.

NÉRAUDOT, *à part.*

En voilà un fieffé menteur!

JEANNE, *à Néraudot.*

Eh bien, vous le voyez, il avoue ses torts. (*A Ludovic.*) A mes pieds, Monsieur, à mes pieds... là... bien... (*Elle lui tend la main.*)

LUDOVIC, *se jetant à ses genoux.*

Oh! chère Jeanne! quel bonheur!..:

NÉRAUDOT, *les séparant.*

Un moment, que diable! un moment!... il finirait par se rendre si intéressant!... Ma fille, je te dénonce l'imposteur le plus effronté!... C'est pour le coup que tu vas être furieuse... (*A Ludovic.*) Ah! vous êtes M. Mercadet, ah! vous veniez épouser mademoiselle Néraudot!... (*A Jeanne, en lui tendant la lettre.*) Tiens, ma fille, lis... Mercadet est à Beauvais, et celui-ci n'est qu'un simple Ludovic. Ah!

JEANNE.

Merci, mon père, voilà ce que je voulais savoir.

NÉRAUDOT, *se retournant.*

Hein? comment?

JEANNE.

J'ai la preuve de sa sincérité! il ne me connaissait pas, et il m'a aimée pour moi-même! (*A Ludovic.*) Ah! c'est à moi maintenant de vous demander pardon... Mon père vous avait pris pour le fils de son ami...

LUDOVIC.

César Mercadet, retenu en chemin par une dame.

NÉRAUDOT.

Une dame?

LUDOVIC.

Ah! les clignements d'yeux... les signes... je comprends.

JEANNE.

Remerciez-le pourtant, Monsieur; depuis ce matin, je n'ai fait que lui obéir... Il m'a dit: Écoute M. Ludovic... et j'ai écouté M. Ludovic... Il a presque ajouté: Epouse M. Ludovic... et... et...

NÉRAUDOT.

Tu épouseras M. Ludovic... O qu'il y a de malice dans cette tête là! elle tient de moi.

CHŒUR.

AIR : *Barcarolle d'Haydée.*

Ce mariage
Est pour son cœur
Un gage
d'éternel bonheur!

JEANNE, *au public.*

AIR : *Vaudeville du Premier Prix.*

On veut être aimé pour soi-même;
Pourtant, si je puis en juger,
Bien souvent ce qu'en nous on aime,
C'est quelque mérite étranger.
Ainsi, vous, nos juges suprêmes,
Croyez, Messieurs, sans compliments,
Que nous vous aimons pour vous-mêmes...
Et pour vos applaudissements,
Pour vous et pour vos applaudissements.





Paris. — Typ. Morris et Cie, r. Amelot, 64